John Diamond

LETTRES

DE MADAME

DE SÉVIGNÉ.

TOME SECOND,

Contenant la suite des LETTRES A MADAME DE GRIGNAN sa fille.

RECUEIL
DES LETTRES
DE MADAME
DE SÉVIGNÉ.

NOUVELLE ÉDITION, augmentée d'un Précis de la Vie de cette Femme célèbre, de Réflexions sur ses Lettres, par *S. J.* B. DE VAUXCELLES, et ornée de Portraits gravés d'après les meilleurs modèles.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

AN IX. (1801.)

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
This project was made possible by a grant from the Institute of Museum and Library Services as administered by the Pennsylvania Department of Education through the Commonwealth Libraries

https://archive.org/details/vol2recueildecis00suvl

RECUEIL DES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

LETTRE CI.

A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 28 Octobre 1671.

DES scorpions, ma fille! il me semble que c'étoit là un vrai chapitre pour le livre de M. de Coulanges. Celui de l'étonnement de vos entrailles sur la glace et sur le chocolat est une matière que je veux traiter à fond avec lui, mais plutôt avec vous, et vous demander de bonne foi si vos entrailles n'en sont point offensées, et si elles ne vous font point de bonnes coliques, pour vous apprendre à leur donner de telles *antipéristases* (1):

(1) Terme de Philosophie, qui vient du Grec, et signifie l'action de deux qualités contraires, dont l'une donne de la vigueur et de l'activité à l'autre.

23395

voilà un grand mot. J'ai voulu me raccommoder avec le chocolat; j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner, afin de bien souper, et j'en pris hier pour me nourrir, afin de jeûner jusqu'au soir : il m'a fait tous les effets que je voulois; voilà de quoi je le trouve plaisant, c'est qu'il agit selon l'intention. Je ne sais pas ce que vous avez fait ce matin, pour moi je me suis mise dans la rosée jusqu'à mi-jambes pour prendre des alignemens; je fais des allées de retour tout autour de mon parc, qui seront d'une grande beauté; si mon fils aime les bois et la promenade, il bénira bien ma mémoire : je crois qu'il est à Paris, votre petit frère; il aime mieux m'y attendre que de revenir ici; il fait bien. Mais que dites-vous de mon mari, l'Abbé d'Effiat? Je suis bien malheureuse en maris : il épouse une jeune nymphe de quinze ans (2), fille de M. et de Madame de la Bazinière, façonnière et coquette en perfection; le mariage se fait en Touraine; il a quitté quarante mille livres de rentes de bénéfices pour.... Dieu veuille qu'il soit content; tout le monde en doute, et trouve qu'il auroit bien mieux fait de s'en tenir à moi.

(2) Marie-Anne Bertrand de la Bazinière n'épousa point l'Abbé d'Effiat, comme le bruit en couroit alors; elle épousa depuis le Comte de Nancré.

M. d'Harouïs m'écrit ceci : » Mandez à Ma-
» dame de CARIGNAN (3) que je l'adore ; elle
» est à ses petits États ; ce ne sont pas gens
» comme nous, qui donnons des cent mille
» écus, mais au moins qu'ils lui donnent au-
» tant qu'à Madame de Chaulnes pour sa
» bien-venue «. Il aura beau souhaiter, et moi aussi ; vos esprits sont secs, et leur cœur s'en ressent ; le soleil boit toute leur humidité, et c'est ce qui fait la bonté et la tendresse. Je suis toujours dans la douleur d'avoir perdu un de vos paquets la semaine passée : la Provence est devenue mon vrai pays ; c'est de là que viennent tous mes biens et tous mes maux. J'attends toujours les vendredis avec impatience, c'est le jour de vos lettres. Saint-Pavin (4) fit autrefois une épigramme sur les vendredis, qui étoient les jours qu'il me voyoit chez l'Abbé : il parloit aux Dieux, et finissoit :

Multipliez les vendredis,
Je vous quitte de tout le reste.

A l'applicazione, Signora. M. d'An-

(3) Plaisanterie au sujet de la méprise d'un Gentilhomme Breton, qui buvant la santé de Madame DE GRIGNAN, pendant les États, disoit *Madame* DE CARIGNAN ; ce qui fut suivi de plusieurs autres Bretons. *Voyez tome I, page* 289.

(4) C'étoit un Sanguin, Abbé, et le même dont Despréaux a dit : *Et Saint-Pavin dévot.*

gers (5) m'écrit des merveilles de vous; il a fort vu M. d'Usez (6), qui ne peut se taire de vos perfections; vous lui êtes très-obligée de son amitié, il en est plein, et la répand avec mille louanges qui vous font admirer. Mon Abbé vous aime très-parfaitement, la Mousse vous honore, et moi je vous quitte: ah, marâtre! un mot aux chers Grignans.

(5) Henri Arnaud, Évêque d'Angers.
(6) Jacques Adhémar de Monteil, Évêque d'Usez.

LETTRE CII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche premier Novembre 1671.

Si cette première lettre de Coulanges que j'ai perdue, étoit comme les trois autres, il en faut pleurer; car tout de bon, on ne peut écrire plus agréablement : vous faites un dialogue entre vous autres, qui vaut tout ce qu'on peut dire; chacun y dit son mot très-plaisamment. Pour vous, ma fille, je vous reconnois bien à consentir que Coulanges s'en aille demain, plutôt qu'à demeurer avec vous toute sa vie; cette éternité vous fait peur, comme à moi d'aller en litière avec quelqu'un; je ne veux point vous dire la

seule personne du monde avec qui j'y voudrois aller. Je suis fort aise de connoître *Jacquemart* et *Marguerite* (1); il me semble que je suis avec vous tous, et il me semble que je vous vois et M. de Coulanges. Il faut avouer que vous êtes une honnête femme de vous ajuster, comme vous faites en Provence avec votre mari, et d'avoir passé neuf mois avec nous à Paris, comme une vraie Demoiselle de Lorraine : vous souvient-il de ce manteau noir, dont vous nous honoriez tous les jours? J'espère que je renouvellerai tous vos ajustemens, quand j'arriverai à Grignan : mais point de grossesse, mon cher Grignan, je vous en conjure tendrement; ayez pitié de votre aimable femme, laissez-la reposer comme une bonne terre; si vous me le promettez, je vous aimerai de tout mon cœur. Je comprends, ma fille, la crainte que vous avez de perdre votre premier Président; votre imagination va vite, car il n'est point en danger : voilà les tours que me fait la mienne à tout moment; il me semble toujours que tout ce que j'aime, que tout ce qui m'est bon, va m'échapper; et cela donne

(1) C'est ainsi qu'on nomme à Lambesc les deux figures qui frappent les heures à l'horloge du Beffroi de cette ville, où se trouvoit alors Madame de Grignan pendant la tenue de l'assemblée des États de Provence.

de telles détresses à mon cœur, que si elles étoient continuelles, comme elles sont vives, je n'y pourrois pas résister; sur cela il faut faire des actes de résignation à l'ordre et à la volonté de Dieu. M. Nicole n'est-il pas encore admirable là-dessus? J'en suis charmée, je n'ai rien vu de pareil. Il est vrai que c'est une perfection un peu au-dessus de l'humanité, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estime ou l'improbation du monde; je suis moins capable que personne de la comprendre; mais quoique dans l'exécution on se trouve foible, c'est pourtant un plaisir que de méditer avec lui, et de faire réflexion sur la vanité de la joie ou de la tristesse que nous recevons d'une telle fumée; et à force de trouver son raisonnement vrai, il ne seroit pas impossible qu'on s'en servît dans certaines occasions. En un mot, c'est toujours un trésor, quoi que nous en puissions faire, d'avoir un si bon miroir des foiblesses de notre cœur. M. d'Andilly est aussi content que nous de ce beau livre.

M. de Coulanges vous a gagné votre argent; mais vous avez bien ri en récompense: rien ne peut égaler ce qu'il a écrit à sa femme. Je ne crois pas que je le quitte cet hiver, tant je serai ravie de parler de vous avec un homme qui vous a vue et admirée de si près. Pour

Adhémar, puisqu'il est méchant, je le chasserai; il est vrai qu'il a un régiment, et qu'il entrera par force. On me mande que ce régiment est une distinction agréable, mais n'est ce point aussi une ruine? Ce que je trouve de bon, c'est que le Roi se soit souvenu d'Adhémar, en absence; plût à Dieu qu'il se souvînt aussi de son aîné, puisqu'il va bien jusqu'en Suède chercher des fidèles serviteurs (2).

J'aime le Coadjuteur de m'aimer encore. Adhémar, Chevalier, approchez-vous, que je vous embrasse; je suis attachée à ces Grignans. Il s'en faut bien que le livre de M. Nicole ne fasse en moi d'aussi beaux effets qu'en M. de Grignan; j'ai des liens de tous côtés; mais sur tout j'en ai un qui est dans la moëlle de mes os: et que fera là-dessus M. Nicole? Mon Dieu, que je sais bien l'admirer; mais que je suis loin de cette bienheureuse indifférence qu'il veut nous inspirer! Adieu, ma très-chère petite, ne me plaignez-vous point de ce que je m'en vais souffrir présentement que vous êtes dans votre neuf? Conservez-vous, si vous m'aimez. Je sens de la tristesse de voir tous vos visages de Paris vous quitter l'un après l'autre; il est vrai que vous avez

(2) Voyez la note qui regarde M. de Pomponne, *Tome I, page* 320.

votre mari qui est aussi un visage de Paris. Ma fille, il ne faut point se laisser oublier dans ce pays-là, il faut que je vous ramène, je vous en ferai demeurer d'accord.

Le mariage de l'Abbé d'Effiat n'est point fait, comme on me l'avoit mandé; il demande du tems pour y penser, et je crois cette affaire rompue.

LETTRE CIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 4 Novembre 1671.

Ah! ma fille, il y a aujourd'hui deux ans qu'il se passa une étrange scène à Livry (1), et que mon cœur fut dans une terrible presse: mais il faut passer légèrement sur de tels souvenirs. Parlons un peu de M. Nicole, il y a long-tems que nous n'en avions rien dit. Je trouve votre réflexion fort bonne et fort juste sur l'indifférence qu'il veut que nous ayions pour l'approbation ou l'improbation du prochain. Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grâce, et que la Philosophie seule ne suffit pas. Il nous met à si haut prix la paix

(1) Il s'agit encore ici de la fausse-couche de Madame de Grignan, arrivée à Livry le 4 Novembre 1669. *Voyez Tome I, page* 294.

et l'union avec le prochain, et nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce que le monde pense de nous. Devinez ce que je fais, je recommence ce Traité; je voudrois bien en faire un bouillon, et l'avaler. Ce qu'il dit de l'orgueil et de l'amour-propre, qui se trouvent dans toutes les disputes, et que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. Enfin, ce Traité est fait pour bien du monde; mais je crois qu'on n'a eu principalement que moi en vue. Il dit que l'éloquence et la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées; cette expression m'a paru belle et nouvelle; le mot d'*éclat* est bien placé, ne le trouvez-vous pas? Il faut que nous relisions ce livre à Grignan; si j'étois votre garde pendant votre couche, ce seroit notre fait : mais que puis-je vous faire de si loin? Je fais dire tous les jours la messe pour vous, voilà mon emploi, et d'avoir bien des inquiétudes qui ne vous serviront de rien, mais qu'il est impossible de n'avoir pas. Cependant j'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élèvent la charpente de ma chapelle, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à

force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence, que fait la cupidité; et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes, qui, pour douze sols, veuillent bien faire ce que d'autres ne feroient pas pour cent mille écus. » O trop heureux ceux qui » plantent des choux! quand ils ont un pied » à terre, l'autre n'en est pas loin «. Je tiens ceci d'un bon Auteur (2). Nous avons aussi des planteurs qui font des allées nouvelles, et dont je tiens moi-même les arbres, quand il ne pleut pas à verse; mais le tems nous désole, et fait qu'on souhaiteroit un sylphe pour nous porter à Paris. Madame de la Fayette me mande que puisque vous me contez sérieusement l'histoire d'*Auger*, elle est persuadée que rien n'est plus vrai, et que vous ne vous moquez point de-moi. Elle croyoit d'abord que ce fût une folie de Coulanges, et cela se pouvoit très-bien penser; si vous lui en écrivez, que ce soit sur ce ton.

M. de Louvigny, comme vous voyez, n'a pas eu la force d'acheter la charge (3) de son père. Voilà M. de la Feuillade (4) bien éta-

(2) Panurge.

(3) De Colonel des Gardes Françoises, dont le Maréchal de Gramont et le Comte de Guiche son fils, reçu en survivance, firent agréer au Roi leurs démissions en ce tems-là.

(4) François d'Aubusson, Duc de la Feuillade, depuis

bli; je ne croyois pas qu'il dût si bien rentrer dans le chemin de la fortune. Ma tante a eu une bouffée de fièvre qui m'a fait peur. Votre petite fille a mal aux dents, et pince comme vous, cela est plaisant. Que vous dirai-je de plus? Songez que je suis dans un désert. La Troche que j'attendois, est malade. Nous sommes donc seuls, nous lisons beaucoup; et l'on trouve le soir et le lendemain comme ailleurs.

Maréchal de France, succéda au Maréchal de Gramont, et fut installé par le Roi, le 4 Janvier 1672, dans la Charge de Colonel des Gardes Françoises.

LETTRE CIV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 11 Novembre 1671.

Plut à Dieu, ma fille, que de penser continuellement à vous avec toutes les tendresses et les inquiétudes possibles, vous pût être bon à quelque chose! Il me semble que l'état où je suis ne devroit point vous être entièrement inutile: cependant il ne vous sert de rien; et de quoi pourroit-il vous servir à deux cents lieues de vous? Je crois que l'on songe à tout où vous êtes, qu'on a toutes les prévoyances, qu'on a pris le bon parti entre

aller à Aix ou retourner à Grignan, qu'on a fait venir de bonne heure une sage-femme pour vous y accoutumer un peu, et vous épargner au moins ce qu'on peut vous épargner, je veux dire, le chagrin et l'impatience que donne un visage entièrement inconnu. Pour une garde, il faut que vos femmes vous secourent en cette occasion; elles se souviennent de tout le manège de Madame *Moreau;* et vous, ma fille, vous aurez soin de garder le silence, et vous ne croirez pas faire, comme à Paris, un fort bon marché, d'acheter le plaisir de parler par un grand accès de fièvre. Que vous dirai-je enfin! et que puis-je vous dire que des choses à-peu-près de cet agrément? J'ai la tête pleine de tout ceci, je vous en parle, cela est naturel; si cela vous ennuie, cela est naturel aussi : je ne suis point blessée de toutes les choses qui sont à leur place; il faudroit donc ne point vous écrire jusqu'à ce que je susse que vous êtes accouchée, et ce seroit une étrange chose; il vaut mieux, ma fille, que vous accoutumiez votre esprit à souffrir les pensées justes et naturelles dont on est rempli dans certaines occasions : peut-être que vous serez accouchée quand vous recevrez cette lettre; mais qu'importe, pourvu qu'elle vous trouve en bonne santé. J'attends veu-

dredi avec de grandes impatiences; voilà comme je suis à toujours pousser le tems avec l'épaule, et c'est ce que je n'aimois point à faire, et que je n'avois fait de ma vie, trouvant toujours que le tems marche assez, sans qu'on le hâte d'aller. Madame de la Fayette me mande qu'elle va vous écrire, je crois qu'elle n'aura pas manqué de vous apprendre que la M.... entra l'autre jour chez la Reine à la comédie Espagnole, toute effarée, ayant perdu la tramontane dès le premier pas; elle prit la place de Madame du Frénoi; on se moqua d'elle, comme d'une folle très-mal-apprise.

L'autre jour Pomenars passa par ici; il venoit de Laval, où il trouva une grande assemblée de peuple; il demanda ce que c'étoit. C'est, lui dit-on, que l'on pend en effigie un Gentilhomme qui avoit enlevé la fille de M. le Comte de Créance, *Cet homme-là, Sire, c'étoit lui-même.* Il approcha, il trouva que le peintre l'avoit mal habillé; il s'en plaignit, il alla souper et coucher chez le Juge qui l'avoit condamné; le lendemain, il vint se pâmant de rire; il en partit cependant dès le grand matin le jour d'après.

Pour des devises, hélas, ma fille! ma pauvre tête n'est guère en état de songer, ni d'imaginer : cependant comme il y a douze

heures au jour, et plus de cinquante à la nuit, j'ai trouvé dans ma mémoire *une fusée poussée fort haut* avec ces mots : *Che pera, pur che s'innalzi.* Plût à Dieu que je l'eusse inventée ! je la trouve toute faite pour Adhémar, qu'*elle périsse, pourvu qu'elle s'élève;* je crains de l'avoir vue dans ces quadrilles; je ne m'en souviens pourtant pas précisément; mais je la trouve si jolie, que je ne crois point qu'elle vienne de moi. Je me souviens d'avoir vu dans un livre au sujet d'un amant qui avoit été assez hardi pour se déclarer, *une fusée en l'air,* avec ces mots, *da l'ardore l'ardire* (1) : elle est belle, mais ce n'est pas cela. Je ne sais même si celle que je voudrois avoir faite, est dans la justesse des devises; je n'ai aucune lumière là-dessus; mais en gros elle m'a plu; et si elle étoit bonne, et qu'elle se trouvât dans les quadrilles, ou dans un cachet, ce ne seroit pas un grand mal; il est difficile d'en faire de toutes nouvelles. Vous m'avez entendu mille fois ravauder sur ce demi-vers du Tasse que je voulois employer à toute force, *l'alte non temo :* j'ai tant fait que le Comte des Chapelles a fait faire un cachet avec un aigle qui approche du soleil, *l'alte non temo* (2); il est

(1) *Ma hardiesse vient de mon ardeur.*

(2) *Je ne crains pas de m'élever.*

oli. Ma pauvre enfant, peut-être que tout ela ne vaut rien, et je ne m'en soucierois guère, pourvu que vous vous portiez bien.

LETTRE CV.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 15 Novembre 1671.

QUAND je vous ai demandé si vous n'aviez point jeté mes dernières lettres, c'étoit un air; car, de bonne foi, quoiqu'elles ne méritent pas tout l'honneur que vous leur faites, je crois qu'après avoir gardé celles que je vous écrivois quand vous faisiez des poupées, vous garderez encore celles-ci: mais il n'y a plus de cassettes capables de les contenir: hélas! il faudra des coffres.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus plaisant que ce que vous dites du nom d'*Adhémar*. Enfin, la seule rature de ses lettres, c'est à la signature. Je suis bien empêchée pour le nom du régiment; je vous en ai demandé mon avis. Vous savez comme je suis pour *Adhémar*, et que je voudrois le maintenir au péril de ma vie (1); mais je crains

(1) Le Régiment dont il s'agit étoit un de ceux qu'on nomme dans la Cavalerie, *Régimens des Gentilhommes*,

que nous ne soyons pas les plus forts. Pour la devise (2), elle est jolie.

Che peri, pur che m' innalzi.

Voilà le vrai discours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit Maréchal de France. J'ai bien envie d'en savoir votre avis, et où je l'ai pêchée, car je ne crois pas l'avoir faite (3). Pour M. de Grignan, ah, je le crois! je suis assurée qu'il aime mieux une *grive* que vous; et sur ce pied-là, j'aime mieux un *hibou* que lui: qu'il s'examine, je l'aime comme il vous aime à proportion; je sais bien toujours qu'il y a une chose qui m'en fera juger. Mais, mon enfant, n'admirez-vous point les erreurs et les contre-tems que fait l'éloignement? Je suis en peine de vous quand vous êtes en bonne santé; et quand vous serez malade, une de vos lettres me redonnera de la joie; mais cette joie ne peut être longue; car enfin, il faut accoucher, et c'est cela qui me trouble avec rai-

et qui portent le nom des Colonels. Celui-ci s'appella *Grignan*, et ne quitta ce nom qu'à la mort du Marquis de Grignan, arrivée en 1704.

(2) Le corps de cette devise étoit une fusée volante.

(3) Le Père Bouhours, dans son *Entretien sur les devises*, cite celle du Comte d'Iliers, dont le corps est le même, et le mot est: *Poco duri, pur che m' innalzi.*

son,

son, jusqu'à ce que j'apprenne votre heureux accouchement. Vous êtes donc résolue d'accoucher à Lambesc ? Avez-vous votre chirurgien? La petite Deville me mande que vous le connoissez, c'est beaucoup; je crains qu'il ne soit jeune, puisqu'il vous saigne, et les jeunes gens n'ont guère d'expérience. Enfin, je ne sais ce que je dis : mais ayez soin de vous par-dessus toutes choses : le passé doit vous avoir rendu sage ; pour moi, je suis d'une capacité qui me surprend.

Vous ai-je dit que je faisois planter la plus jolie place du monde? Je me plante moi-même au milieu de la place, où personne ne me tient compagnie, parce qu'on meurt de froid. La Mousse fait vingt tours pour s'échauffer; l'Abbé va et vient pour nos affaires; et moi je suis là fichée avec ma casaque, à penser à la Provence ; car cette pensée ne me quitte jamais. Je voudrois bien apprendre ici les nouvelles de votre accouchement: la fatigue des chemins et ma violente inquiétude ne me paroissent pas deux choses qu'on puisse supporter à la fois. Mandez-moi quel nom choisira Adhémar; je le trouve empêché : M. de Grignan défend *Grignan*, et a raison; Rouville (4) défend l'au-

(4) François, Comte de Rouville, homme extraordi-

tre; il faudra se réduire *au petit glorieux* (5).

Vous voulez savoir si nous avons encore des feuilles vertes; oui, beaucoup: elles sont mêlées d'aurore et de feuilles mortes, cela fait une étoffe admirable. Voilà deux bonnes preuves, Madame de Senneterre et Madame de Leuville: l'une est plus riche que l'autre, mais l'autre est plus jolie que l'une. Vous ne me dites rien de votre assemblée, elle dure plus que nos États. Parlez-moi au moins de votre santé, et pour ce que vous appelez des fadaises, je ne trouve que cela de bon: hélas! si vous les haïssez, vous n'auriez qu'à brûler mes lettres sans les lire. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je vous recommande ma vie.

naire pour l'autorité qu'il avoit acquise de dire hautement la vérité.

(5) M. de Guilleragues disoit, que tous les Grignans étoient glorieux. On lui disoit: Mais ADHÉMAR l'est-il? Il répondit: GLORIEUSET; et depuis on l'appella *le petit glorieux*.

LETTRE CVI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 18 Novembre 1671,

HÉ, mon Dieu ! ma chère enfant, en quel état vous trouvera cette lettre! Il sera le 28 du mois, vous serez accouchée, je l'espère, et très-heureusement : j'ai besoin de me dire souvent ces paroles pour me soutenir le cœur, qui est quelquefois tellement pressé que je ne sais qu'en faire; mais il est bien naturel d'être comme je suis, dans une occasion comme celle-ci. J'attends mes vendredis, et je supplie ceux qui se sont divertis à prendre vos lettres, de finir ce jeu jusqu'à ce que vous soyez accouchée. On en veut aussi aux miennes; j'en suis au désespoir; car vous savez qu'encore que je ne fasse pas grand cas de mes lettres, je veux pourtant toujours que ceux à qui je les écris les reçoivent: ce n'est jamais pour d'autres ni pour être perdues que je les écris. J'ai donc regret à tout ce que vous ne recevez pas : quelle vision d'en vouloir à mes lettres! Il me semble que nous sommes à un degré de parenté qui ne donne point de curiosité : voilà qui est insupportable, n'en parlons plus. D'Hac-

queville me mande qu'il avoit laissé Madame de Montausier à l'agonie, et je la crois morte : s'il faut écrire à M. de Montausier et à Madame de Crussol (1), me voilà plus empêchée que quand Adhémar écrivit au Roi et aux Ministres. Je ne saurois plus écrire depuis que mes lettres ne vont point à vous; me voilà demeurée tout court. Je songe quelquefois que, pendant que je me creuse la tête, on tire peut-être le canon, on est aise, on se réjouit pour votre accouchement; mais je ne le sais pas encore, et on languit en attendant. Il gèle à pierre fendre : je suis tout le jour à trotter dans ces bois ; il feroit très-beau s'en aller, et quand nous partirons, la pluie nous accablera. Voilà de belles réflexions ; quand on n'a pas autre chose à dire, il vaut tout autant finir.

(1) Fille de Madame de Montausier.

LETTRE CVII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 22 Novembre 1671.

MADAME de Louvigny (1) est accouchée d'un fils : vous voyez bien, ma chère enfant,

(1) Marie-Charlotte de Castelnau, femme d'Antoine-Charles, Comte de Louvigny, depuis Duc de Gramont.

que vous en aurez un aussi : vous vous y attendez d'une telle sorte que, comme vous dites, *la Signora qui mit au monde une fille* ne fut pas plus attrapée que vous le seriez, si ce malheur vous arrivoit. Je fais prier Dieu sans cesse pour cet heureux moment, d'où dépend ma vie plus que la vôtre. Je ne crois pas que je puisse me résoudre à quitter ce lieu avant que d'en savoir des nouvelles : cette sorte d'inquiétude ne peut se porter sur des chemins où je ne recevrois point de lettres; c'est donc vous, ma fille, qui m'arrêtez. Je suis très-affligé de l'état où vous me représentez votre premier Président (2) : c'est une perte considérable pour vous; il faut que votre malheur soit bien fort pour tuer un homme de cet âge, et si bien fait, et d'une si belle physionomie. Si Dieu vous le rend, ce sera un miracle : je n'eusse jamais cru prendre un si grand intérêt à un premier Président de Provence ; mais la Provence est mon pays depuis que vous y êtes.

Enfin, voilà Madame de Richelieu à la place de Madame de Montausier; quelle joie pour bien des gens ! quel chagrin pour d'autres ! Voilà le monde. Vous êtes fort aimée dans cette maison : pour moi, je prends peu d'intérêt à tout cela, et ne conserve mes

(2) Henri de Forbin d'Oppède.

amis de la Cour, que dans la vue de vous être quelquefois bonne en votre absence. J'ai reçu une lettre de M. de Pomponne, toute pleine d'une vraie et sincère amitié : il est bien content du Roi son maître : il ne trompera personne dans la bonne opinion qu'on a de lui.

Je ne doute nullement de l'histoire d'*Auger*, et n'en ai jamais douté : c'est une vision de Madame de la Fayette, fondée sur la folie de M. de Coulanges ; présentement, elle la croit comme moi. L'hiver est ici dans toute son horreur ; je suis dans les jardins, ou au coin de mon feu : on ne peut s'amuser à rien ; quand on est loin de ses tisons, il faut courir. Je passerai encore deux vendredis aux Rochers, où j'espère que j'apprendrai votre heureux accouchement. M. de Grignan est obligé d'avoir soin de moi, comme j'ai eu soin de lui en pareille occasion (5).

(3) Voyez la Lettre du 19 Novembre 1670.

LETTRE CVIII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 25 Novembre 1671.

J'AI appris par mes lettres de Paris la mort de votre premier Président : je ne puis vous dire combien j'en suis affligée ; il étoit fort

honnête homme et fort aimable de sa personne ; mais ce qui me le rendoit très-considérable, c'est l'amitié qui étoit entre vous ; c'est de penser à ce que vous étoit une si bonne liaison, et quand je me suis bien creusée sur ce sujet, je me retourne, et je trouve dans mon cœur l'inquiétude de votre santé, et la pensée de votre accouchement. Je ne sais comment je n'ai pas eu l'esprit de vous conseiller ce que vous avez fait, moi qui craignois également de vous voir affronter la petite-vérole à Aix, ou retourner sur vos pas à Grignan : il n'y avoit qu'à ne bouger d'où vous êtes ; vous avez pris le bon parti. Je crois que vous aurez été saignée, je crois que vous aurez été prévoyante ; je crois enfin, et j'espère que tout ira bien. Madame de Louvigny vous a donné un très-bon exemple ; mais dans l'attente de cette nouvelle, on souffre beaucoup ; je voudrois bien la recevoir ici. J'attends vendredi de vos lettres, avec mon impatience ordinaire ; je crois que vous me parlerez bien aussi de la mort de ce pauvre homme ; je crains qu'elle ne vous ait émue, et ne vous ait fait beaucoup de mal en l'état où vous êtes : je ne puis, ma très-chère, vous en dire davantage dans celui où je suis ; ce n'est pourtant pas manque de loisir, je vous en assure ; ce n'est pas manque

aussi d'amitié pour vous; au contraire, c'est ce qui me rend sensible à toutes les pensées de Provence, et qui fait que ne pouvant vous dire que des choses tristes, et trouvant que vous n'en avez pas besoin, je vous quitte après vous avoir tendrement embrassée.

LETTRE CIX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 29 Novembre 1671.

Il m'est impossible, très-impossible de vous dire, ma chère fille, la joie que j'ai reçue en ouvrant ce bienheureux paquet qui m'a appris votre accouchement. En voyant une lettre de M. de Grignan, je me suis doutée que vous étiez accouchée; mais de ne point voir de ces aimables dessus de lettres de votre main, c'étoit une étrange affaire. Il y en avoit pourtant une de vous du 15; mais je la regardois sans la voir, parce que celle de M. de Grignan me troubloit la tête. Enfin, je l'ai ouverte avec un tremblement extraordinaire, et j'ai trouvé tout ce que je pouvois souhaiter au monde. Que pensez-vous qu'on fasse dans ces excès de joie? Demandez au Coadjuteur; vous ne vous y êtes jamais trouvée. Savez-vous donc ce que l'on fait? Le

cœur

cœur se serre, et l'on pleure sans pouvoir s'en empêcher; c'est ce que j'ai fait, ma très-belle, avec beaucoup de plaisir : ce sont des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus brillantes. Comme vous êtes philosophe, vous savez les raisons de tous ces effets; pour moi je les sens, et je m'en vais faire dire autant de messes pour remercier Dieu de cette grace, que j'en faisois dire pour la lui demander. Si l'état où je suis duroit long-tems, la vie seroit trop agréable; mais il faut jouir du bien présent, les chagrins reviennent assez tôt. La jolie chose d'accoucher d'un garçon, et de l'avoir fait nommer par la Provence (1)! voilà qui est à souhait. Ma fille, je vous remercie plus de mille fois des trois lignes que vous m'avez écrites; elles m'ont donné l'achèvement d'une extrême joie. Mon Abbé est transporté comme moi, et notre Mousse est ravi. Adieu, mon ange; j'ai bien d'autres lettres à écrire que la vôtre.

(1) Il fut tenu sur les fonts par les Procureurs du Pays de Provence, et nommé *Louis-Provence*.

LETTRE CX.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 2 Décembre 1671.

ENFIN, ma fille, après les premiers transports de ma joie, j'ai trouvé qu'il me falloit encore vendredi des lettres de Provence, pour me donner une entière satisfaction. Il arrive tant d'accidens aux femmes en couche, et vous avez la langue si bien pendue, à ce que me dit M. de Grignan, qu'il me faut pour le moins neuf jours de bonne santé pour me faire partir joyeusement. J'aurai donc mes lettres de vendredi, et puis je partirai, et je recevrai celles de l'autre vendredi à Malicorne. Je suis toute étonnée de ne plus trouver sur mon cœur, ni le jour, ni la nuit, ce caillou que vous m'y aviez mis par l'inquiétude de votre accouchement. Je me trouve si heureuse que je ne cesse d'en remercier Dieu; je n'espérois point en être sitôt quitte. J'ai reçu des complimens sans compte et sans nombre, et du côté de Paris par mille lettres, et de celui de la Bretagne, on a bu à la santé du petit Bambin à plus d'une lieue à la

ronde ; j'ai donné de quoi boire, j'ai donné à souper à mes gens ni plus ni moins que la veille des Rois. Mais rien ne m'a été plus agréable que le compliment de *Pilois*, qui vint le matin avec sa pelle sur le dos, et me dit : » Madame, je viens me réjouir pas » moins, parce qu'on m'a dit que Madame » la Comtesse étoit accouchée d'un petit » gars «. Cela vaut mieux que toutes les phrases du monde. M. de Montmoron (1) est couru ici ; entre plusieurs propos on a parlé de devises ; il est très-habile là-dessus : il assure qu'il n'a vu en nul lieu celle que je conseille à Adhémar. Il connoît une fusée avec ces mots : *da l' ardore l' ardire* (2) ; mais ce n'est pas cela : l'autre est plus parfaite, à ce qu'il dit.

Che peri, purche m' innalzi.

Soit qu'elle vienne de chez moi, ou d'ailleurs, il la trouve admirable. Mais que dites-vous de M. de Lauzun ? Vous souvient-il quelle sorte de bruit il faisoit il y a un an ? Qui nous eût dit : dans un an il sera prisonnier, l'eussions-nous cru ? *Vanité des vanités, et tout est vanité.* On dit que la nouvelle MADAME est toute étonnée de sa

(1) Il étoit Sévigné.

(2) C'étoit la devise du Maréchal de Bassompierre.

grandeur : on vous mandera comme elle est faite. Quand on lui présenta son médecin, elle dit qu'elle n'en avoit que faire, qu'elle n'avoit jamais été ni saignée, ni purgée, et que quand elle se trouvoit mal, elle faisoit deux lieues à pied, et qu'elle étoit guérie : *Lasciamo la andar, che fara bon viaggio.* Vous voyez bien que je vous écris comme à une femme qui sera dans son vingt-deuxième ou vingt-troisième jour de couche. Au reste, M. de Grignan n'ignore pas tout ce que vous avez souffert ; et ne seroit-il point au désespoir, s'il vous aime, d'être cause que tous les ans vous fussiez dans le même cas ? Ne craint-il point à la fin de vous perdre ? Après toutes ces bonnes raisons je n'ai plus rien à lui dire, sinon que par ma foi je n'irai pas en Provence si vous êtes grosse ; je souhaite que ce lui soit une menace : pour moi, j'en serois désespérée ; mais je soutiendrois la gageure ; ce ne seroit pas la première que j'aurois soutenue. Adieu, divine Comtesse ; je baise le petit enfant, je l'aime tendrement ; mais j'aime bien mieux Madame sa mère, et de long-tems ce degré ne lui passera par-dessus la tête. J'ai fort envie de savoir de vos nouvelles, de celles de l'assemblée, et du baptême de votre fils.

Avec un peu de patience, j'apprendrai

tout; mais vous savez que c'est une vertu qui n'est guère à mon usage.

LETTRE CXI.

A LA MÊME.

Aux Rochers, dimanche 6 Décembre 1671.

Ces dernières lettres ne m'étoient pas moins nécessaires pour mon repos, que celles que je reçus il y a huit jours: ce fut une joie si parfaite pour moi, que celle de votre heureux accouchement, que ne pouvant demeurer en cet état, je me tourmentois des accidens qui arrivent quelquefois après. Il me falloit donc ces secondes lettres, et les voilà telles que je pouvois les souhaiter. Vous avez eu la colique; vous avez eu la fièvre de votre lait; mais vous voilà quitte de tout; votre fils a été trois heures sans pisser, à ce que me dit le Coadjuteur; vous étiez déjà toute épouvantée; ah! vraiment vous voilà bien plaisante avec votre amour maternel, quelle folie! est-ce qu'on aime cela? il est blond, c'est ce qui vous charme; vous aimez les blondins, voilà qui est bien honnête. M. de Grignan fait fort bien d'en être jaloux; vous le quittez, dit-il, pour le premier venu; c'est pour le dernier venu qu'il veut dire: enfin, ce garçon-là fera bien

des jaloux. Le Coadjuteur m'écrit des détails dignes de M. *Chais* ou de Madame *Robinet:* il me semble que vous jouez aux petits soufflets avec le Coadjuteur, n'est-il point vrai? Je souhaite que ma présence ne vous redonne pas son amitié; c'est un bonheur que je serai bien aise de trouver tout établi. Pour vous, M. le Secrétaire (1) approchez; vous riez de ma devise, vous dites qu'elle est dans tous les livres, je le crois; un habile homme pourtant sur cette matière ne l'a point trouvée; mais enfin je n'ai point cru l'avoir faite, je conviens que d'autres l'ont imaginée: mais avouez du moins qu'on ne peut vous l'appliquer sans avoir envie de vous faire plaisir. Et vous, mon cher Comte, je vous plains, je vois bien que vous n'êtes plus rien auprès de ce petit bloudin; voilà qui remettra la balance dans votre maison, qui, par malheur, s'en étoit un peu éloignée: mais cependant je vous demande pardon de la comparaison du *hibou*, il est vrai qu'elle est choquante; c'est que j'étois outrée de la préférence que vous faisiez hautement d'une *grive* à ma fille: si vous vous en repentez, je me repentirai aussi. J'ai bien envie de savoir des nouvelles de votre assemblée; il seroit fâcheux qu'elle se séparât sans rien con-

(1) M. d'Adhémar.

clure. M. de Marseille m'accable de son amitié, et me rend compte de son démêlé avec le Coadjuteur, et de la santé de ma fille : il a couru à Paris ce démêlé ; on me le mande, comme si je n'avois aucun commerce en Provence : hélas ! c'est mon vrai pays. Adieu, mon très-cher, et vous, brave Adhémar, et vous, ma très-chère et très-aimable accouchée, il faut que je vous dise, comme Barillon me disoit un jour, ceux qui vous aiment plus que moi, vous aiment trop. Quand on est si loin, on ne fait quasi rien ; on ne dit quasi rien qui ne soit hors de sa place ; on pleure quand il faut rire, on rit quand on doit pleurer ; on craint pour les jeunes Chirurgiens de soixante-quatre ans : enfin, ma fille, ce sont les contre-tems de l'éloignement. J'y joins l'ignorance de la Provence que je ne connois point : vous avez un avantage qui vous empêche de me faire rire, c'est que vous connoissez ce pays-ci. Tout cela m'oblige de me rapprocher de vous, et d'aller ensuite en Provence, afin de m'instruire. Comme je n'ai plus d'inquiétude sur votre compte, je pars dans trois jours, je ne recevrai plus ici de vos lettres, j'en aurai à Malicorne. Je ne puis assez vous remercier des petites lignes que vous mettez dans les lettres de ces Grignans.

Madame de Richelieu est assez bien placée ; si Madame Scaron y a contribué, elle est digne d'envie : sa joie est la plus solide qu'on puisse avoir en ce monde. On me mande que Vardes revient.

LETTRE CXII.

A LA MÊME.

Aux Rochers, mercredi 9 Décembre 1671.

Je pars tout présentement, ma fille, et je quitte avec regret cette solitude, quand je songe que je ne vous trouverai pas à Paris : je doute même que j'y fusse retournée cet hiver ; si le dessein que j'ai de faire le voyage de Provence, ne me faisoit prendre cette avance, n'étant pas possible d'y aller d'ici, ni de passer à Paris comme on passe à Orléans. Me voilà donc partie ; je m'en vais coucher chez Madame de Loresse votre parente, pour éviter le pavé de Laval ; j'y serai demain, et vendredi j'enverrai querir mes lettres à Laval, où l'on doit me les adresser, et on viendra me trouver à Mêlé où je coucherai, après cela je n'en espère plus qu'à Paris. Si pendant cette marche vous étiez aussi quelque tems sans recevoir de mes nouvelles, vous n'en serez point en

peine, je ne suis ni grosse, ni accouchée, ni téméraire en carrosse ; je n'ai point de pont d'Avignon à passer ; le tems est très-beau, mon voyage ira son train ; et comme je ne suis plus en peine de vous, il n'y a plus rien à craindre pour moi. Je suis accablée de complimens pour la naissance de mon joli petit-fils ; je serai fort aise de savoir encore de ses nouvelles vendredi, et des vôtres encore davantage. Le pauvre M. de Lauzun est à Pignerol ; M. d'Harouïs en est très-affligé ; mais il me mande que la joie de votre accouchement, et le nom et la naissance de votre fils, se sont fait un passage au travers de sa tristesse ; et je l'assure aussi en récompense, que sa tristesse s'est fait un passage au travers de ma joie. Adieu, ma très-belle, il faut partir ; je suis épouvantée du regret que j'ai de quitter ces bois. Je ne veux point vous dire la part que vous avez à mon indifférence pour Paris ; vous ne savez que trop combien vous m'êtes chère.

LETTRE CXIII.

A LA MÊME.

A Malicorne, dimanche 13 Décembre 1671.

ENFIN, ma fille, me voilà par voie et par chemin; il fait le plus beau tems du monde, ensorte que je fais fort bien une lieue ou deux à pied comme MADAME. Pour la Mousse, il court comme un perdu; il est un peu embarrassé de ne pas bien dormir, car il ne sait point n'être pas à son aise. Je partis donc mercredi, comme je vous l'avois mandé; je vins à Loresse, où l'on me donna deux chevaux; je consentis à la violence qu'on me fit pour les accepter. Nous avons quatre chevaux à chaque calèche; cela va comme le vent. Vendredi j'arrive à Laval, j'arrête à la poste; je vois arriver justement cet honnête homme, cet homme si obligeant, crotté jusqu'au cul, qui m'apportoit votre lettre; je pensai l'embrasser. Vous jugez bien, à m'entendre parler ainsi, que je ne suis point en colère contre la poste: en effet, ce n'est point elle qui a eu tort, c'est assurément, comme vous avez dit, des ennemis du petit Bois (1), qui le voyant se vanter

(1) Commis de la Poste de Paris.

de notre commerce, et se panader dans les occupations qu'il lui donnoit, ont pris plaisir à lui dérober nos lettres. D'abord je ne m'en suis pas apperçue, parce que je croyois que vous ne m'écriviez qu'une fois la semaine; mais quand j'ai su que vous m'écriviez deux, il seroit mal-aisé de vous exprimer les regrets et les douleurs que j'ai eus de cette perte. Je reviens à la joie que j'eus de recevoir vos deux lettres dans un même paquet, de la main crottée de ce postillon : je vis défaire la petite malle devant moi; et en même tems, *frast, frast,* je démêle le mien, et je trouve enfin que vous vous portez bien. Vous m'écrivez dans la lettre d'Adhémar; et puis, vous m'écrivez de votre chef au coin de votre feu le seizième de votre couche : rien n'est pareil à la joie sensible que me donna cette assurance de votre santé. Je vous conjure de n'en point abuser; ne m'écrivez point de grandes lettres, restaurez-vous, et craignez de vous épuiser. Hélas, mon enfant! vous avez été cruellement malade; je serois morte de voir un si long travail. On vous saigna enfin, on commençoit d'avoir peur : quand je songe à cet état, j'en suis troublée et j'en tremble, et je ne puis encore me rendormir sur cette pensée, tant elle m'effraie l'imagination. J'ai mandé à Madame de la Fayette

et à M. d'Hacqueville ce que vous me mandez; j'eus la même pensée, et je trouvois que la Mar..... devoit être contente, ou plutôt mal contente, puisqu'elle n'avoit pas sujet d'exercer ses obligeantes et modestes pensées; je trouve plaisant que vous ayez songé à elle. Mais la poste m'attend, comme si j'étois Gouvernante du Maine, et je prends plaisir de la faire attendre par grandeur. Je veux parler de mon petit garçon : ah! qu'il est joli; ses grands yeux sont bien une marque de votre honnêteté; mais c'est assez, je vous prie que le nez ne demeure pas longtems entre la crainte et l'espérance; que cela est plaisamment dit! cette incertitude est étrange, jamais un petit nez n'eut tant à craindre ni à espérer : il y a bien des nez entre les deux qu'il peut choisir; puisqu'il a de grands yeux, qu'il songe à vous contenter : vous n'auriez que la bouche, puisqu'elle est petite, ce ne seroit pas assez. Ma fille, vous l'aimez follement; mais donnez-le bien à Dieu, afin qu'il vous le conserve. D'où vient qu'il est si foible? N'est-ce point ce qui l'empêchoit de s'aider pendant votre travail? Car j'ai ouï-dire aux femmes qui ont eu des enfans, que c'est cette foiblesse qui fait qu'on est bien malade. Enfin, conservez bien ce cher enfant; mais donnez-le

à Dieu, si vous voulez qu'il vous le donne : cette répétition est d'une grand'mère chrétienne : Madame *Pernelle* en diroit autant, et diroit bien. Adieu, ma chère Comtesse ; la patience échappe à mon ami le postillon, je ne veux pas abuser de son honnêteté. Je ne recevrai de vos lettres qu'à Paris ; je serai ravie d'embrasser ma pauvre petite ; vous ne la regardez pas ; et moi je veux l'aimer par excès de générosité.

LETTRE CXIV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 18 Décembre 1671.

J'ARRIVE dans ce moment, ma chère fille ; je suis chez ma tante, entourée, embrassée, questionnée de toute ma famille et de la sienne ; mais je quitte tout pour vous dire bon jour, aussi bien qu'aux autres. M. de Coulanges m'attend pour m'emmener chez lui, où il veut que je loge, parce qu'un fils de Madame de Bonneuil a la petite-vérole. Elle avoit dessein très-obligeamment d'en faire un secret ; mais on a découvert le mystère ; on a mené ma petite chez M. de Coulanges ; je l'attends ici pour retourner avec elle, parce que ma tante veut voir

notre entrevue. C'eût été une chose fâcheuse pour moi que d'exposer cette enfant, et d'être bannie, six semaines durant, de chez mes amis, à cause que le fils de Madame de Bonneuil a la petite-vérole. Me voilà donc chez M. de Coulanges que j'adore, parce qu'il me parle de vous : mais savez-vous ce qui m'arrive ? C'est que je pleure ; et mon cœur se presse si étrangement que je lui fait signe de la main de se taire, et il se tait. Il me conte que vous fermiez les yeux, que vous étiez dans ma chambre, et que vraiment oui vous étiez à Paris, parce que voilà M. de Coulanges. Il m'a joué très-plaisamment, et je suis ravie que vous soyez encore un peu folle ; je mourois de peur que vous ne fussiez toujours Madame la Gouvernante. Mon Dieu, que je m'en vais causer avec M. de Coulanges ! Je vous conjure de vous conserver vous-même, c'est-à-dire, d'être vous-même le plus que vous pourrez, et que je ne vous trouve point changée. Songez aussi à votre beauté ; engraissez-vous, restaurez-vous ; souvenez-vous de vos bonnes résolutions ; et si M. de Grignan vous aime, qu'il vous donne du tems pour vous remettre ; autrement c'en est fait pour jamais, vous serez toujours maigre comme Madame de Saint-Hérem. Je suis ravie de vous donner

cette idée ; rien ne doit vous faire plus de peur que cette ressemblance ; évitez-la donc. Pour votre petit garçon, l'état où il a été ne raccommode pas le chocolat avec moi ; je suis persuadée qu'il a été brûlé, et c'est un grand bonheur qu'il soit humecté et qu'il se porte bien : le voilà sauvé, je m'en réjouis avec vous.

MONSIEUR DE COULANGES.

Je ferme les yeux, et quand je les ouvre, je vois cette mère-beauté qui fait vos délices et les miennes, et cela me fait voir que je suis à Paris. Je m'en vais bien l'entretenir de toutes vos perfections. Savez-vous bien que je suis plus entêté de vous que jamais, et que j'appréhende de prendre la place du Chevalier de Breteuil ? Je sais que cette place ne plaît point à M. de Grignan, et c'est la seule chose qui me donne de la peine dans une si grande entreprise. Tout de bon, Madame la Comtesse, vous êtes un chef-d'œuvre, et c'est de ce mot que je me sers pour parler de vous. Je fus hier chez M. de la Rochefoucauld ; je me trouvai en tiers avec lui et M. de Longueville ; il ne fut question que de Provence, et du bel astre qui y brille. Adieu, ma belle Comtesse, je vois cet homme à la tapissserie, qui ouvre sa poitrine ;

croyez que si vous voyiez la mienne à l'heure qu'il est, vous verriez mon cœur comme vous voyez le sien : il est à vous, il languit pour vous ce cœur ; mais ne le dites pas à M. de Grignan. Votre fille est une petite beauté brune fort jolie : la voilà, elle me baise et me brave : mais elle ne crie jamais ; je l'aime assurément moins que vous. Il n'y a plus moyen de parler de vous à cette mère-beauté, les grosses larmes lui tombent des yeux : bon Dieu, quelle mère !

LETTRE CXV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 23 Décembre 1671.

Je vous écris un peu de provision, parce que je veux causer avec vous. Un moment après que j'eus envoyé mon paquet le jour de mon arrivée, le petit du Bois m'apporta celui que je croyois égaré : vous pouvez penser avec quelle joie je le reçus. Je n'y pus faire réponse, parce que Madame de la Fayette, Madame de Saint-Géran, Madame de Villars me vinrent embrasser. Vous avez tous les étonnemens que doit donner un malheur comme celui de M. de Lauzun ; toutes vos réflexions sont justes et naturelles ; tous ceux

ceux qui ont de l'esprit les ont faites, mais on commence à n'y plus penser : voici un bon pays pour oublier les malheureux. On a su qu'il avoit fait son voyage dans un si grand désespoir, qu'on ne le quittoit pas d'un moment. On voulut le faire descendre de carrosse à un endroit dangereux, il répondit : *Ces malheurs-là ne sont pas faits pour moi.* Il dit qu'il est innocent à l'égard du Roi; mais que son crime est d'avoir des ennemis trop puissans. Le Roi n'a rien dit, et ce silence déclare assez la qualité de son crime. Il crut qu'on le laisseroit à Pierre-Encise, et il commençoit à Lyon à faire ses complimens à M. d'Artagnan; mais quand il sut qu'on le menoit à Pignerol, il soupira, et dit : *Je suis perdu.* On avoit grande pitié de sa disgrace dans les villes où il passoit : il faut avouer aussi qu'elle est extrême.

Le lendemain de son départ, le Roi envoya querir M. de Marsillac, et lui dit : » Je » vous donne le Gouvernement de Berry, » qu'avoit Lauzun ». Marsillac répondit : » Sire, que votre Majesté, qui sait mieux » les règles de l'honneur que personne du » monde, se souvienne, s'il lui plaît, que » je n'étois pas ami de Lauzun; qu'elle ait » la bonté de se mettre un moment à ma » place, et qu'elle juge si je dois accepter la

» grace qu'elle me fait. Vous êtes, *dit le Roi*, » trop scrupuleux ; j'en sais autant qu'un » autre là-dessus ; mais vous n'en devez faire » aucune difficulté. Sire, puisque Votre Ma- » jesté l'approuve, je me jette à ses pieds » pour la remercier. Mais, *dit le Roi*, je » vous ai donné une pension de douze mille » francs, en attendant que vous eussiez quel- » que chose de mieux. Oui, Sire, je la re- » mets entre vos mains. Et moi, *dit le Roi*, » je vous la donne une seconde fois, et je » m'en vais vous faire honneur de vos beaux » sentimens ». En disant cela, il se tourne vers ses Ministres, leur conte les scrupules de M. de Marsillac, et dit : » J'admire la » différence ; jamais Lauzun n'avoit daigné » me remercier du Gouvernement de Berry ; » il n'en avoit pas pris les provisions ; et voilà » un homme pénétré de reconnoissance ». Tout ceci est extrêmement vrai ; M. de la Rochefoucauld vient de me le conter. J'ai cru que vous ne haïriez pas ces détails ; si je me trompois, mandez-le moi. Ce pauvre homme est très-mal de sa goutte, et bien pis que les autres années : il m'a bien parlé de vous ; il vous aime toujours comme sa fille. M. de Marsillac est venu me voir, et l'on me parle toujours de ma chère enfant. J'ai enfin pris courage ; j'ai causé douze heu-

res avec M. de Coulanges, je ne le puis quitter; c'est un grand bonheur que le hasard m'a fait loger chez lui. Je ne sais si vous avez appris que Villarceaux, en parlant au Roi d'une charge pour son fils, prit habilement l'occasion de lui dire, qu'il y avoit des gens qui se mêloient de dire à sa nièce (1), que Sa Majesté avoit quelque dessein pour elle; que si cela étoit, il le supplioit de se servir de lui; que l'affaire seroit mieux entre ses mains que dans celles des autres, et qu'il s'y emploieroit avec succès. Le Roi se mit à rire, et dit: *Villarceaux, nous sommes trop vieux, vous et moi, pour attaquer des Demoiselles de quinze ans;* et, comme un galant homme, se moqua de lui, et conta ce discours chez les Dames. *Les Anges* sont enragées, et ne veulent plus voir leur oncle, qui, de son côté, est un peu honteux. Il n'y a nul chiffre à tout ceci; mais je trouve que le Roi fait par-tout un si bon personnage, qu'il n'est nul besoin de tant de mystère.

On a trouvé, dit-on, mille belles merveilles dans les cassettes de M. de Lauzun;

(1) Louise-Élisabeth Rouxel, connue depuis sous le nom de *Madame de Grancey*, lorsqu'elle fut Dame d'atour de Marie-Louise d'Orléans, Reine d'Espagne. Elle étoit sœur cadette de Marie-Louise Rouxel, Comtesse de Marei. On les appeloit *les Anges*.

des portraits sans compte et sans nombre, des nudités, une sans tête, une autre les yeux crevés; c'est *votre voisine;* des cheveux grands et petits, des étiquettes pour éviter la confusion, et mille autres gentillesses : mais je n'en voudrois pas jurer; vous savez comme on invente dans ces occasions.

J'ai vu M. de Mêmes, qui enfin a perdu sa chère femme; il a pleuré et sanglotté en me voyant; et moi je n'ai jamais pu retenir mes larmes. Toute la France a visité cette maison; je vous conseille de lui faire vos complimens; vous le devez par le souvenir de Livry que vous aimez encore.

Est-il possible que mes lettres vous soient agréables au point que vous me le dites? Je ne les sens point telles en sortant de mes mains; je crois qu'elles le deviennent quand elles ont passé par les vôtres : enfin, c'est un grand bonheur que vous les aimiez; vous en êtes accablée de manière que vous seriez fort à plaindre si cela étoit autrement. M. de Coulanges est bien en peine de savoir laquelle de vos Madames y prend goût : nous trouvons que c'est un bon signe pour elle; car mon style est si négligé, qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'en accommoder.

L'Abbé Têtu a du tems de reste, à cause de l'hôtel de Richelieu qu'il n'a plus, de sorte que nous en profitons. Madame de Soubise est grosse de quatre enfans, à voir son ventre. Au reste, le Roi part le 5 Janvier pour Châlons, et doit faire plusieurs autres tours, quelques revues chemin faisant; le voyage sera de douze jours, mais les Officiers et les troupes iront plus loin : pour moi je soupçonne encore quelque expédition comme celle de la Franche-Comté. Vous savez que le Roi *est un héros de toutes les saisons* (2). Les pauvres courtisans sont désolés; ils n'ont pas un sou. Brancas me demanda hier de bonne foi si je ne voudrois point prêter sur gages, et m'assura qu'il n'en parleroit point, et qu'il aimeroit mieux avoir affaire à moi qu'à un autre. La Trousse me prie de lui apprendre quelques-uns des secrets de Pomenars pour subsister honnêtement; enfin, ils sont abîmés. Voilà Châtillon que j'exhorte à vous faire un impromptu; il me demande huit jours, et je l'assure déjà qu'il ne sera que réchauffé, et qu'il le tirera du fond de cette gibecière que vous connoissez. Adieu, belle Comtesse, il y a raison par-tout; cette lettre est

(2) C'est la pensée d'un Madrigal de Mademoiselle de Scudery.

devenue un juste volume. J'embrasse le laborieux Grignan, le Seigneur *Corbeau* (3), le présomptueux Adhémar, et le fortuné *Louis-Provence*, sur qui tous les Astrologues disent que les Fées ont soufflé. *E con questo mi raccommando.*

(3) Le Coadjuteur d'Arles.

LETTRE CXVI.

A LA MÊME.

A Paris, le jour de Noël, vendredi 1671.

Le lendemain que j'eus reçu votre lettre, M. le Camus vint me voir : je l'entretins de ce qu'il avoit à dire sur les soins, le zèle et l'application de M. de Grignan pour faire réussir l'affaire de Sa Majesté. M. de Lavardin qui vint aussi, m'assura qu'il en rendroit compte en bon lieu avant la fin du jour. Je ne pouvois trouver deux hommes plus propres à mon dessein, c'est la basse et le dessus. Le soir, j'allai chez M. d'Usez, qui est encore dans sa chambre; nous parlâmes fort de vos affaires. Nous avions appris les mêmes choses, et le dessein qu'on avoit d'envoyer un ordre pour séparer l'assemblée, et de faire sentir en quelque autre occasion ce que c'est de ne pas obéir.

Au reste, ma fille, j'ai le cœur serré, et très-serré de ne point vous avoir ici : je serois bien plus heureuse s'il y avoit quelqu'un que j'aimasse autant que vous, je serois consolée de votre absence ; mais je n'ai pas encore trouvé cette égalité, ni rien qui en approche : mille choses imprévues me font souvenir de vous pardessus le souvenir ordinaire, et me mettent en déroute. Je suis en peine de savoir où vous irez après votre assemblée. Aix et Arles sont empestés de la petite-vérole, Grignan est bien froid, Salon est bien seul ; venez dans ma chambre, vous y serez très-bien reçue. Adieu, vous en voilà quitte pour cette fois ; ce ne sera point ici un second tome, je ne sais plus rien : si vous vouliez me faire des questions, on vous répondroit. J'ai été cette nuit aux Minimes : je m'en vais en Bourdaloue ; on dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens, et que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Tréville ; il n'y manquoit que le nom ; mais il n'en étoit pas besoin : avec tout cela on dit qu'il passe toutes les merveilles passées ; et que personne n'a prêché jusqu'ici. Mille complimens aux Grignans.

LETTRE CXVII.

A LA MÊME.

A Paris, le jour de Noël, à onze heures du soir, 1671.

Je vous ai écrit ce matin, mais je reçois la lettre que vous m'avez écrite par Ripert; c'est M. d'Usez qui me l'envoie. Vous me rendez un très-bon compte des affaires de Provence; Dieu veuille que le Roi se contente de ce que les Provençaux ont résolu: la peinture de leur tête et du procédé qu'il faut tenir avec eux est admirable, et le radoucissement de l'Évêque est naturel. Voilà Madame Scaron qui a soupé avec nous: elle dit que de tous les millions de lettres que Madame de Richelieu a reçues, celle de M. de Grignan étoit la meilleure; qu'elle l'a eue long-tems dans sa poche, qu'elle l'a montrée; qu'on ne sauroit mieux écrire, ni plus galamment, ni plus noblement, ni plus tendrement pour feue Madame de Montausier (1); enfin, elle en a été ravie: j'ai juré que je vous le manderois. Je ferai part de votre lettre à d'Hacqueville et à M. le Camus. Je

(1) Madame de Richelieu succédoit à Madame de Montausier dans la place de Dame d'honneur de la Reine.

ne

ne songe qu'à la Provence : je me trouve présentement votre voisine,

Et de Paris je ne voi
Tout au plus que vingt semaines
Entre ma Philis et moi.

J'attendois votre frère : on le renvoie de la moitié du chemin à cause du voyage. J'ai été au sermon, mon cœur n'en a point été ému; ce Bourdaloue

Tant de fois éprouvé,
L'a laissé comme il l'a trouvé.

C'est peut-être ma faute. Adieu, mon enfant.

LETTRE CXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 30 Décembre 1671.

UNE belle et sûre marque de la légère disposition que j'ai à ne vous pas haïr, c'est que je voudrois pouvoir vous écrire douze fois le jour. Cette pensée, ma fille, ne vous fait-elle point comme l'offre que vous faisoit M. de Coulanges, de passer sa vie avec vous ? En vérité, vous n'auriez pas peu d'affaires, car je vous écris aussi prolixement que j'écris laconiquement aux autres. J'ai fort interrogé Ripert sur votre santé : je ne

suis point contente de vous, il faut que je vous gronde : vous avez traité votre accouchement comme celui de la femme d'un Colonel Suisse; vous ne prenez point assez de bouillon ; vous avez caqueté dès le troisième jour, vous vous êtes levée dès le dixième, et vous vous étonnez après cela si vous êtes maigre. J'espérois que vous vous amuseriez à vous conserver, à vous restaurer, à vous rengraisser. Où avez-vous pris la fantaisie d'imiter Madame de Crussol ? Je tâche toujours de vous corriger par les exemples ; cette conduite ne la change point, mais elle vous changera enfin : c'est me fâcher et m'offenser que de défigurer votre beau visage ; vous savez comme je l'aime ; ne devriez-vous pas le conserver pour l'amour de moi ?

Vous dites bien quand vous dites que la Provence est ma demeure fixe, puisque c'est la vôtre. Paris me suffoque, et je voudrois déjà être partie pour Grignan. Mais, ma fille, quelle solitude si vous allez dans votre château ! vous serez comme Psyché sur sa montagne. Je ne puis être contente où vous n'êtes pas; c'est une vérité que je sens à toute heure : vous me manquez par-tout, et tout ce qui me fait souvenir de vous me traverse le cœur. Le voyage du Roi devient incertain, quoique les troupes marchent. Le pau-

vre la Trousse s'en va, et Sévigné s'achemine déjà ; ils vont à Cologne, cette équipée les désespère. Adieu, mon Ange : je me trouve très-bien chez M. de Coulanges, et je passerai l'air de la petite-vérole fort loin ; cette grande maison où je ne trouve que Madame de Bonneuil au lieu de vous, ne me donne nulle envie d'y retourner. M. de Coulanges m'est délicieux ; nous parlons sans cesse de vous. Je donnerai votre lettre à M. de la Rochefoucauld ; je suis assurée qu'il la trouvera très-bonne. Je hais le dessus de vos lettres, où il y a : *A Madame la Marquise de Sévigné ;* appelez-moi *Pierrot.* Les autres sont aimables, et donnent une disposition tendre à lire le reste.

LETTRE CXIX.

A LA MÊME.

A Paris, le premier jour de l'an 1672.

J'ÉTOIS hier au soir chez M. d'Uzez : nous résolûmes de vous envoyer un courier. Il m'avoit promis de me faire savoir aujourd'hui le succès de son audience chez M. le Tellier, et même s'il vouloit que j'y menasse Madame de Coulanges (1) ; mais comme il

(1) Madame de Coulanges étoit nièce de la femme de

est dix heures du soir, et que je n'ai point de ses nouvelles, je vous écris tout simplement : M. d'Usez aura soin de vous instruire de ce qu'il a fait. Il faut tâcher d'adoucir les ordres rigoureux, en faisant voir que ce seroit ôter à M. de Grignan le moyen de servir le Roi, que de le rendre odieux à la Province; et quand on seroit obligé d'envoyer les ordres, il y a des gens sages qui disent qu'il en faudroit suspendre l'exécution jusqu'à la réponse de Sa Majesté, à laquelle M. de Grignan écriroit une lettre d'un homme qui est sur les lieux, et qui voit que, pour le bien de son service, il faut tâcher d'obtenir un pardon de sa bonté pour cette fois. Si vous saviez comme certaines gens blâment M. de Grignan pour avoir trop peu considéré son pays en comparaison de l'obéissance qu'il vouloit établir, vous verriez bien qu'il est difficile de contenter tout le monde; et s'il avoit fait autrement, ce seroit encore pis. Ceux qui admirent la beauté de la place où il est, n'en savent pas les difficultés. Par exemple, n'êtes-vous pas à plaindre présentement? Le voyage du Roi est entièrement rompu, mais les troupes marchent toujours à Metz. Sévigné y est déjà; la Trousse s'en va; tous deux plus

M. le Tellier, Ministre d'État, et depuis Chancelier de France.

chargés de bonnes intentions que d'argent comptant. Voilà l'Archevêque de Rheims (2) qui commence par vous faire mille complimens très-sincères ; il dit que M. d'Usez n'a point vu son père aujourd'hui : il m'assure encore que le Roi est très-content de votre mari ; qu'il reçoit le présent de votre Province ; mais que, pour n'avoir pas été obéi ponctuellement, il envoie des lettres de cachet pour exiler des Consuls : on ne peut en dire davantage par la poste. Ce qu'il faut faire en général, c'est d'être toujours très-passionné pour le service de Sa Majesté ; mais il faut tâcher aussi de ménager un peu les cœurs des Provençaux, afin d'être plus en état de faire obéir au Roi dans ce pays-là.

M. de la Rochefoucauld vous mande, et moi avec lui, que si la lettre que vous lui avez écrite ne vous paroît pas bonne, c'est que vous ne vous y connoissez pas : il a raison ; cette lettre est très-agréable et très-spirituelle ; en voilà la réponse. Adieu, ma chère Comtesse ; je pense à vous jour et nuit. Donnez-moi des moyens de vous servir pour amuser ma tendresse.

(2) Charles-Maurice le Tellier.

LETTRE CXX.

A LA MÊME.

A Paris, mardi 5 Janvier 1672.

Le Roi donna hier audience à l'Ambassadeur de Hollande : il voulut que M. le Prince, M. de Turenne, M. de Bouillon et M. de Créqui, fussent témoins de ce qui se passeroit. L'Ambassadeur présenta sa lettre au Roi, qui ne la lut pas, quoique le Hollandois proposât d'en faire la lecture : le Roi lui dit qu'il en savoit le contenu, et qu'il en avoit une copie dans sa poche. L'Ambassadeur s'étendit fort au long sur les justifications qui étoient dans la lettre, et que Messieurs les États s'étoient examinés scrupuleusement, pour voir ce qu'ils auroient pu faire qui déplût à Sa Majesté; qu'ils n'avoient jamais manqué de respect, et que cependant ils entendoient dire que tout ce grand armement n'étoit fait que pour fondre sur eux; qu'ils étoient prêts de satisfaire Sa Majesté dans tout ce qu'elle lui plairoit d'ordonner, et qu'ils la supplioient de se souvenir des bontés que les Rois ses prédécesseurs avoient eues pour eux, et auxquelles ils devoient toute leur grandeur. Le Roi prit la parole, et dit avec une

majesté et une grace merveilleuse, qu'il savoit qu'on excitoit ses ennemis contre lui; qu'il avoit cru qu'il étoit de sa prudence de ne pas se laisser surprendre; que ce qui l'avoit obligé à se rendre si puissant sur la mer et sur la terre, c'étoit pour être en état de se défendre; qu'il lui restoit encore quelques ordres à donner, et qu'au printems, il feroit ce qu'il trouveroit le plus avantageux pour sa gloire et pour le bien de son État; et fit comprendre ensuite à l'Ambassadeur, par un signe de tête, qu'il ne vouloit point de réplique. La lettre s'est trouvée conforme au discours de l'Ambassadeur, hormis qu'elle finissoit par assurer Sa Majesté qu'ils feroient tout ce qu'elle ordonneroit, pourvu qu'il ne leur en coûtâ point de se brouiller avec leurs alliés.

Ce même jour, M. de la Feuillade fut reçu à la tête du Régiment des Gardes, et prêta le serment entre les mains d'un Maréchal de France, comme c'est la coutume; et le Roi, qui étoit présent, dit lui-même au Régiment qu'il leur donnoit M. de la Feuillade pour Mestre-de-camp, et lui mit *la pique* (1) à la main, chose qui ne se fait jamais que par le Commissaire, de la part du Roi: mais Sa

(1) On portoit alors la pique en pareille occasion; aujourd'hui c'est l'esponton.

Majesté a voulu que nulle faveur ni nul agrément ne manquât à cette cérémonie.

Vous connoissez Langlée ; il est fier et familier au possible : il jouoit l'autre jour au brelan avec le Comte de Gramont, qui lui dit sur quelques manières un peu libres : » M. de Langlée, gardez ces familiarités-là » pour quand vous jouerez avec le Roi «.

Le Maréchal de Bellefond a demandé permission au Roi de vendre sa charge (2) ; jamais personne ne la fera si bien que lui. Tout le monde croit, et moi plus que les autres, que c'est pour payer ses dettes, et songer uniquement à l'affaire de son salut.

M. le Procureur-général de la Cour des Aides (3), est premier Président de la même compagnie : ce changement est grand pour lui ; ne manquez pas de lui écrire l'un ou l'autre, et que celui qui n'écrira pas, écrive un mot dans la lettre de celui qui écrira. Le Président de Nicolaï est remis dans sa charge (4). Voilà donc ce qui s'appelle les nouvelles.

(2) De premier Maître-d'Hôtel du Roi.
(3) Nicolas le Camus.
(4) De premier Président de la Chambre des Comptes.

LETTRE CXXI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 6 Janvier 1671.

ENFIN, ma chère fille, vous ne voulez pas que je pleure de vous voir à mille lieues de moi : vous ne sauriez pourtant empêcher que cet ordre de la Providence ne me soit bien dur et bien sensible : je ne m'accoutumerai de long-tems à cet éloignement : je coupe court, parce que je ne veux point m'embarquer à vous dire les sentimens de mon cœur là-dessus : je ne veux point vous donner un mauvais exemple, ni ébranler votre courage par le récit de mes foiblesses; conservez toute votre raison; jouissez de la grandeur de votre ame, pendant que je m'aiderai, comme je pourrai, de toute la tendresse de la mienne. Je fus hier à Saint-Germain, la Reine m'attaqua la première; je fis ma cour à vos dépens, comme j'ai coutume. On traita à fond le chapitre de votre accouchement; puis, on parla de mon voyage de Provence, un mot sur celui de Bretagne, et sur le bonheur de Madame de Chaulnes de m'y avoir trouvée : j'étois allée à S. Germain avec elle. Pour MONSIEUR, il me tira près

d'une fenêtre pour me parler de vous, et m'ordonna très-sérieusement de vous faire ses complimens, et de vous dire la joie qu'il avoit de votre joli accouchement : il appuya sur cela d'une telle sorte, qu'il ne tint qu'à moi d'entendre qu'il vouloit s'attacher à votre service, étant las, comme on dit, *d'adorer l'Ange*. Je trouvai MADAME mieux que je ne pensois, mais d'une sincérité charmante. Je ne pus voir M. de Montausier; il étoit enfermé avec MONSEIGNEUR. Je ne finirois jamais de vous dire tous les complimens qu'on me fit, et à vous aussi; et de tout cela autant en emporte le vent : on est ravi de revenir chez soi. Madame de Richelieu me parut abattue; les fatigues de la Cour ont rabattu son caquet; son moulin me parut en chommage : mais qui pensez-vous qu'on trouve chez moi? M. le Président de Réauville, M. le Président de Galiffet; de quoi parle-t-on? de Madame de Grignan; qui est-ce qui entre dans ma chambre? votre petite; vous dites qu'elle me fait souvenir de vous, c'est bien dit; vous voulez bien au moins que je vous réponde qu'il n'est pas besoin de cela. Je monte en carrosse; où vais-je? chez Madame de Valavoire; pourquoi faire? pour parler de Provence. Coulanges disoit l'autre jour : Voyez-vous bien cette femme-là? elle

est toujours en la présence de sa fille. Vous voilà en peine de moi, vous avez peur que je ne sois ridicule; non, ne craignez rien; on ne peut l'être avec une si agréable folie; et de plus, c'est que je me ménage selon les lieux, les tems, et les personnes avec qui je suis; et l'on jureroit quelquefois que je ne songe guère à vous : ce n'est pas où je suis le plus en liberté. Je reçois votre lettre du 30. Ah! que vous me déplaisez, mon enfant, en parlant, comme vous faites, de vos aimables lettres! quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre esprit, de votre style, à vous comparer à la Princesse d'Harcourt? Où prêchez-vous cette fausse et offensante humilité? Elle blesse mon cœur, elle offense la justice, elle choque la vérité; quelles manières! changez-les, je vous en conjure, et voyez les choses comme elles sont : si cela est, vous n'aurez plus qu'à vous défendre de la vanité, et ce sera une affaire à régler entre votre confesseur et vous. Votre maigreur me tue: hélas! où est le tems que vous ne mangiez qu'une tête de bécasse par jour, et que vous mouriez de peur de trop engraisser? Si vous devenez grosse sur ces entrefaites, soyez assurée que vous voilà perdue, sans que vous puissiez en revenir. M. de Grignan a bien du caquet; il commence à

gratter du pied; mais s'il succombe à la tentation, ne croyez pas qu'il vous aime; quand on aime bien, on aime tout; et la beauté qui ne donne aucun chagrin, comme la vôtre, n'est pas une chose à oublier : si M. de Grignan la détruit, tenez-vous pour dit que sa tendresse n'est pas d'un bon aloi. Il est vrai que Madame de Soubise vient encore d'accoucher; mais elle relève trop grasse, cela fait qu'on n'a nulle pitié d'elle. Je vous plains bien de vos méchantes compagnies : la nouvelle qu'on y débite du Gouvernement de Bretagne donné à M. de Rohan est très-belle; cet homme parle comme du tems des Ducs (*de Bretagne*) : je vous souhaite quelquefois un petit brin de ce que l'on a ici de reste. On étoit hier sur votre chapitre chez Madame de Coulanges; et Madame Scaron (1) se souvint avec combien d'esprit vous aviez soutenu autrefois une mauvaise cause à la même place et sur le même tapis où nous étions : il y avoit Madame de la Fayette, Madame Scaron, Segrais, Caderousse, l'Abbé Têtu, Guilleragues, Brancas. Vous n'êtes jamais oubliée, ni tout ce que vous valez : tout est encore vif : mais quand je pense où vous êtes, quoique vous soyez Reine, le

(1) Françoise d'Aubigné, depuis Marquise de Maintenon.

moyen de ne pas soupirer? Nous soupirons encore de la vie qu'on fait ici et à Saint-Germain; tellement qu'on soupire toujours. Vous savez bien que Lauzun, en entrant en prison, dit: *In sæcula sæculorum;* et je crois qu'on eût répondu ici en certains lieux, *amen*, et en d'autres, *non*. Vraiment quand il étoit jaloux de votre *voisine*, il lui crevoit les yeux, il lui marchoit sur la main; et que n'a-t-il pas fait à d'autres?

Votre enfant est jolie; elle a un son de voix qui m'entre dans le cœur; elle a de petites manières qui plaisent; je m'en amuse, et je l'aime; mais je n'ai pas encore compris que ce degré puisse jamais vous passer pardessus la tête.

LETTRE CXXII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 13 Janvier 1672.

Eh mon Dieu, ma fille, que me dites-vous? Quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre personne, de votre esprit; à rabaisser votre bonne conduite; à trouver qu'il faut avoir bien de la bonté pour songer à vous? Quoiqu'assurément vous ne pensiez point à tout cela, j'en suis blessée, vous me fâchez;

et quoique je ne dusse peut-être pas répondre à des choses que vous dites en badinant, je ne puis m'empêcher de vous en gronder, préférablement à tout ce que j'ai à vous mander. Vous êtes bonne encore quand vous dites que vous avez peur des beaux-esprits : ah ! si vous saviez qu'ils sont petits de près, et combien ils sont quelquefois empêchés de leurs personnes, vous les remettriez bientôt à hauteur d'appui. Vous souvient-il combien vous en étiez quelquefois excédée ? Prenez garde que l'éloignement ne vous grossisse les objets; c'est un effet assez ordinaire.

Nous soupons tous les soirs avec Madame Scaron : elle a l'esprit aimable et merveilleusement droit ; c'est un plaisir que de l'entendre raisonner sur les horribles agitations d'un certain pays qu'elle connoît bien. Les désespoirs de cette d'Heudicourt dans le tems que sa place paroissoit si miraculeuse, les rages continuelles de Lauzun, les noirs chagrins ou les tristes ennuis des Dames de Saint-Germain, dont peut-être la plus enviée n'est pas toujours exempte : c'est une plaisante chose que de l'entendre causer sur tout cela. Ces discours nous mènent quelquefois bien loin de moralité en moralité, tantôt chrétienne, tantôt politique. Nous parlons très-souvent de vous ; elle aime votre esprit et

vos manières ; et quand vous vous retrouverez ici, vous n'aurez point à craindre de n'être point à la mode.

Mais écoutez la bonté du Roi, et songez au plaisir de servir un si aimable maître. Il a fait appeller le Maréchal de Bellefond dans son cabinet, et lui a dit : « Monsieur le Maréchal, je veux savoir pourquoi vous voulez me quitter ; est-ce dévotion ? est-ce envie de vous retirer ? est-ce l'accablement de vos dettes ? Si c'est le dernier, j'y veux donner ordre, et entrer dans le détail de vos affaires ». Le Maréchal fut sensiblement touché de cette bonté. « Sire, *dit-il*, ce sont mes dettes ; je suis abîmé ; je ne puis voir souffrir quelques-uns de mes amis qui m'ont assisté, et que je ne puis satisfaire. Hé bien, *dit le Roi*, il faut assurer leur dette : je vous donne cent mille francs de votre maison de Versailles, et un brevet de retenue de quatre cents mille francs, qui servira d'assurance si vous venez à mourir ; vous paierez les arrérages avec les cent mille francs ; cela étant vous demeurerez à mon service ». En vérité, il faudroit avoir le cœur bien dur pour ne pas obéir à un maître qui entre avec tant de bonté dans les intérêts d'un de ses domestiques : aussi le Maréchal n'y résista pas ; et le voilà

remis à sa place et comblé de bienfaits. Tout ce détail est vrai.

Il y a tous les soirs des bals, des comédies et des mascarades à Saint-Germain. Le Roi a une application à divertir MADAME, qu'il na jamais eue pour l'autre. Racine a fait une pièce qui s'appelle *Bajazet*, et qui leve la paille; vraiment elle ne va pas en *empirando* comme les autres. M. de Tallard dit (1) qu'elle est autant au-dessus des pièces de Corneille, que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer: voilà ce qui s'appelle bien louer; il ne faut jamais tenir les vérités captives. Nous en jugerons pas nos yeux et par nos oreilles.

Du bruit de Bajazet mon ame importunée,

fait que je veux aller à la comédie: nous en jugerons.

J'ai été à Livry: ah, ma chère enfant, que je vous ai bien tenu parole, et que j'ai songé tendrement à vous! Il y faisoit très-beau, quoique très-froid; mais le soleil brilloit; tous les arbres étoient parés de perles et de crystaux; cette diversité ne déplaît point. Je me promenai fort; je fus le lendemain dîner à Pomponne: il seroit difficile de vous redire ce qui fut dit en cinq heures;

(1) Exagération outrée.

je

je ne m'y ennuyai point. M. de Pomponne sera ici dans quatre jours; ce seroit un grand chagrin pour moi si jamais j'étois obligée à lui aller parler pour vos affaires de Provence: en vérité, tout de bon, il ne m'écouteroit pas; vous voyez que je fais un peu l'entendue. Mais de bonne foi, rien n'est égal à M. d'Usez; c'est ce qui s'appelle les grosses cordes; je n'ai jamais vu un homme, ni d'un meilleur esprit, ni d'un meilleur conseil: je l'attends pour vous parler de ce qu'il aura fait à Saint-Germain.

Vous me priez de vous écrire de grandes lettres; je pense que vous devez être contente; je suis quelquefois épouvantée de leur immensité; ce sont toutes vos flatteries qui me donnent cette confiance. Madame de Brissac a une très-bonne provision pour son hyver, c'est-à-dire, M. de Longueville et le Comte de Guiche, mais en tout bien et tout honneur; ce n'est seulement que pour le plaisir d'être adorée. On ne voit plus la Marans chez Madame de la Fayette, ni chez M. de la R. F. Nous ne savons ce qu'elle fait; nous en jugeons quelquefois un peu témérairement: elle avoit cet été la fantaisie d'être violée; elle vouloit être violée absolument: pour moi je crois qu'elle ne le sera jamais: quelle folle, bon Dieu! et qu'il y a long-

tems que je la vois, comme vous la voyez présentement! Au reste, ma fille, il ne tient pas à moi que je ne voie Madame de Valavoire (2) : il est vrai qu'il n'est pas besoin de me dire : *va la voir;* c'est assez qu'elle vous ait vue pour me la faire courir; mais elle court après quelqu'autre; car j'ai beau la prier de m'attendre, je ne puis parvenir à ce bonheur. C'est à M. le Grand qu'il faudroit donner votre *turlupinade* : elle est des meilleures. Châtillon nous en donne ici tous les jours des plus méchantes du monde.

(2) Une Dame de qualité, de Provence, qui étoit arrivée depuis peu à Paris.

LETTRE CXXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi au soir 15 Janvier 1672.

Je vous ai écrit ce matin, ma fille, par le courier qui vous porte toutes les douceurs et tous les agrémens du monde pour vos affaires de Provence; mais je veux vous écrire encore ce soir, afin qu'il ne soit pas dit que la poste arrive sans vous apporter de mes lettres. Tout de bon, je crois que vous les aimez; vous me le dites : pourquoi voudriez-vous me tromper en vous trompant vous-

même? Mais si par hasard cela n'étoit pas, vous seriez à plaindre de l'accablement où je vous mettrois par l'abondance de mes lettres : les vôtres font ma félicité. Je ne vous ai point répondu sur votre belle ame : c'est Langlade qui dit, *la belle ame*, pour badiner; mais, de bonne foi, vous l'avez fort belle : ce n'est peut-être pas de ces ames du premier ordre, comme *chose* (1), ce Romain qui retourna chez les Carthaginois, pour tenir sa parole, sachant bien qu'il y seroit mis à mort; mais au-dessous, vous pouvez vous vanter d'être du premier rang.

La pièce de Racine m'a paru belle, nous y avons été; ma *belle-fille* (2) m'a paru la plus miraculeusement bonne comédienne que j'aie jamais vue: elle surpasse la *Desœillets* de cent mille piques; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paroît. Elle est laide de près, et je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence; mais quand elle dit des vers, elle est

(1) M. de Sauvebeuf rendant compte à M. le Prince d'une négociation pour laquelle il étoit allé en Espagne, lui disoit: *Chose, chose*, le Roi d'Espagne m'a dit, etc.

(2) C'est-à-dire, la Champmêlé, Comédienne, que le Marquis de Sévigné, son fils, avoit aimée. On prétend qu'elle n'avoit point d'esprit; mais que Racine, qui en étoit amoureux, lui apprenoit les tons machinalement.

adorable. *Bajazet* est beau ; j'y trouve quelques embarras sur la fin ; et il y a bien de la passion, et de la passion moins folle que celle de *Bérénice :* je trouve pourtant, à mon sens, qu'elle ne surpasse pas *Andromaque*. Quand aux belles comédies de Corneille, elles sont autant au-dessus, que votre idée étoit au-dessus de .... Appliquez et ressouvenez-vous de cette folie, et croyez que jamais rien n'approchera, je ne dis pas surpassera, je dis que rien n'approchera des divins endroits de Corneille. Il nous lut l'autre jour, chez M. de la R. F. une comédie qui fait souvenir de sa défunte veine. Je voudrois cependant que vous fussiez venue avec moi après-dîner, vous ne vous seriez point ennuyée ; vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puisque j'en ai pleuré plus de vingt ; vous auriez admiré votre *belle-sœur ;* vous auriez vu les *Anges* devant vous, et la Bordeaux, qui étoit habillée en petite mignone. M. le Duc étoit derrière, Pomenars au-dessus, avec les laquais, son nez dans son manteau, parce que le Comte de Créance le veut faire pendre, quelque résistance qu'il y fasse : tout le bel air étoit sur le théâtre ; le Marquis de Villeroi avoit un habit de bal ; le Comte de Guiche ceinturé comme son esprit ; tout le reste en bandits. J'ai vu deux

fois ce Comte chez M. de la R. F.; il me parut avoir bien de l'esprit, et il étoit moins surnaturel qu'à l'ordinaire. Voilà notre Abbé qui vous mande qu'il a reçu le plan de Grignan, dont il est très-content : il s'y promène déjà par avance; il voudroit bien en avoir le profil : pour moi, j'attends à le bien posséder que je sois dedans. J'ai mille complimens à vous faire de tous ceux qui ont entendu les agréables paroles du Roi pour M. de Grignan. Madame de Verneuil me vient la première, elle a pensé mourir. Adieu, mon enfant; que vous dirai-je de mon amitié, et de tout l'intérêt que je prends à vous? J'embrasse l'*admirable* Grignan, le *prudent* Coadjuteur, et le *présomptueux* Adhémar : n'est-ce pas là comme je les nommois l'autre jour ?

LETTRE CXXIV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 20 Janvier 1672.

VOILA les Maximes de M. de la R. F., revues, corrigées et augmentées; c'est de sa part que je vous les envoie; il y en a de divines, et à ma honte, il y en a que je n'entends point; Dieu sait comme vous les en-

tendez. Il y a un démêlé entre l'Archevêque de Paris et l'Archevêque de Rheims : c'est pour une cérémonie. Paris veut que Rheims demande permission d'officier; Rheims jure qu'il n'en fera rien : on dit que ces deux hommes ne s'accorderont jamais bien qu'ils ne soient à trente lieues l'un de l'autre : ils seront donc toujours mal. Cette cérémonie est la canonisation d'un Borgia, Jésuite : toute la musique de l'Opéra y fait rage : il y a des lumières jusques dans la rue Saint-Antoine; on s'y tue. Le vieux Mérinville est mort sans y être allé.

Ne vous trompez-vous point, ma fille, dans l'opinion que vous avez de mes lettres? L'autre jour un pendard d'homme, voyant ma lettre infinie, me demanda si je pensois qu'on pût lire cela : j'en tremblai, sans dessein toutefois de me corriger; et me tenant à ce que vous m'en dites, je ne vous épargnerai aucune bagatelle, grande ou petite, qui puisse vous divertir : pour moi, c'est ma vie et mon unique plaisir que le commerce que j'ai avec vous; toutes choses sont ensuite bien loin après. Je suis en peine de votre petit frère : il a bien froid; il campe, il marche vers Cologne pour un tems infini : j'espérois le voir cet hiver, et le voilà. Enfin, il se trouve que Mademoiselle d'Adhémar est la

consolation de ma vieillesse : je voudrois aussi que vous vissiez comme elle m'aime, comme elle m'appelle, comme elle m'embrasse : elle n'est point belle, mais elle est aimable ; elle a un son de voix charmant ; elle est blanche, elle est nette ; enfin je l'aime. Vous me paroissez folle de votre fils ; j'en suis fort aise ; on ne sauroit avoir trop de fantaisies, musquées ou point musquées, il n'importe.

Il y a demain un bal chez MADAME : j'ai vu chez MADEMOISELLE l'agitation des pierreries : cela m'a fait souvenir de nos tribulations passées, et plût à Dieu y être encore ? Pouvois-je être malheureuse avec vous ? Toute ma vie est pleine de repentir : M. Nicole, ayez pitié de moi, et me faites bien envisager les ordres de la Providence. Adieu, ma chère fille : je n'oserois dire que je vous adore, mais je ne puis concevoir qu'il y ait un degré d'amitié au-delà de la mienne ; vous m'adoucissez et m'augmentez mes ennuis, par les aimables et douces assurances de la vôtre.

LETTRE CXXV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 Janvier à dix heures du soir, 1672.

ENFIN, ma fille, c'est tout ce que je puis faire que de quitter le petit coucher de Mademoiselle d'Adhémar pour vous écrire : si vous ne voulez pas être jalouse, je ne sais que vous dire; c'est la plus aimable enfant que j'aie jamais vue : elle est vive, elle est gaie : elle a de petits desseins et de petites façons qui plaisent tout à fait. J'ai été aujourd'hui chez MADEMOISELLE, qui m'a envoyé dire d'y aller; MONSIEUR y est venu, il m'a parlé de vous, il m'a assuré que rien ne pouvoit tenir votre place au bal; il m'a dit que votre absence ne devoit pas m'empêcher d'aller voir son bal; c'est justement de quoi j'ai grande envie. Il a été fort question de la guerre, qui est enfin très-certaine. Nous attendons la résolution de la Reine d'Espagne (1); et quoi qu'elle dise, nous

(1) Anne-Marie d'Autriche, veuve de Philippe IV, Roi d'Espagne, et mère de Charles II, qui ne fut déclaré majeur qu'en 1676, et dont les États étoient alors gouvernés par la Reine sa mère, assistée de six Conseillers nommés par le feu Roi.

voulons

voulons guerroyer : si elle est pour nous, nous fondrons sur les Hollandois ; si elle est contre nous, nous prendrons la Flandre ; et quand nous aurons commencé la noise, nous ne l'appaiserons peut-être pas aisément. Cependant nos troupes marchent vers Cologne. C'est M. de Luxembourg qui doit ouvrir la scène. Il y a quelques mouvemens en Allemagne.

J'ai fort causé avec M. d'Usez : notre Abbé lui a parlé de très-bonne grace du dessein qu'il a pour l'Abbé de Grignan : il faut tenir cette affaire très-secrète ; c'est sur la tête de M. d'Usez qu'elle roule ; car on ne peut obtenir de Sa Majesté les agrémens nécessaires que par son moyen. On me dit en rentrant ici, que le Chevalier de Grignan (2) a la petite-vérole chez M. d'Usez : ce seroit un grand malheur pour lui, un grand chagrin pour ceux qui l'aiment, et un grand embarras pour M. d'Usez, qui seroit hors d'état d'agir dans toutes les choses où l'on a besoin de lui : voilà qui seroit digne de mon malheur ordinaire. Vous me louez continuellement sur mes lettres, et je n'ose plus parler des vôtres, de peur que cela n'ait l'air de

(2) Charles-Philippe Adhémar de Monteil, Chevalier de Malthe, petit-neveu de Jacques Adhémar de Monteil, Évêque d'Usez.

rendre louanges pour louanges; mais encore ne faut-il pas se contraindre jusqu'à ne pas dire la vérité : vous avez des pensées et des tirades incomparables, il ne manque rien à votre style : d'Hacqueville et moi nous étions ravis de lire certains endroits brillans; et même dans vos narrations, l'endroit qui regarde le Roi, votre colère contre Lauzun et contre l'Évêque, ce sont des traits de maître : quelquefois j'en donne aussi une petite part à Madame de Villars; mais elle s'attache aux tendresses, et les larmes lui en viennent fort bien aux yeux. Ne craignez point que je montre vos lettres mal à propos; je sais parfaitement bien ceux qui en sont dignes, et ce qu'il en faut dire ou cacher. Écoutez, ma fille, une bonté et une douceur charmante du Roi votre maître, cela redoublera bien votre zèle pour son service. Il m'est revenu de très-bon lieu, que l'autre jour M. de Montausier (3) demanda une petite Abbaye à Sa Majesté pour un de ses amis; il en fut refusé, et sortit fâché de chez le Roi, en disant : *Il n'y a que les Ministres et les maîtresses qui aient du pouvoir en ce pays.* Ces paroles n'étoient pas trop bien

(3) Charles de Sainte-Maure, Duc de Montausier, Gouverneur de Louis Dauphin de France, fils unique de Louis XIV.

choisies; le Roi les sut : il fit appeler M. de Montausier, lui reprocha avec douceur son emportement, le fit souvenir du peu de sujet qu'il avoit de se plaindre de lui; et le lendemain il fit Madame de Crussol (4) Dame du palais : je vous dis que voilà des conduites de Titus : vous pouvez juger si le Gouverneur a été confondu aussi bien que l'Évêque, qui vous doit sa députation. Ces manières de se venger sont bien cruelles. Le Roi a raccommodé l'Archevêque de Rheims avec celui de Paris. Que vous dirai-je encore ? ma pauvre tante est accablée de mortelles douleurs ; cela me fait une tristesse et un devoir qui m'occupent.

(4) Marie-Julie de Sainte-Maure, femme d'Emmanuel de Crussol, Duc d'Usez, et fille de M. de Montausier.

LETTRE CXXVI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 27 Janvier 1672.

Je n'ai jamais rien vu de si aimable que vos lettres. Vous êtes contente de mon amitié, et vous me le dites d'une manière à pénétrer de tendresse un cœur comme le mien : vous voyez tout ce qui s'y passe ; vous découvrez que la plus grande partie de me

ctions se fait en vue de vous être bonne à quelque chose : vous expliquez le voyage de Pomponne dans sa vraie signification, les visites de M. le Camus tout de même; et en vérité, ma fille, vous ne vous trompez pas; et tant que votre pénétration me rendra de si bons offices, je ne crains pas que votre amitié diminue. J'admire votre humeur; elle est au-delà de tout ce qu'on peut vous souhaiter : si vous en avez une autre moins commode, il faut lui pardonner en faveur de celle-là, et pardonner aussi à ceux à qui vous vous découvriez assez peu pour ne pas leur laisser voir clairement toutes vos bonnes qualités; comme alors elles n'étoient pas exercées, on ne vous connoissoit que par vos paroles. Mais, ma chère enfant, cette grande paresse de ne vouloir pas seulement penser à sortir un moment d'où vous êtes, me blesse le cœur. Je trouve les pensées de M. de Grignan bien plus raisonnables : celle qu'il avoit pour la charge du Maréchal de Bellefond, au cas qu'il l'eût quittée, étoit tout à fait de mon goût; vous aurez vu comme la chose a tourné : mais j'aimerois assez que le desir de vous rapprocher ne vous quittât point quand il arrive des occasions; et M. d'Usez auroit fort bonne grace à témoigner au Roi qu'il est impossible de le servir

si loin de sa personne, sans beaucoup de chagrin, sur-tout quand on a passé la plus grande partie de sa vie auprès de lui.

L'autre jour M. de Berni (1) à Versailles passa par une fenêtre, croyant passer par une porte, et tomba du premier étage sur un petit garçon qui fut blessé, et qui l'empêcha d'être tué : il fut secouru; il a la tête très-fracassée, mais on ne croit pas qu'il en meure : voilà ce que font les croisées coupées jusqu'en bas ; on ne sauroit jamais manquer à mettre par-tout des gardes-fous : cet accident fit grand bruit à Versailles. Au reste, ma fille, dites-moi souvent quelque petit mot de ma tante, ce lui est une consolation dans ses continuelles douleurs. J'ai envoyé vos lettres : celle de Madame de la Fayette est extrêmement jolie. Le commencement de votre dernière est étrange : vous me donnez à deviner ce que vous avez fait la nuit : j'ai tremblé depuis les pieds jusqu'à la tête ; je croyois que tout fût perdu : il se trouve que vous avez attendu votre courier, et que vous avez bu joyeusement à la santé du Roi votre maître : j'ai respiré et approuvé votre zèle ; en vérité, on ne sauroit trop louer le Roi : il est encore perfectionné depuis un an. Les Poëtes ont commencé à la Cour; mais j'aime

(1) Fils de M. de Lionne, Secrétaire d'État.

bien autant la prose, depuis que tout le monde en sait faire, pour conter et chanter ses louanges.

Je viens d'écrire une grande lettre à M. de Pomponne, pour toutes les affaires de Provence, dont M. d'Usez ne peut lui parler à cause de la petite-vérole du pauvre Chevalier: je n'ose vous parler de l'état où il est; il faut espérer à sa grande jeunesse : j'ai déjà bien soupiré pour la crainte que j'ai de son mal. Madame de Guerchi, fille de la Comtesse de Fiesque, est morte à la campagne pour avoir eu peur du feu : elle étoit grosse de huit mois : elle est accouchée et morte ensuite : cette manière de mourir m'a blessé le cœur. Le petit Duc de Rohan est à l'extrémité d'avoir bu deux verres d'eau-de-vie, après avoir bien bu du vin; il est dans le sept d'une fièvre très-mortelle. Voilà une belle espérance pour M. et Madame de Soubise : pour moi, après l'avoir vu aux États, et sachant comme il traitoit Madame de Rohan, j'en suis toute consolée. Le Chancelier (*Séguier*) se meurt; il a renvoyé les sceaux au Roi par le Duc de Coislin : voilà un joli présent à faire. Mon Dieu, ma fille, que je voudrois bien voir M. de Grignan ici avec une belle charge auprès de son maître, et envoyer promener tous vos Provençaux !

Adhémar me les fera bien haïr, il est plaisant de leur faire confidence de ce qu'il pense d'eux. Adieu, ma très-aimable; je ne songe qu'à vous aller voir. J'embrasse mon cher Grignan et sa chère femme.

LETTRE CXXVII.

A LA MÊME.

A Sainte-Marie du Faubourg, vendredi 29 Janvier 1672, jour de Saint François de Sales, et jour que vous fûtes mariée. Voilà ma première radoterie; c'est que je fais des bouts de l'an de tout.

Me voici dans un lieu, ma fille, qui est le lieu du monde où j'ai pleuré le jour de votre départ le plus abondamment et le plus amérement : la pensée m'en fait encore tressaillir. Il y a une bonne heure que je me promene toute seule dans le jardin : toutes nos sœurs sont à vêpres, embarrassées d'une méchante musique; et moi j'ai eu l'esprit de m'en dispenser. Ma chère enfant, je n'en puis plus, votre souvenir me tue en mille occasions : j'ai pensé mourir dans ce jardin, où je vous ai vue si souvent : je ne veux point vous dire en quel état je suis; vous avez une vertu sévère, qui n'entre point dans la foiblesse humaine; il y a des jours, des heures, des momens, où je ne suis pas la maîtresse,

je suis foible, et ne me pique point de ne l'être pas : tant y a, je n'en puis plus, et pour m'achever, voilà un homme que j'avois envoyé chez le Chevalier de Grignan, qui m'en dit de si mauvaises nouvelles, qu'elles ne sécheront pas mes yeux. Je crois qu'il dispose en votre faveur de ce qu'il a : gardez-le, quoique ce soit peu, pour une marque de sa tendresse, et ne le donnez point, comme votre cœur le voudroit : il n'y a pas un de vos beaux-frères, qui à proportion ne soit plus riche que vous. Je ne puis vous dire le déplaisir que j'ai dans la vue de cette perte. Quoi! un petit aspic, comme M. de R.... revient de la mort; et cet aimable garçon, bien né, bien fait, de bon naturel, d'un bon cœur, dont la perte ne fait de bien à personne, nous va périr entre les mains! Si j'étois libre, je ne l'aurois pas abandonné, je ne crains point son mal; mais je ne fais pas sur cela ma volonté. Vous recevrez par cet ordinaire des lettres écrites plus tard, qui vous parleront plus précisément de ce malheur; pour moi, je me contente de le sentir.

Hier au soir Madame du Frênoi soupa chez nous : c'est une Nymphe, c'est une Divinité; mais Madame Scaron, Madame de la Fayette et moi, nous voulûmes la comparer à Madame de Grignan; et nous la trou-

vâmes cent piques au-dessous, non pas pour l'air, ni pour le teint; mais ses yeux sont étranges, son nez n'est pas comparable au vôtre, sa bouche n'est pas finie; la vôtre est parfaite, et elle est tellement recueillie dans sa beauté, que je trouve qu'elle ne dit précisément que les choses qui lui siéent bien; il est impossible de se la représenter parlant communément, et d'affection sur quelque chose. Pour votre esprit, ces Dames ne mirent aucun degré au-dessus du vôtre; et votre conduite, votre sagesse, votre raison, tout fut célébré : je n'ai jamais vu une personne si bien louée; je n'eus pas le courage de faire *les honneurs de vous*, ni de parler contre ma conscience.

On dit que le Chancelier est mort : je ne sais si on donnera les Sceaux avant que cette poste parte. La Comtesse (*de Fiesque*) est très-affligée de la mort de sa fille; elle est à Sainte-Marie de Saint-Denis. Mon enfant, on ne peut assez se conserver, et grosse, et en couche, ni assez éviter d'être dans ces deux états, je ne parle pour personne. Adieu, ma très-chère, cette lettre sera courte : je ne puis rien écrire dans l'état où je suis; vous n'avez pas besoin de ma tristesse : mais si quelquefois vous recevez des lettres infinies, ne vous en prenez qu'à vous, et aux flatte-

ries que vous me dites sur le plaisir que vous donne leur longueur ; vous n'oseriez plus vous en plaindre. Je vous embrasse mille fois, et m'en retourne à mon jardin, et puis à un bout de salut, et puis chez des malades qui sont aussi chagrins que moi.

Voilà Madeleine Agnès qui entre, et qui vous salue en Notre-Seigneur.

LETTRE CXXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 3 Février 1672.

J'EUS hier une heure de conversation avec M. de Pomponne : il faudroit plus de papier qu'il n'y en a dans mon cabinet, pour vous dire la joie que nous eûmes de nous revoir, et comme nous passions à la hâte sur mille chapitres, que nous n'avions pas le tems de traiter à fond. Enfin, je ne l'ai point trouvé changé ; il est toujours parfait ; il croit que je vaux plus que je ne vaux effectivement : son père lui a fait comprendre qu'il ne pouvoit l'obliger plus sensiblement, qu'en m'obligeant en toute chose : mille autres raisons, à ce qu'il dit, lui donnent ce même desir, et sur-tout il se trouve que j'ai le Gouvernement de Provence sur les bras ;

c'est un prétexte admirable pour avoir bien des affaires ensemble : voilà le seul chapitre qui ne fut point étranglé. Je lui parlai à loisir de l'Évêque ; il sait écouter aussi-bien que répondre, et crut aisément le plan que je lui fis des manières du Prélat ; il ne me parut pas qu'il approuvât qu'un homme de sa profession voulût faire le Gouverneur : il me semble que je n'oubliai rien de ce qu'il falloit dire : il me donne toujours de l'esprit : le sien est tellement aisé, qu'on prend, sans y penser, une confiance qui fait qu'on parle heureusement de tout ce qu'on pense : je connois mille gens qui font le contraire. Enfin, ma fille, sans vouloir m'attirer de nouvelles douceurs, dont vous êtes prodigue pour moi, je sortis avec une joie incroyable, dans la pensée que cette liaison avec lui vous seroit très-utile. Nous sommes demeurés d'accord de nous écrire : il aime mon style naturel et dérangé, quoique le sien soit comme celui de l'éloquence même. Je vous mandai l'autre jour de tristes nouvelles du pauvre Chevalier ; on venoit de me les donner de même ; j'appris le soir qu'il n'étoit pas si mal, et enfin il est encore en vie, quoiqu'il ait été au-delà de l'extrême-onction, et qu'il soit encore très-mal : sa petite-vérole sort et sèche en même tems ; il me semble que

c'est tout comme celle de Madame de Saint-Simon : Ripert vous en écrira plus sûrement que moi ; j'en sais pourtant tous les jours des nouvelles, et j'en suis dans une très-véritable inquiétude ; je l'aime encore plus que je ne pensois. Cette nuit Madame la Princesse de Conti (1) est tombée en apoplexie : elle n'est pas encore morte, mais elle n'a aucune connoissance ; elle est sans pouls et sans parole ; on la martyrise pour la faire revenir : il y a cent personnes dans sa chambre, trois cents dans sa maison : on pleure, on crie ; voilà tout ce que j'en sais jusqu'à présent. Pour M. le Chancelier (2), il est mort très-assurément, mais mort en grand homme : son bel esprit, sa prodigieuse mémoire, sa naturelle éloquence, sa haute piété, se sont rassemblés aux derniers jours de sa vie : la comparaison du flambeau qui redouble sa lumière en finissant, est juste pour lui. Le Mascaron (3) l'assistoit, et se trouvoit confondu par ses réponses et par ses citations ; il paraphrasoit le *Miserere*, et faisoit pleurer tout le monde ; il citoit la Sainte-Écriture et les

(1) Anne-Marie Martinozzi, Princesse de Conti, morte le 4 Février 1672.

(2) Pierre Séguier, mort le 28 Janvier 1672.

(3) Jules Mascaron, de l'Oratoire, célèbre Prédicateur, étoit depuis peu Évêque de Tulle, et fut transféré en 1679 à l'Evêché d'Agen.

Pères, mieux que les Évêques dont il étoit environné; enfin, sa mort est une des plus belles et des plus extraordinaires choses du monde : ce qui l'est encore plus, c'est qu'il n'a point laissé de grands biens; il étoit aussi riche en entrant à la Cour, qu'il l'étoit en mourant. Il est vrai qu'il a établi sa famille; mais si on prenoit chez lui, ce n'étoit pas lui. Enfin il ne laisse que soixante-dix mille liv. de rente; est-ce du bien pour un homme qui a été quarante ans Chancelier, et qui étoit riche naturellement? La mort découvre bien des choses, et ce n'est point de sa famille que je tiens tout ceci; on les voit. Nous avons fait aujourd'hui nos stations, Madame de Coulanges et moi. Madame de Verneuil (4) est si mal, qu'elle n'a pu voir le monde. On ne sait encore qui aura les Sceaux.

Je vous conjure de mander au Coadjuteur qu'il songe à faire réponse sur l'affaire dont lui écrit M. d'Agen (5), j'en suis tourmentée : cela est mal d'être paresseux avec un Évêque de réputation. Je remets tous les jours à écrire à ce Coadjuteur; son irrégularité me débauche; je le condamne, et je l'imite.

(4) Madame de Verneuil étoit fille de M Séguier.

(5) Claude Joli, Évêque d'Agen. Il avoit été Curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris.

J'embrasse M. de Grignan : est-il encore question des grives ? Il y avoit l'autre jour une Dame, qui au lieu de dire ce qu'on dit d'une grive, *elle est saoule comme une grive*, disoit que Madame la Présidente *étoit sourde comme une grive :* cela fit rire. Adieu, ma chère fille, la vôtre est aimable : je m'en amuse de bonne foi ; elle embellit tous les jours.

LETTRE CXXIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 5 Février 1672. Il y a aujourd'hui mille ans que je suis née.

On m'a assuré ce matin que le Chevalier se portoit mieux : j'espère en sa jeunesse : je prie Dieu, de tout mon cœur, qu'il nous le redonne. Pour Madame la Princesse de Conti, elle mourut sept ou huit heures après que j'eus fermé mon paquet ; c'est-à-dire, hier à quatre heures du matin, sans aucune connoissance, ni avoir jamais dit une seule parole de bon sens : elle appeloit quelquefois *Cécile*, une femme-de chambre, et disoit : Mon Dieu ! On croyoit que son esprit alloit revenir, mais elle n'en disoit pas davantage. Elle expira, en faisant un grand cri, et au mi-

lieu d'une convulsion, qui lui fit imprimer ses doigts dans le bras d'une femme qui la tenoit. La désolation de sa chambre ne peut s'exprimer : M. le Duc, Messieurs les Princes de Conti, Madame de Longueville, Madame de Gamache, pleuroient de tout leur cœur. Madame de Gesvres avoit pris le parti des évanouissemens ; Madame de Brissac de crier les hauts cris, et de se jeter par la place : il fallut les chasser, parce qu'on ne savoit plus ce qu'on faisoit : ces deux personnages n'ont pas réussi : qui prouve trop, ne prouve rien, dit je ne sais qui. Enfin, la douleur est universelle. Le Roi a paru touché, et a fait son panégyrique, en disant qu'elle étoit plus considérable par sa vertu, que par la grandeur de sa fortune. Elle laisse par son testament l'éducation de ses enfans à Madame de Longueville : je disois qu'il n'y avoit que le diable qui gagnât à cette mort, et qu'il alloit reprendre ces deux petits Princes : mais afin qu'en nul lieu on ne s'en réjouisse, les voilà retombés en bonnes mains. M. le Prince est tuteur : il y a vingt mille écus aux pauvres, autant à ses domestiques ; elle veut être enterrée à sa Paroisse tout simplement, comme la moindre femme. Je ne sais si ce détail est à propos ; mais vous voulez, et vous souffrez que mes lettres soient lon-

gues, et voilà le hasard que vous courez. Je vis hier sur son lit cette sainte Princesse; elle étoit défigurée par les martyres qu'on lui avoit faits à la bouche : on lui avoit rompu deux dents, et brûlé la tête; c'est-à-dire, que si les pauvres patiens ne mouroient point de l'apoplexie, ils seroient à plaindre de l'état où on les met. Il y a de belles réflexions à faire sur cette mort, cruelle pour toute autre, mais très-heureuse pour elle, qui ne l'a point sentie, et qui étoit toujours préparée. Brancas en est pénétré.

J'oubliai avant-hier de vous mander que j'avois rencontré Canaples à Notre-Dame, et qu'après mille amitiés pour M. de Grignan, il me dit que le Maréchal de Villeroi l'avoit assuré que les lettres de M. de Grignan étoient admirées dans le Conseil, qu'on les lisoit avec plaisir, et que le Roi avoit dit qu'il n'en avoit jamais vu de mieux écrites : je lui promis de vous le mander. Cette Dame que je ne vous nommai point dans ma dernière lettre, c'étoit Madame de Louvois. A propos, M. de Louvois est entré et assis au Conseil depuis quatre jours en qualité de Ministre. Le Roi scellera demain avec six Conseillers d'État et quatre Maîtres des Requêtes; on ne sait combien cela durera

rera : voilà une belle charge dont Sa Majesté s'acquittera très-bien. Il me vient des pensées folles sur le Chancelier; mais où puis-je les avoir prises, dans le chagrin où je suis depuis deux ou trois jours? Cette veille, ce jour, ce lendemain, ce tems de votre départ de l'année passée, tout cela m'a tellement touché le cœur et l'esprit, que j'en avois sans cesse les larmes aux yeux malgré moi; car rien n'est moins utile que les douleurs d'une chose sur laquelle on n'a plus aucun pouvoir : on se tue, on se dévore hors de propos, aussi bien qu'à faire des souhaits et des châteaux en Espagne : vous êtes trop sage pour les aimer; et moi, je les aime. Je suis ravie, ma fille, que vous ayez du goût pour mes lettres; je ne les crois pourtant pas si agréables que vous me le dites. Je vous envoie quatre rames de papier; vous savez à quelle condition; j'espère en recevoir la plus grande partie entre-ci et Pâques; après cela, j'aspirerai à d'autres plaisirs.

LETTRE CXXX.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 10 Février 1672.

ENFIN, ma fille, après bien des alarmes et de fausses espérances, nous avons perdu le pauvre Chevalier : je vous avoue que j'ai été sensiblement touchée de cette mort; elle arriva le samedi 6 Février, à quatre heures du matin. Si une fin véritablement chrétienne doit consoler des chrétiens, nous devons nous consoler par l'assurance de son salut ; jamais plus de résignation, jamais plus d'amour de Dieu, jamais plus de graces visibles : il n'eût point voulu accepter la vie, si on eût pu la lui redonner, tant il avoit de confiance en la miséricorde de Dieu; en sorte qu'on peut croire qu'il se sentoit dans des dispositions qu'il n'eût pas voulu remettre au hasard. Il a été rudement saigné ; il voulut résister à la dernière, qui fut la onzième : mais les Médecins l'emportèrent : il leur dit qu'il s'abandonnoit donc, et qu'on alloit le tuer par les formes. La mort de M. de Guise, qu'on a cru qui devoit être saigné, a bien fait mourir du monde après lui. Il y a eu dès Saint-Germain de la

faute de ce pauvre garçon ; il étoit incommodé d'un dévoiement au commencement de son service ; il prit du lait sans préparation pour le faire cesser : le dévoiement cessa en effet ; mais au bout de huit jours la fièvre le prit, en venant à Paris, et la petite-vérole, avec une telle corruption, qu'on ne pouvoit durer dans sa chambre. C'est ainsi que la Providence avoit marqué la fin de sa vie dans les plus belles années de son âge. Voilà des details bien tristes ; mais quand on est touché, on ne cherche point, ce me semble, à s'épargner par l'ignorance de ce qui s'est passé. Je ne devrois point mêler d'autres discours dans cette lettre ; mais quand vous aurez essuyé vos premières larmes, vous pourrez la reprendre, et vous y verrez ce que nous avons résolu touchant vos affaires.

Nous ne reçûmes qu'hier la lettre que vous aviez écrite par le courier ; c'est justement celle dont j'étois en peine ; il n'y en a point eue de perdue. J'ai été une heure avec M. d'Usez, mon oncle l'Abbé y étoit aussi ; nous avons fort discouru, je suis plus satisfaite que jamais de la prudence et du bon esprit de ce Prélat : vous n'avez qu'à lui envoyer vos pensées toutes crues : en deux heures de réflexion, il voit tout ce qu'il faut faire ou

ne pas faire. Je lui ai montré une lettre que j'ai reçu de M. de Pomponne ; il faut que je ménage une conversation entre M. d'Usez et lui : le nom de M. d'Usez est plein de mauvais air présentement ; il n'ose aller à Saint-Germain ; il ne peut parler à M. Colbert, cela nous coupe la gorge. Il ne croit pas qu'on doive aller brusquement dans l'affaire dont vous lui parlez, parce que, si elle appartient aux Députés, il ne faut pas mettre la raison de leur côté, et le tort du nôtre ; car, en habiles gens, ils ne prendroient que ce petit endroit qu'ils feroient valoir, et cacheroient tout le reste. Quand les gens coupables tiennent une pauvre petite vérité pour eux, ils la retournent de cent façons, et sont insupportables. C'est sur quoi la prudence de M. d'Usez vous est parfaitement nécessaire.

Le Marquis de Villeroi (1) a eu ordre de se retirer de la Cour pour sa mauvaise conduite : voilà tout ce qu'a dit Sa Majesté. On tire plusieurs conséquences, on s'en prend à des gens ; enfin, ce qui est sûr, c'est que Vardes (2) en sera sensiblement aise ; c'est à

(1) Le dernier Maréchal de ce nom.

(2) C'étoit le Marquis de Villeroi qui avoit donné lieu à la rupture de Madame la Comtesse de Soissons avec M. de Vardes.

Lyon qu'il est exilé; cette demeure n'est pas odieuse pour lui, pourvu qu'elle ne soit pas longue. Je suis persuadée que vous êtes si touchée du pauvre Chevalier, que je garde pour une autre fois mille bagatelles qui ne seroient pas de saison aujourd'hui.

Votre maxime est divine; M. de la R. F. en est jaloux, il ne comprend pas qu'il ne l'ait pas faite; l'arrangement des paroles en est heureux; mais pourquoi n'entendez-vous pas la sienne! Hélas! le moyen de vivre sans folie, c'est-à-dire, sans fantaisie? et un homme n'est-il pas fou, qui croit être sage, en ne s'amusant et ne se divertissant de rien? vous reviendrez à notre opinion. L'Abbé a rendu tous les devoirs au pauvre Chevalier; j'en aurois fait autant, mais on m'auroit lapidée : je me contentai d'aller pleurer dès le jour même avec M. d'Usez, qui étoit dans une autre maison. Adhémar n'est point encore arrivé. Je suis en peine de vous savoir à Aix, à cause de la petite-vérole qui y étoit. Mon Dieu, qu'on est à plaindre quand on aime beaucoup! Je vois d'ici la tranquillité où vous étiez à Lambesc toute seule; pendant que votre cœur se reposoit avec le pain et l'eau de la paresse : vous revoilà dans les ragoûts. Votre comparaison n'est nullement ridicule : elle feroit rire, si on rioit; mais

on ne rit pas toujours. Hélas, ma chère enfant ! il y a plus d'un an que je ne vous ai vue; je sens vivement cette absence; et vous, ma fille, n'y pensez-vous point quelquefois un petit moment ?

MONSIEUR DE COULANGES.

Je ne m'amuserai point, ma belle Comtesse, à vous faire un méchant compliment; mais je vous assurerai seulement que j'ai été très-affligé de la mort de notre pauvre Chevalier : je m'étois si bien trouvé de son commerce en Provence, et j'espérois m'en trouver si bien partout, que sa perte me touche sensiblement. Hélas ! il vous souvient de notre mariage; qui eût cru qu'il eût été de si peu de durée ? Voilà un beau sujet de méditation pour les jeunes gens comme pour ceux d'un âge plus avancé; il ne faut se fier ni à l'âge, ni à la bonne santé, puisque nous sommes tous mortels, et que l'heure et le moment sont fort incertains. Je finis par cette moralité un peu triviale, et vous embrasse, s'il vous plaît, ma belle Comtesse, avec le dernier respect et la dernière tendresse.

MADAME DE COULANGES.

Je suis très-fâchée de la mort de M. le Chevalier de Grignan; mais sans vouloir ajouter

à votre affliction la peine de lire une méchante lettre, je vous prierai de trouver bon que je vous assure ici que je suis très-sensible à tout ce qui vous arrive, et que je me sais faire un fort grand plaisir d'espérer que j'aurai l'honneur de vous voir cet été. J'irai certainement à Grignan, quand il m'en coûteroit de quitter le Marquis de Villeroi à Lyon; comprenez mon procédé. Adieu, Madame; c'est une chose délicieuse que de demeurer avec Madame de Sévigné.

LETTRE CXXXI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 12 Février 1672.

Je ne puis, ma chère fille, qu'être en peine de vous, quand je songe au déplaisir que vous aurez de la mort du pauvre Chevalier. Vous l'aviez vu depuis peu; c'étoit assez pour l'aimer beaucoup, et pour connoître encore plus toutes les bonnes qualités que Dieu avoit mises en lui. Il est vrai que jamais homme n'a été mieux né, et n'a eu des sentimens plus doux et plus souhaitables, avec une très-belle physionomie, et une très-grande tendresse pour vous; tout cela le rendoit infini-

ment aimable, et pour vous, et pour tout le monde. Je comprends bien aisément votre douleur, puisque je la sens en moi ; cependant, j'entreprends de vous amuser un quart-d'heure, et par des choses où vous avez intérêt, et par le récit de ce qui se passe dans le monde. J'ai eu une grande conversation avec M. le Camus ; il entre si parfaitement bien dans nos sentimens, qu'il me donne des conseils ; il est piqué des conduites malhonnêtes ; et comme il en a de fort contraires, il n'a nulle peine à entrer dans nos vues, où la droiture et la sincérité sont en usage : c'est ce dont il ne faut point se départir, quoi qu'il arrive ; cette mode revient toujours. On ne trompe guère long-tems le monde, et les fourbes sont enfin découverts ; j'en suis persuadée.

Le Marquis de Villeroi est donc parti pour Lyon, comme je vous l'ai mandé ; le Roi lui fit dire par le Maréchal de Créqui, qu'il s'éloignât : on croit que c'est pour quelques discours chez Madame la Comtesse (*de Soissons*) ; enfin,

On parle d'eaux, du Tibre, et l'on se tait du reste (1).

Le Roi demanda à MONSIEUR, qui revenoit de Paris, ce qu'on y disoit. MONSIEUR

(1) Vers de Corneille dans *Cinna*, *Scène IV*, *Acte IV*.

lui

lui répondit: On parle fort de ce pauvre Marquis. Et qu'en dit-on? On dit, Monsieur, que c'est qu'il a voulu parler pour un autre malheureux. Et quel malheureux, dit le Roi? Pour le Chevalier de Lorraine, dit MONSIEUR. Mais, dit le Roi, y songez-vous encore, à ce Chevalier de Lorraine? Vous en souciez-vous? Aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendroit? En vérité, répondit MONSIEUR, ce seroit le plus sensible plaisir que je puisse recevoir en ma vie. Oh bien, dit le Roi, je veux vous faire ce présent; il reviendra; je vous le donne, et veut que vous m'ayiez toute votre vie cette obligation, et que vous l'aimiez pour l'amour de moi; je fais plus, car je le fais Maréchal-de-camp dans mon armée. Là-dessus, MONSIEUR se jette aux pieds du Roi, et lui embrasse longtems les genoux, et lui baise une main avec une joie sans égale. Le Roi le relève, et lui dit: Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères doivent s'embrasser, et l'embrasse fraternellement. Tout ce détail est de très-bon lieu, et rien n'est plus vrai: vous pouvez là-dessus faire vos réflexions, tirer vos conséquences, et redoubler vos belles passions pour le service du Roi votre maître. On dit que MADAME fera le voyage, et que plu-

sieurs Dames l'accompagneront. Les sentimens sont divers chez MONSIEUR : les uns ont le visage allongé d'un demi-pied, d'autres l'ont raccourci d'autant. On dit que celui du Chevalier de Beuvron est infini. M. de Navailles revient aussi, et servira de Lieutenant-général dans l'armée de MONSIEUR, avec M. de Schomberg. Le Roi dit au Maréchal de Villeroi : Il falloit cette petite pénitence à votre fils, mais les peines de ce monde ne durent pas toujours. Vous pouvez vous assurer que tout ceci est vrai; c'est mon aversion que les faux détails, mais j'aime les vrais : si vous n'êtes de mon goût, vous êtes perdue : en voici d'infinis.

La Marans étoit l'autre jour seule en mante chez Madame de Longueville ; on siffloit dessus. Langlade vous mande qu'en vue de vous plaire, il la releva bien de sentinelle sur des sottises qu'elle lui disoit il y a quelques jours, et qu'il vous eût bien souhaité derrière sa porte : plût à Dieu que vous y eussiez été ! Madame de Brissac étoit inconsolable chez Madame de Longueville; mais par malheur le Comte de Guiche se mit à causer avec elle, et elle oublia son rôle, aussi bien que celui du désespoir, le jour de la mort (2); car il

(2) De Madame la Princesse de Conti.

falloit en un certain endroit qu'elle eût perdu connoissance; elle l'oublia, et reconnut fort bien des gens qui entroient.

Adieu, ma très-chère, ma très-aimable, ne trouvez-vous pas qu'il y a bien long-tems que nous sommes séparées? Je suis frappée de cette douleur d'une manière tellement importune, qu'elle me seroit insupportable si je n'aimois à vous aimer autant que je fais, quelques peines qui y soient attachées.

LETTRE CXXXII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 17 Février 1672.

Monsieur de Coulanges et moi, nous avons donné un très-bon dîner à M. le Président de Bouc; M. et Madame de Valavoire, M. d'Usez et Adhémar en étoient; mais écoutez le malheur : le Président, après nous avoir promis, vint s'excuser; il avoit une affaire à Saint-Germain; nous pensâmes nous pendre; enfin, il fallut prendre courage : Madame de Valavoire amena la Buzanval; mais le Président étoit le véritable objet de nos désirs. Ce dîner étoit bon, délicat, magnifique; enfin, tel qu'il étoit, il est irréparable : le Bouc reviendra peut-être, mais le dîner

ne reviendra pas. Adhémar étoit pénétré de douleur d'avoir appris en arrivant la mort de son pauvre frère : j'avois le cœur bien serré en l'embrassant. Il alla coucher à Saint-Germain, et me promit de me voir à son retour, et que nous parlerions de vous; j'espère cette conversation. Vous me dites que je pleure, et que je suis la maîtresse : il est vrai, ma fille, que je ne puis m'empêcher de pleurer quelquefois; mais ne croyez pas que je sois tout-à-fait la maîtresse de partir quand je le voudrai; je voudrois que ce fût demain, par exemple; et mon fils a présentement des besoins de moi très-pressans. J'ai d'autres affaires pour moi; enfin, il me faut jusqu'à Pâques : ainsi, mon enfant, on est la maîtresse, et on ne part point, et on pleure. J'ai vu tantôt notre Cardinal : il ne peut se consoler de ne vous avoir pas trouvée ici; il vous en écrit; il m'a paru touché de bonne foi q'être à Paris sans avoir le plaisir de vous voir et de causer avec sa chère nièce; vous lui faites souhaiter la mort du Pape. Vous verrez le Chevalier de Lorraine plutôt que nous. M. de Boufflers (1), gendre de Madame du Plessis, est mort en passant d'une chambre à l'autre, sans autre forme de procès : j'ai

(1) François, Comte de Boufflers, frère aîné du feu Maréchal, Duc de ce nom.

vu tantôt sa petite veuve, qui, je crois, se consolera. M. Isarn, un bel esprit, est mort de la même sorte. Je ne suis point sans inquiétude de vous savoir à Aix, avec tant d'air de petite-vérole; évitez au moins les lieux publics et les presses; c'est un horrible mal que celui-là. Votre fille a le teint comme l'avoit Mademoiselle de Villeroi, un blanc et un rouge séparé, des yeux d'un bleu merveilleux, des cheveux noirs, un tour de visage et un menton à peindre, sa lèvre se rabaisse tous les jours: du reste, elle est faite au tour, elle ne crie jamais; elle est douce et caressante; elle appelle; elle dit cinq ou six mots; elle est vive; enfin, elle est aimable, et je l'aime. Adhémar m'a dit des merveilles de votre fils. Madame de Guénegaud m'a extrêmement priée de vous faire des complimens sur la mort du Chevalier, et à M. le Coadjuteur d'Arles; tenez-la quitte de ce côté-là. Je viens d'apprendre qu'Adhémar a eu une conversation divine avec M. Colbert; il vous en rendra compte. L'autre jour, on parloit devant le Roi de Languedoc, et puis de Provence, et puis enfin de M. de Grignan; on en dit beaucoup de bien: M. de Janson en dit aussi; et puis il parla de sa paresse naturelle; là-dessus le Marquis de Charost prit la parole et lui dit, d'un très-bon ton:

» Monsieur, quand il est question du service » du Roi, M. de Grignan n'est point paresseux, et personne ne peut jamais mieux » faire qu'il a fait dans cette dernière assemblée; j'en suis fort bien instruit «. Voilà de ces gens qu'il faut toujours ménager et instruire : tout le monde fut de son avis. Je parlerai de l'*Adone* au bon-homme Chapelain, en le comblant d'honneur par votre souvenir. Je fais toujours vos complimens ; on vous les rend avec mille tendresses. Ma tante est toujours bien mal. Votre pauvre frère m'écrit souvent, et moi à lui : je suis au désespoir de la guerre, à cause des périls qu'il essuiera des premiers. La vie est cruellement mêlée d'absynthe. Ma chère enfant, je vous embrasse.

MONSIEUR DE COULANGES.

Je ne vous dis rien, mais je n'en pense pas moins; nous serons à Pâques à Lyon. Nous y allons, Madame de Coulanges et moi, pour le mariage de Mademoiselle du Gué (2), qui, sans aller chercher plus loin, épouse M. de Bagnols que vous connoissez, son cousin issu de germain : pour la naissance, ils n'ont rien à se reprocher; et pour le bien, Bagnols a vingt-cinq bonnes mille livres de

(2) Sœur de Madame de Coulanges.

rente pardevers lui; n'est-ce pas là une très-bonne affaire? J'espère que nous ferons les honneurs de Lyon à Madame votre mère, quand elle y passera. Adieu, Madame la Comtesse, je vous aime toujours avec la même passion. M. d'Adhémar m'a dit qu'il avoit apporté le portrait de M. de Grignan; mais je ne l'ai pas encore vu.

LETTRE CXXXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 19 Février 1672.

Je m'en vais dimanche à Saint-Germain avec Madame de Coulanges, pour discourir un peu avec M. de Pomponne; je crois cette conversation nécessaire : je vous en rendrai compte, afin que M. de Grignan m'appelle plus que jamais son petit ministre. Adhémar a fait des miracles de son côté; M. d'Usez du sien : enfin il me semble que nous ne serons point surpris, et que nos précautions sont assez bonnes. Mais que vous dirai-je de l'aimable portrait que M. de Grignan a donné à M. de Coulanges? Il est beau et très-ressemblant; celui de le Fèvre est un misérable auprès de celui-ci. Je fais vœu de ne jamais revenir de Provence que je n'en aie un pa-

reil, et un autre de vous; il n'y a point de dépense qui me soit si agréable; mais prenez garde, ma chère enfant, de n'être point changée. Enfin, Madame de Guerchi n'est morte que pour avoir le corps usé de ses fréquentes couches. J'honore bien les maris qui se défont de leurs femmes à force d'en être amoureux.

Nous avons fort causé, Guittaut et moi, de notre ami qui est si sage et qu'il craint tant. Il n'ose vous mander un accident qu'on croit qui lui est arrivé, c'est d'être passionnément amoureux de la borgnesse, fille du Maréchal; c'est amour, fureur, à ce qu'on dit. Il s'en défend comme d'un meurtre; mais ses actions le trahissent; il sent le ridicule d'être amoureux d'une personne ridicule; il est honteux, embarrassé, mais ce bel œil l'a charmé.

Cet œil charmant qui n'eut jamais
Son pareil en divers attraits.

Voilà ce que Guittaut n'osoit écrire; je vous confie ce secret, et je vous conjure de le garder très-fidélement; mais le moyen de ne point faire admirer en cette occasion la puissance de l'orviétan. J'ai vu depuis deux heures Adhémar, M. de Gordes, M. d'Usez; je suis en Provence. J'ai causé avec Adhémar : il m'assure que vous m'aimez : c'est

tout ce qu'il y a pour moi d'agréable au monde : j'admire votre humeur, votre courage, votre raison, votre conduite : je lui ai dit,

De grace, montrez moins à mes sens désolés
La grandeur de ma perte, et ce que vous valez.

Nous ne finissons point sur votre chapitre. Votre amie Madame de Vaudemont sera bientôt heureuse; je le sais du même endroit qu'Adhémar : c'est encore un secret; mais il y a des gens obligeans qui avancent le plaisir de savoir les secrets deux jours plutôt, et c'est tout : il y en a d'autres dont la secheresse fait mourir. Que peut faire cette amitié sous cet amas d'épines? Où en sont les douceurs? Elle est écrasée, elle est étouffée. Nous eussions fait hier un livre là-dessus, Guittaut et moi, et je renouvellai mon vœu de ne jamais connoître l'amitié sous un visage si déguisé. Adieu, ma très-aimable, je m'en vais souper chez M. de la R. F.; c'est ce qui fait que ma lettre est si courte.

LETTRE CXXXIV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 24 Février 1672.

J'AI reçu tout à la fois vos deux lettres. Je n'ai pu voir votre douleur sans renouveller la mienne ; je vous trouve véritablement affligée, et c'est avec tant de raison qu'il n'y a pas un mot à vous répondre : j'ai senti tout ce que vous sentez, et je n'avois point attendu la mort de ce pauvre Chevalier, pour en dire tous les biens qui se trouvoient en lui : je vous plains de l'avoir vu cette automne ; c'est une circonstance à votre douleur. M. d'Usez vous mandera ce que le Roi lui a dit là-dessus, à quoi toute la famille doit prendre part. On l'a fort regretté dans ce pays-là, et la Reine m'en parla avec bonté ; mais tout cela ne nous rend point cet aimable garçon. Vous aimez si chérement toute la famille de M. de Grignan, que je vous crois aussi affligée que lui.

J'ai dîné aujourd'hui avec plusieurs Provençaux chez M. de Valavoire : le mari et la femme sont les meilleures gens du monde ; je vous plains de n'avoir point la femme, vous n'avez rien de si bon ; elle est raison-

nable et naturelle ; elle me plaît fort. Nous avions Messieurs de Bouc, d'Oppède, de Gordes, de Souliers, Madame de Buzanval, M. d'Usez, M. et Madame de Coulanges : votre santé a été célébrée au plus beau repas que j'aie jamais vu ; nous avons été bien heureux de commencer. On a fort conté ici la bonne réception que vous avez faite à M. le Duc d'Étrées ; il en a écrit des merveilles à ses enfans. Madame de Rochefort n'a qu'un cri depuis que vous avez écrit à ses cousines sans lui dire un mot : pour moi, je vous conseille de lui écrire, et de tâcher de l'appaiser à quelque prix que ce soit. Ce que vous me mandez de votre séjour infini me brise le cœur : ma raison n'est pas si forte que la vôtre, et je me perds dans les réflexions que cela me fait faire : il faut finir tout court en cet endroit.

Madame de Villars vous fait ses complimens, et à M. de Grignan, et au Coadjuteur. M. Chapelain a reçu votre souvenir avec enthousiasme ; il dit que l'*Adone* (1) est délicieux en certains endroits, mais d'une longueur assommante : le chant de la comédie est admirable, il y a aussi un petit rossignol qui s'égosille pour surmonter un homme qui joue du luth. Il vient se percher sur sa tête,

(1) Poëme Italien du Cavalier Marini.

et enfin, il meurt; on l'enterre dans le corps du luth. Cette peinture est charmante. M. et Madame de Coulanges vous disent mille amitiés; ils sont occupés de leur mariage; ils s'en vont à Pâques; ils me recevront à Lyon, et moi je les recevrai à Grignan. Ma tante (2) est toujours très-mal; elle vous remercie de vos bontés, et l'Abbé vous est toujours tout dévoué.

(2) Madame de la Trousse.

LETTRE CXXXV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi au soir, 26 Février 1672.

J'AI reçu la lettre que vous m'avez écrite pour M. de la Valette; tout m'est cher de ce qui vient de vous : je lui veux faire avoir Pélisson pour Rapporteur, afin de voir s'il sait bien faire le Maître des Requêtes; je ne le puis croire si je ne le vois.

Cette pauvre MADAME (1) est toujours à l'agonie; c'est une chose étrange que l'état où elle est. Mais tout est en émotion dans Paris : le courier d'Espagne est revenu; il dit que non-seulement la Reine d'Espagne se

(1) Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, Duc d'Orléans, morte le 3 Avril suivant.

tient au Traité des Pyrénées, qui est de ne point accabler ses alliés, mais qu'elle défendra les Hollandois de toute sa puissance : voilà donc la plus grande guerre du monde allumée ; et pourquoi ? C'est bien proprement *les petits soufflets ;* vous en souvient-il ? Nous allons attaquer la Flandre ; les Hollandois je joindront aux Espagnols ; Dieu nous garde des Suédois, des Anglois, des Allemands : je suis assommée de cette nouvelle. Je voudrois bien que quelque Ange voulût descendre du Ciel pour calmer tous les esprits et faire la paix.

Notre Cardinal (*de Retz*) est toujours malade ; je lui rends de grands soins : il vous aime toujours ; il compte que vous l'aimez aussi. L'affaire de Madame de Courcelles (2) réjouit fort le parterre ; les charges de la Tournelle sont enchéries depuis qu'elle doit être sur la sellette ; elle est plus belle que jamais ; elle boit, et mange, et rit, et ne se plaint que de n'avoir point encore trouvé d'amant à la conciergerie. Je vous éclaircirai

(2) Une des plus belles femmes de son tems. Elle se nommoit Marie Sidonia de Lénoncourt ; son père étoit Joachim de Lénoncourt, Marquis de Marolles, Gouverneur de Thionville et Lieutenant-Général des armées du Roi ; et sa mère Isabelle-Claire-Eugénie de Cromberg, d'une illustre Maison d'Allemagne. Elle étoit femme de Charles de Champlais, Marquis de Courcelles.

un peu mieux l'affaire dont vous me parlâtes l'autre jour; mais M. le Comte de Guiche ni M. de Longueville, n'en sont point, ce me semble: enfin, je vous en instruirai. M. de Boufflers a tué un homme après sa mort; il étoit dans sa bière en carrosse, on le menoit à une lieue de Boufflers pour l'enterrer; son Curé étoit avec le corps. On verse; la bière coupe le cou au pauvre Curé (3). Hier un homme versa en revenant de Saint-Germain; il se creva le cœur, et mourut dans le carrosse.

Madame Scaron qui soupe ici tous les soirs, et dont la compagnie est délicieuse, s'amuse et se joue avec votre fille; elle la trouve jolie, et point du tout laide. Cette petite appeloit hier l'Abbé Têtu *son papa :* il s'en défendit par de très-bonnes raisons, et nous le crûmes. Je vous embrasse, ma très-aimable : je vous mandai tant de choses en dernier lieu, qu'il me semble que je n'ai rien à dire aujourd'hui; je vous assure pourtant que je ne demeurerois pas court, si je voulois vous dire tous les sentimens que j'ai pour vous.

(3) Cette aventure donna lieu à la fable de La Fontaine, qui a pour titre : *le Curé et le Mort.*

LETTRE CXXXVI.

A LA MÊME.

A Livry, mardi premier Mars 1672.

Je commence ma lettre aujourd'hui, ma fille, jour de mardi gras; je l'acheverai demain. Si vous êtes à Sainte-Marie, je suis chez notre Abbé, qui a depuis deux jours un petit déréglement qui lui donne de l'émotion; je n'en suis pas encore en peine; mais j'aimerois mieux qu'il se portât tout à fait bien. Madame de Coulanges et Madame Scaron vouloient me mener à Vincennes; M. de la R. F. vouloit que j'allasse chez lui entendre lire une comédie de Molière; mais, en vérité, j'ai tout refusé avec plaisir; et me voilà à mon devoir, avec la joie et la tristesse de vous écrire : il y a long-tems vraiment que je vous écris. Vous êtes donc à Sainte-Marie, ne voulant pas laisser échapper un moment de la douleur que vous avez de la mort du pauvre Chevalier; vous la voulez sentir à longs traits, sans en rien rabattre, sans aucune distraction : cette application à faire valoir, et à vouloir sentir toute votre tristesse, me paroît d'une personne qui n'est pas si embarrassée qu'une autre d'avoir des

occasions de s'affliger ; j'en prends à témoin votre cœur. Voilà donc votre Carnaval échappé de la fureur des réjouissances publiques ; sauvez-vous aussi de l'air de la petite-vérole : je crains pour vous beaucoup plus que vous. Nous avons ici Madame de la Troche : il est vrai qu'elle sait arriver à Paris : son séjour de l'année passée fut bien abîmé à mon égard dans l'extrême douleur de vous perdre. Depuis ce tems, ma chère enfant, vous êtes arrivée par-tout, comme vous dites ; mais point du tout à Paris. Vos réflexions sur l'espérance sont divines : si Boudelot les avoit faites, tout l'univers le sauroit : vous ne faites pas tant de bruit pour faire des merveilles : *le malheur du bonheur* est tellement bien dit, qu'on ne peut trop aimer une plume qui exprime ces choses-là. Vous dites tout sur l'espérance, et je suis si fort de votre avis, que je ne sais si je dois aller en Provence, tant j'ai de crainte d'en repartir. Je vois déja comme le tems galopera ; je connois ses manières ; mais ensuite de cette belle réflexion, mon cœur décide comme le vôtre, et je ne souhaite rien tant que de partir : je veux même espérer qu'il peut arriver de telles choses que je vous ramenerai avec moi : c'est là-dessus qu'il est difficile de parler de si loin : soyez du moins

bien

bien sûre qu'il ne tiendra pas à une maison, ni à des meubles; je ne songe qu'à vous; les pas que je fais pour vous, sont les premiers; les autres viennent après comme ils peuvent.

J'ai donné vos lettres au Faubourg, elles sont bien faites : on y trouve la réflexion de M. de Grignan admirable : on l'a pensée quelquefois; mais vous l'avez habillée pour paroître devant le monde. Je n'ai pas dit ce que vous avez trouvé dans la maxime qui ressemble à la chanson ; pour moi je suis de votre avis : je saurai s'ils ont eu un autre dessein, que de vouloir louer les fantaisies, c'est-à-dire, les passions : si cela est, l'exacte philosophie s'en offense ; si cela n'est pas, il faut qu'ils s'expliquent mieux.

Je soupai hier chez Gourville avec les la R. F. les Plessis, les la Fayette, les Tournais : nous attendions le grand Pomponne; mais le service de ce cher maître que vous honorez tant, l'empêcha de se retrouver avec la fleur de ses amis : il a bien des affaires à causes des dépêches qu'il faut écrire par-tout, et à cause de la guerre.

L'Archevêque de Toulouse (1) a été fait Cardinal à Rome; et la nouvelle en est venue ici dans le tems qu'on attendoit celle de

(1) Pierre de Bonzi, depuis Archevêque de Narbonne.

M. de Laon (2) : c'est une grande douleur pour tous ses amis. On tient que M. de Laon s'est sacrifié pour le service du Roi, et qu'afin de ne point trahir les intérêts de la France, il n'a point ménagé le Cardinal Altieri, qui lui a fait ce tour. On espère que son rang reviendra; mais cela peut être long, et c'est toujours ici un dégoût.

Benserade a dit plaisamment à mon gré que le retour du Chevalier de Lorraine réjouissoit ses amis, et affligeoit ses créatures; car il n'y en a point qui lui ait gardé fidélité.

J'ai su, sans en pouvoir douter, qu'il ne tiendra encore qu'à nous d'avoir la paix. La Reine d'Espagne n'a point précisément répondu, comme on le disoit : elle a dit simplement qu'elle se tenoit au traité de paix, qui permet d'assister ses alliés. Nous avons pris la même liberté pour le Portugal; elle promet même présentement de ne point assister les Hollandois : elle ne le veut pas signer; voilà le procès. Si on s'opiniâtre à vouloir qu'elle signe, tout est perdu; sinon, la paix sera bientôt faite, quand nous n'aurons pas l'Espagne contre nous : le tems nous en apprendra davantage. Adieu, ma très-chère et très-

(2) César d'Étrées, Évêque de Laon, fut déclaré Cardinal peu de tems après : il l'étoit *in petto* depuis le mois d'Août 1671.

aimable ; je crains bien qu'aimant la solitude comme vous faites, vous ne vous creusiez les yeux et l'esprit à force de rêver.

LETTRE CXXXVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 4 Mars 1672.

Vous dites donc, ma fille, que vous ne sauriez haïr vivement si long-tems ; c'est fort bien fait : je suis assez comme vous : mais devinez ce que je fais fort bien en récompense ; c'est d'aimer vivement et très-long-tems qui vous savez. Vous m'apparoissez dans une négligence qui m'afflige : il est vrai que vous ne demandez que des prétextes ; c'est votre goût naturel : mais moi, qui vous ai toujours grondée là-dessus, je vous gronde encore. De vous et de Madame du Fresnoi, on pêtriroit une personne dans le juste milieu : vous êtes aux deux extrémités, et assurément la vôtre est moins insupportable ; mais c'est toujours une extrémité. J'admire quelquefois les riens que ma plume veut dire ; je ne la contrains point : je suis bien heureuse que de tels fagotages vous plaisent ; il y a des gens qui ne s'en accommoderoient pas ; je vous prie cependant de ne

point les regretter, quand je serai avec vous: me voilà jalouse de mes lettres.

Le dîner de M. de Valavoire effaça entièrement le nôtre, non pas par la quantité des viandes, mais par l'extrême délicatesse, qui a surpassé celle de tous *les côteaux* (1). Hé, ma fille, comme vous voilà faite! Madame de la Fayette vous grondera comme un chien: coiffez-vous demain pour l'amour de moi: l'excès de la négligence étouffe la beauté; vous poussez votre tristesse au-delà de toutes les mesures. J'ai fait tous vos complimens; ceux que l'on vous fait, surpassent le nombre des étoiles. A propos d'étoiles, la Gouville étoit l'autre jour chez la Saint-Lou, qui a perdu son vieux page. La Gouville disconroit et parloit de son étoile; enfin, que c'étoit son étoile qui avoit fait ceci, qui avoit fait cela. Segrais se réveilla comme d'un sommeil, et lui dit: « Mais, Madame, » pensez-vous avoir une étoile à vous toute » seule? Je n'entends que des gens qui par- » lent de leur étoile; il semble qu'ils ne di- » sent rien: savez-vous bien qu'il n'y en a » que mille vingt-deux? voyez s'il peut y » en avoir pour tout le monde ». Il dit cela si plaisamment et si sérieusement, que l'af-

(1) *Voyez la note de la Brossette sur le cent septième vers de la troisième Satyre de Despréaux.*

fliction en fut déconcertée. C'est d'Hacqueville qui fait tenir vos lettres à Madame de Vaudemont : je ne le vois quasi plus en vérité ; les gros poissons mangent les petits. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; je vous prépare *Bajazet* et les *Contes* de la Fontaine pour vous divertir. M. de la R. F. entend sa maxime dans le sens relâché, que votre philosophie condamne : Épictète (2) n'auroit pas été de son avis.

(2) Philosophe Stoïcien.

LETTRE CXXXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi au soir, 9 Mars 1672.

Ne me parlez plus de mes lettres, ma fille ; je viens d'en recevoir une de vous, qui enlève, toute aimable, toute brillante, toute pleine de pensées, toute pleine de tendresse : c'est un style juste et court, qui chemine et qui plaît au souverain degré, même sans vous aimer comme je fais. Je vous le dirois plus souvent, sans que je crains d'être fade ; mais je suis toujours ravie de vos lettres sans vous le dire ; Madame de Coulanges l'est aussi de quelques endroits que je lui fais voir, et qu'il est impossible de lire toute seule.

Il y a un petit air de dimanche gras répandu sur cette lettre, qui la rend d'un goût nompareil.

Il y avoit long-tems que vous étiez abîmée : j'en étois toute triste ; mais le jeu de l'oie vous a renouvelée, comme il l'a été par les Grecs : je voudrois bien que vous n'eussiez joué qu'à l'oie. Un malheur continuel pique et offense ; on haît d'être houspillée par la fortune ; cet avantage que les autres ont sur nous, blesse et déplaît, quoique ce ne soit point dans une occasion d'importance. Nicole (1) dit si bien cela. Enfin, j'en hais la fortune, et me voilà bien persuadée qu'elle est aveugle de vous traiter comme elle fait.

Vous me demandez les symptômes de cet amour : c'est premièrement une négative vive et prévenante ; c'est un air outré d'indifférenee qui prouve le contraire ; c'est le témoignage des gens qui voient de près, soutenu de la voix publique ; c'est une suspension de tout ce mouvement de la machine ronde ; c'est un relâchement de tous les soins ordinaires, pour vaquer à un seul ; c'est une satyre perpétuelle contre les vieilles gens amoureux ; vraiment il faudroit être bien fou, bien insensé : quoi, une jeune femme ! voilà une bonne pratique pour moi ; cela me

(1) Auteur des *Essais de Morale*.

conviendroit fort ; j'aimerois mieux m'être rompu les deux bras : et à cela, on répond intérieurement ; et oui, tout cela est vrai ; mais vous ne laissez pas d'être amoureux : vous dites vos réflexions ; elles sont justes, elles sont vraies, elles font votre tourment ; mais vous ne laissez pas d'être amoureux : vous êtes tout plein de raisons ; mais l'amour est plus fort que toutes les raisons : vous êtes malade, vous pleurez, vous enragez, et vous êtes amoureux. Si vous conduisez à cette extrémité M. de Vence (1), je vous prie, ma fille, que j'en sois la confidente ; en attendant, vous ne sauriez avoir un plus agréable commerce : c'est un Prélat d'un esprit et d'un mérite distingué ; c'est le plus bel esprit de son tems : vous avez admiré ses vers, jouissez de sa prose ; il excelle en tout ; il mérite que vous en fassiez votre ami. Vous citez plaisamment cette Dame qui aimoit à faire tourner la tête à des Moines : ce seroit une bien plus grande merveille de la faire tourner à M. de Vence, lui dont la tête est si bonne, si bien faite et si bien organisée : c'est un trésor que vous avez en Provence, profitez-en ; du reste, sauve qui peut.

Je vous défends, ma chère enfant, de m'envoyer votre portrait : si vous êtes belle,

(2) Antoine Godeau, Évêque de Grasse et de Vence.

faites vous peindre, mais gardez-moi cet aimable présent pour quand j'arriverai : je serois fâchée de le laisser ici ; suivez mon conseil, et recevez en attendant un présent passant tous les présens passés et présens ; car ce n'est pas trop dire : c'est un tour de perles de douze mille écus ; cela est un peu fort, mais il ne l'est pas plus que ma bonne volonté : enfin, regardez-le, pesez-le, voyez comme il est enfilé, et puis dites-m'en votre avis : c'est le plus beau que j'aie jamais vu ; on l'a admiré ici : il vient de l'Ambassadeur de Venise, notre défunt voisin. Voilà aussi un livre que mon oncle de Sévigné (3) m'a priée de vous envoyer : je m'imagine que ce n'est pas un roman : je ne lui laisserai pas le soin de vous envoyer les Contes de la Fontaine, qui sont..... vous en jugerez. Vous êtes une jolie femme de n'être point grosse ; mais vous avez des pensées là-dessus qui me font trembler : votre beauté vous jette dans des extrémités, parce qu'elle vous est inutile ; vous trouvez qu'il vaut autant être grosse ; c'est un amusement ; voilà une belle raison : songez

(3) Renaud de Sévigné s'étoit retiré à Port-Royal-des-Champs, où il passa les dernières années de sa vie dans les exercices de la plus haute piété. Il y mourut le 16 Mars 1676. *Voyez le Nécrologe de Port-Royal-des-Champs, page* 117, *édition d'Amsterdam.*

donc,

donc, ma fille, que c'est détruire entièrement votre santé et votre vie. Nous tâchons d'amuser notre bon Cardinal : Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque tems, et qui fait souvenir des anciennes. Molière lui lira samedi *Trissotin* (4), qui est une fort plaisante chose. Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa *Poétique* (5) : voilà tout ce qu'on peut faire pour son service. Il vous aime de tout son cœur, ce pauvre Cardinal; il parle souvent de vous, et vos louanges ne finissent pas si aisément qu'elles commencent. Mais, hélas! quand nous songeons qu'on nous a enlevé notre chère enfant, rien n'est capable de nous consoler : pour moi, je serois très-fâchée d'être consolée; je ne me pique ni de fermeté, ni de philosophie; mon cœur me mène et me conduit. On disoit l'autre jour, je crois vous l'avoir mandé, que la vraie mesure du mérite du cœur, c'étoit la capacité d'aimer : je me trouve d'une grande élévation par cette règle; elle me donneroit trop de vanité, si je n'avois mille autres sujets de me remettre à ma place. Adhémar m'aime assez, mais il hait trop

(4) C'est-à-dire, les *Femmes savantes*.

(5) Ces deux Ouvrages n'étoient point encore au point de perfection où ils parurent depuis en 1674 pour la première fois.

l'Évêque, et vous le haïssez trop aussi : l'oisiveté vous jette dans cet amusement ; vous n'auriez pas tant de loisir si vous étiez ici. M. d'Usez m'a fait voir un mémoire qu'il a tiré et corrigé du vôtre, dont il fera des merveilles : fiez-vous-en à lui ; vous n'avez qu'à lui envoyer tout ce que vous voudrez, sans craindre que rien ne sorte de ses mains, que dans le juste point de la perfection. Il y a, dans tout ce qui vient de vous autres, un petit brin d'impétuosité, qui est la vraie marque de l'ouvrier : c'est le chien du *Bassan* (6).

Voici une nouvelle ; écoutez-moi : le Roi a fait entendre à Messieurs de Charost, qu'il vouloit leur donner des lettres de Duc et Pair ; c'est-à-dire, qu'ils auront tous deux, dès à présent, les honneurs du Louvre, et une assurance d'être passés au Parlement, la première fois qu'on en passera. On donne au fils la Lieutenance-Générale de la Picardie, qui n'avoit pas été remplie depuis longtems, avec vingt mille francs d'appointement, et deux cents mille francs de M. de Duras, pour la charge de Capitaine des Gardes-du-corps, que Messieurs de Charost lui cèdent. Raisonnez là-dessus, et voyez si M. de Duras ne vous paroît pas fort heureux.

(6) Le Bassan faisoit entrer son chien dans la composition de presque tous ses tableaux.

Cette place est d'une telle beauté, par la confiance qu'elle marque, et par l'honneur d'être proche de Sa Majesté, qu'elle n'a point de prix. M. de Duras, pendant son quartier, suivra le Roi à l'armée, et commandera à toute la Maison de Sa Majesté. On parle toujours de la guerre : vous pouvez penser combien j'en suis fâchée : il y a des gens qui veulent encore faire des almanachs; mais pour cette campagne, ils sont trompés. Toute mon espérance, c'est que la cavalerie ne sera pas exposée aux sièges que l'on fera chez les Hollandois; il faut vivre pour voir démêler toute cette fusée. J'ai vu le Marquis de Vence; je le trouvai si jeune que je lui demandai comment se portoit Madame sa mère; M. de Coulanges me redressa : le Cardinal de Retz interrompit notre conversation, mais ce ne fut que pour parler de vous. Je souhaite toujours Adhémar, pour me redire encore mille fois que vous m'aimez : vous m'assurez que c'est avec une tendresse digne de la mienne : si je ne suis contente de cette ressemblance, je suis bien difficile à contenter.

Je viens de recevoir vos lettres du jour des Cendres : en vérité, ma fille, vous me confondez par vos louanges et par vos remercîmens; c'est me faire souvenir de ce que je voudrois faire pour vous, et j'en soupire,

parce que je ne me satisfais pas moi-même ; et plût à Dieu que vous fussiez si presssée de mes bienfaits, que vous fussiez contrainte de vous jeter dans l'ingratitude ! Nous avons souvent dit que c'est la vraie porte pour en sortir honnêtement, quand on ne sait plus où donner de la tête : mais je ne suis pas assez heureuse pour vous réduire à cette extrémité ; votre reconnoissance suffit et au-delà. Que vous êtes aimable ! et que vous me dites plaisamment tout ce qui peut se dire là-dessus! Au reste, quelle folie de perdre tant d'argent à ce chien de brelan ! c'est un coupe-gorge qu'on a banni de ce pays-ci, parce qu'on y fait de sérieux voyages : vous jouez d'un malheur insurmontable, vous perdez toujours ; croyez-moi, ne vous opiniâtrez point, songez que tout cet argent s'est perdu sans vous divertir : au contraire, vous avez payé cinq ou six mille francs pour vous ennuyer et pour être houspillée de la fortune. Ma fille, je m'emporte ; il faut dire comme Tartuffe: *C'est un excès de zèle.* A propos de comédie, voilà *Bajazet :* si je pouvois vous envoyer la Champmêlé, vous trouveriez la pièce meilleure ; mais sans l'actrice, elle perd la moitié de son prix. Je suis folle de Corneille ; il nous donnera encore *Pulchérie,* où l'on trouvera

La main qui crayonna
La mort du grand Pompée et l'ame de Cinna.

Il faut que tout cède à son génie. Voilà cette petite fable de la Fontaine, sur l'aventure du Curé de M. de Boufflers, qui fut tué tout roide en carrosse, auprès de son mort (7): cet évènement est bizarre; la fable est jolie, mais ce n'est rien au prix de celles qui suivront. Je ne sais ce que c'est que ce *Pot au Lait* (8).

J'ai souvent des nouvelles de mon pauvre enfant: la guerre me déplaît fort, pour lui premièrement, et puis pour les autres que j'aime. Madame de Vaudemont est à Anvers, nullement disposée à revenir; son mari est contre nous. Madame de Courcelles (9) sera bientôt sur la sellette; je ne sais si elle touchera *il petto adamantino* de M. d'Avaux (10); mais jusqu'ici, il a été aussi rude à la Tournelle que dans sa réponse. Ma fille, j'écris sans mesure, encore faut-il finir: en écrivant aux autres, on est aise d'avoir écrit;

(7) Voyez la Fable XIe. du livre VII, *page* 34. *Paris, édition de* 1746.

(8) Autre fable de La Fontaine, dont la moralité est la même que celle du *Curé et du Mort*. Voyez la Fable X^e. du livre VII, *page* 31, *même édition*.

(9) Voyez la Lettre du 26 Février 1672, *page* 109.

(10) Le Président de Mêmes, père du premier Président de ce nom.

et moi, j'aime à vous écrire par-dessus toutes choses. J'ai mille amitiés à vous faire de M. de la R. F., de notre Cardinal, de Barillon, et sur-tout de Madame Scaron, qui vous sait bien louer à ma fantaisie, vous êtes bien selon son goût. Pour M. et Madame de Coulanges, M. l'Abbé, ma tante, ma cousine, la Mousse, c'est un cri général pour me prier de parler d'eux; mais je ne suis pas toujours en humeur de faire des litanies; j'en oublie encore : en voilà pour long-tems. J'aime toujours ma petite enfant, malgré les divines beautés de son frère.

LETTRE CXXXIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 11 Mars 1672.

J'AI entrepris de vous écrire aujourd'hui la plus petite lettre du monde; nous verrons. Ce qui rend celle du mercredi un peu infinie, c'est que je reçois le lundi une de vos lettres; j'y fais un commencement de réponse à la chaude : le mardi, s'il y a quelque affaire ou quelque nouvelle, je reprends ma lettre, et je vous mande ce que j'en sais : le mercredi, je reçois encore une lettre de vous; j'y fais réponse, et je finis par-là : vous voyez

bien que cela compose un volume; quelquefois même il arrive une singulière chose, c'est qu'oubliant ce que je vous ai mandé au commencement de ma lettre, j'y reviens encore à la fin, parce que je ne relis ma lettre qu'après qu'elle est faite; et quand je m'apperçois de ces répétitions, je fais une grimace épouvantable, mais il n'en est pas autre chose, car il est tard; je ne sais pas raccommoder, et je fais mon paquet. Je vous mande cela une fois pour toutes, afin que vous excusiez cette radoterie. Mademoiselle de Méri vous envoie les plus jolis souliers du monde; j'en ai sur-tout remarqué une paire qui me paroît si mignone, que je la crois propre à garder le lit: vous souvient-il combien cette folie vous fit rire un soir? Au reste, ma fille, ne vous avisez point de me remercier de toutes mes bonnes intentions, pour tous les riens que je vous donne; songez au principe qui me fait agir: on ne remercie point d'être aimée passionnément; votre cœur vous apprendra d'autres sortes de reconnoissances. J'ai vu le Chevalier et l'Abbé de Valbelle: je suis Provençale, je l'avoue; les Bretons en sont jaloux. Adieu, ma très-aimable; il me semble que vous savez combien je suis à vous, c'est pourquoi, je ne vous en dirai rien, aussi bien, j'ai résolu de ne pas faire une

grande lettre : si pourtant je savois quelque chose de réjouissant, je vous le manderois assurément, car je ne m'amuserois pas à soutenir cette sotte gageure.

LETTRE CXL.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 16 Mars 1672.

Vous me parlez de mon départ : ah! ma fille! je languis dans cet espoir charmant ; rien ne m'arrête que ma tante (1), qui se meurt de douleur et d'hydropisie : elle me brise le cœur par l'état où elle est, et par tout ce qu'elle dit de tendre et de bon sens ; son courage, sa patience, sa résignation, tout cela est admirable. M. d'Hacqueville et moi, nous suivons son mal jour à jour : il voit mon cœur et la douleur que j'ai de n'être pas libre tout présentement : je me conduis par ses avis ; nous verrons entre-ci et Pâques : si son mal augmente, comme il a fait depuis que je suis ici, elle mourra entre nos bras : si elle reçoit quelque soulagement, et qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. de Coulanges sera revenu. Notre pauvre Abbé est au désespoir, aussi bien que moi ;

(1) Henriette de Coulanges, Marquise de la Trousse.

nous verrons donc comme cet excès de mal se tournera dans le mois d'Avril : je n'ai que cela dans la tête : vous ne sauriez souhaiter de me voir autant que je souhaite de vous embrasser : bornez votre ambition, et ne croyez jamais pouvoir m'égaler là-dessus.

Mon fils me mande qu'ils sont misérables en Allemagne, et ne savent ce qu'ils font. Il a été très-affligé de la mort du Chevalier de Grignan. Vous me demandez si j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisans ; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que si je pouvois retourner en arrière, je ne demanderois pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme : et comment en sortirai-je ? Par où, par quelle porte ? quand sera-ce ? en quelle disposition ? souffrirai-je mille et mille douleurs qui me feront mourir désespérée ? aurai-je un transport au cerveau ? mourrai-je d'un accident ? comment serai-je avec Dieu ? qu'aurai-je à lui présenter ? la crainte, la nécessité feront-elles mon retour vers lui ? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur ?

que puis-je espérer ? suis-je digne du paradis ? suis-je digne de l'enfer ? quelle alternative ! quel embarras ! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude ; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre : je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie, parce qu'elle n'y mène que par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement ; point du tout ; mais si on m'avoit demandé mon avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice, cela m'auroit ôté bien des ennuis, et m'auroit donné le Ciel bien sûrement et bien aisément : mais parlons d'autre chose.

Je suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'autres que par moi ; c'est ce chien de Barbin (2) qui me hait, parce que je ne fais pas des Princesses de Clèves et de Montpensier (3). Vous avez jugé très-juste et très-bien de *Bajazet*, et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je voulois vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé ;

(2) Fameux Libraire de ce tems-là.

(3) Romans de Madame de la Fayette, qui enrichissoient Barbin par la grande vogue qu'ils avoient.

les mœurs des Turcs y sont mal observées ; ils ne font point tant de façons pour se marier ; le dénouement n'est point bien préparé ; on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie : il y a pourtant des choses très-agréables, mais rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en toujours la différence ; les pièces de ce dernier ont des endroits froids et foibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque* ; Bajazet est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des *Comédies* (4) pour la Champmêlé : ce n'est pas pour les siècles à venir : si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, on verra si je me trompe (5). Vive donc notre vieil ami Corneille ; pardonnons-lui de méchans vers en faveur des divines saillies dont nous sommes transportés : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi ; et en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y.

(4) On employoit autrefois le mot de *Comédie* dans un sens générique.

(5) L'évènement a fait voir par *Mithridate*, par *Phèdre*, par *Athalie*, etc. que le sentiment de Madame de Sévigné tenoit encore du préjugé de ce tems-là.

Voici un bon mot de Madame Cornuel, qui a fort réjoui le parterre : M. Tambonneau le fils a quitté la robe, et a mis une sangle autour de son ventre et de son derrière ; avec ce bel air il veut aller servir sur la mer : je ne sais ce que lui a fait la terre. On disoit donc à Madame Cornuel qu'il s'en alloit à la mer : » Hélas ! dit-elle, est-ce qu'il a été » mordu d'un chien enragé « ? Cela fut dit sans malice, c'est ce qui a fait rire extrêmement. Madame de Courcelles est fort embarrassée ; on lui refuse toutes ses requêtes ; mais elle dit qu'elle espère qu'on aura pitié d'elle, puisque ce sont des hommes qui sont ses juges. Notre Coadjuteur ne lui feroit point de grace présentement ; vous me le représentez dans les occupations de S. Ambroise. Il me semble que vous deviez vous contenter que votre fille fût faite à son *image et semblance ;* votre fils veut aussi lui ressembler ; mais sans offenser la beauté du Coadjuteur, où est donc la belle bouche de ce petit garçon ? où sont ses agrémens ? Il ressemble donc à sa sœur : vous m'embarrassez fort par cette ressemblance. Je vous aime bien, ma fille, de n'être point grosse : consolez-vous d'être *belle inutilement* par le plaisir de n'être pas toujours mourante. Je ne saurois vous plaindre de

n'avoir point de beurre en Provence, puisque vous avez de l'huile admirable et d'excellent poisson. Ah, ma fille, que je comprends bien ce que peuvent faire et penser des gens comme vous au milieu de vos Provençaux ! Je les trouverai comme vous, et je vous plaindrai toute ma vie de passer avec eux de si belles années de la vôtre. Je suis si peu désireuse de briller dans votre Cour de Provence, et j'en juge si bien par celle de Bretagne, que par la même raison qu'au bout de trois jours à Vitré je ne respirois que les Rochers, je vous jure devant Dieu que l'objet de mes désirs c'est de passer l'Été à Grignan avec vous : voilà où je vise, et rien au-delà. Mon vin de Saint-Laurent est chez Adhémar, je l'aurai demain matin ; il y a long-tems que je vous en ai remercié *in petto ;* cela est bien obligeant. M. de Laon aime bien cette manière d'être Cardinal. On assure que l'autre jour M. de Montausier (6), parlant à M. le Dauphin de la dignité des Cardinaux, lui dit que cela dépendoit du Pape, et que s'il vouloit faire Cardinal un palefrenier, il le pourroit.

(6) M. le Duc de Montausier, Gouverneur de feu MONSEIGNEUR, étoit non-seulement incapable de flatter et de mentir; mais il ignoroit encore l'art de feindre, si commun chez les Courtisans.

Là-dessus le Cardinal de Bonzi arrive; M. le Dauphin lui dit : » Monsieur, est-il vrai que » si le Pape vouloit il feroit Cardinal un » palefrenier «? M. de Bonzi fut surpris ; et devinant l'affaire, il lui répondit : » Il est » vrai, Monsieur, que le Pape choisit qui » il lui plaît ; mais nous n'avons pas vu jus- » qu'ici qu'il ait pris des Cardinaux dans son » écurie «. C'est le Cardinal de Bouillon qui m'a conté ce détail.

J'ai fort entretenu M. d'Usez : il vous mandera la conférence qu'il a eue ; elle est admirable : il a un esprit posé et des paroles mesurées, qui sont d'un grand poids dans ces occasions : il fait et dit toujours très-bien par-tout. On disoit de Jarzé ce qu'on vous a dit; mais cela est incertain. On prétend que la joie de la Dame n'est pas médiocre pour le retour du Chevalier de Lorraine. On dit aussi que le Comte de Guiche et Madame de Brissac sont tellement sophistiqués, qu'ils auroient besoin d'un truchement. Écrivez un peu à notre Cardinal, il vous aime : *le faubourg* (7) vous aime : Madame Scaron vous aime ; elle passe ici le carême, et céans presque tous les soirs.

(7) C'est-à-dire M. de la R. F. et Madame de la Fayette, qui demeuroient l'un et l'autre au faubourg Saint-Germain, et que Madame de Sévigné voyoit très-souvent.

Barillon y est encore, et plût à Dieu, ma belle, que vous y fussiez aussi !

LETTRE CXLI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 23 Mars 1672.

MADAME de Villars, M. Chapelain et quelqu'autre encore, sont ravis de votre lettre sur l'ingratitude. Il ne faut pas que vous croyez que je sois ridicule : je sais à qui je montre ces petits morceaux de vos grandes lettres; je connois mes gens; je ne le fais point mal à propos ; je sais le tems et le lieu : mais enfin, c'est une chose charmante que la manière dont vous dites quelquefois de certaines choses : fiez-vous à moi, je m'y connois. Je veux vous relire quelque jour plusieurs endroits qui vous plairont, et entr'autres celui de l'ingratitude : de sorte, me dites-vous, qu'après tant de bontés, je ne songe plus qu'à vous refuser la première petite grace que vous me demanderez : je ne finirois point ; car tout est de ce style. J'aime fort votre petite histoire du Peintre (1); mais il faudroit, ce me semble,

(1) Peintre Provençal, nommé *Vauchier*, qui en faisant le portrait de Madame de Grignan en Madeleine, fut pris d'une colique si violente, qu'il en mourut le lendemain.

qu'il mourût. Vos cheveux frisés *naturellement* avec le fer, poudrés *naturellement* avec une livre de poudre, du rouge *naturel* avec du carmin, cela est plaisant : mais vous étiez belle comme un ange ; je suis toute réjouie que vous soyez en état de vous faire peindre, et que vous conserviez, sous votre négligence, une beauté si merveilleuse. Madame Scaron a reçu votre embrassade ; il n'y a sorte de louanges qu'elle ne vous donne, ni sorte d'estime particulière qu'elle ne fasse paroître pour vous.

Le Chancelier n'aura point un enterrement magnifique, comme on le prétendoit : ils vouloient un Prince du Sang pour conduire le deuil : M. le Prince a dit qu'il étoit incommodé ; M. le Duc, que cela étoit bon le tems passé, et que les Princes de ce siècle-ci sont plus grands Seigneurs qu'ils n'étoient. Messieurs les Princes de Conti ont dit qu'ils ne pouvoient faire ce que M. le Duc refusoit. En un mot, la famille du Chancelier est désolée ; l'exemple du Chancelier de Bellièvre, qu'un Prince de Conti honora de sa présence au convoi, n'a été de nulle considération.

Le Comte de Guiche disoit l'autre jour des merveilles des esprits de vos pays chauds ; il ne s'y est pas ennuyé un moment. Je songeai

geai que vous ne m'aviez jamais cité une seule personne dont l'esprit fût digne d'être distingué. Croyez, ma fille, que ce n'est pas sans une profonde douleur que je vois votre retour dans ces idées de Platon, et que je sens une telle séparation jusque dans la moëlle de mes os, sans pouvoir jamais m'en consoler. Pour mon voyage, il tient à ma tante; mais dans un mois on verra ce qu'on en doit attendre : c'est la seule chose qui m'arrête; sans cela j'irois avec M. et Madame de Coulanges; l'Abbé et moi, nous ne faisons plus que languir après notre départ. J'admire les choses qui m'arrivent pour me désespérer. Je fais présentement l'équipage de mon fils, sans préjudice des lettres de change qui vont leur train : tout le monde est abîmé, et tout le monde partira. On dit que la petite-vérole est à Grignan, est-il vrai? cela me consoleroit de mon retardement. Enfin, ma fille, soyez très-persuadée que nous ne songeons qu'à partir, et qu'il n'y a rien devant cette envie, ni devant ce voyage; le chaud même ne m'arrêtera point.

Vous me demandez le mal de ma tante, c'est une hydropisie de ventre et d'eau; elle est très-enflée; elle n'a plus de place pour se nourrir; le lait qui est l'unique remède, ne peut pas réparer tant de sécheresse? elle

est usée ; son foie est gâté ; elle a soixante-six ans : voilà son mal. Le mois d'Avril nous décidera sur sa mort ou sur sa vie : je passe bien des heures auprès d'elle, et je suis très-affligée de son état. Ce que vous dites sur le cœur *adamantino* est admirable : ce seroit une grande commodité de l'avoir ainsi, non pas comme celui que nous entendons, mais *adamantino* au pied de la lettre : sans cela on souffre mille sortes de tourmens. Il est vrai que l'amour doit être bien glorieux : il l'est bien aussi : mais que M. de Grignan est heureux d'être si chrétien ! j'espère qu'il me convertira.

On ne donne point la charge de M. de Lauzun ; vous pouvez raisonner là-dessus, et sur son embrasement : mais c'eût été une belle aventure, s'il eût brûlé ce pauvre M. Fouquet, qui supporta sa prison héroïquement, et qui n'est nullement désespéré. On ne parle que de la guerre : le Roi a deux cents mille hommes sur pied ; toute l'Europe est en émotion ; on voit bien, comme vous dites, que la pauvre machine ronde est abandonnée. Nous parlons souvent de vous, le Cardinal (*de Retz*) et moi : il vous aime fort ; et moi, que fais-je à votre avis ? Ma pauvre tante vous remercie de votre aimable souvenir. La Mousse tremble pour sa

philosophie. Parlez un peu au Cardinal de vos machines, des machines qui aiment, des machines qui ont une élection pour quelqu'un, des machines qui sont jalouses, des machines qui craignent : allez, allez, jamais Descartes n'a prétendu nous le faire croire.

LETTRE CXLII

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 30 Mars 1672.

N'ÊTES-VOUS point trop aimable, ma chère enfant ? Vous aimez mes lettres, vous voulez qu'elles soient grandes, et vous me flattez de la pensée que vous les aimez moins, quand elles sont petites : mais ce pauvre Grignan a bien affaire d'avoir la complaisance pour vous de lire de tels volumes. Je me souviens toujours de l'avoir vu admirer qu'on pût lire de longues lettres ; il a bien changé d'avis : je me fie bien à vous au moins pour ne pas lui montrer ce qui pourroit l'ennuyer. Je vous fais une réparation ; je croyois que vous n'aviez point fait de réponse au Cardinal ; vous l'avez faite très-bonne. Il faut aussi que je vous avoue que j'ai supprimé méchamment les complimens de Madame de Villars ; je vous ai parlé d'elle dans mes lettres, et

me suis bien gardée de vous rendre tout ce qu'elle m'avoit dit : ne soyez pas fâchée contr'elle; elle vous aime et vous admire : je la vois assez souvent; elle est ravie de parler de vous, et de lire des morceaux de vos lettres; cela me donne pour elle un attachement très-naturel. Elle partira à Pâques, malgré la guerre; elle en sera quitte pour revenir, si les Espagnols font les méchans : comme ils ont beaucoup d'argent ces Villars, aller et venir, et faire un grand équipage, n'est pas une chose qui mérite leur attention. On dit que les Anglois ont battu cinq vaisseaux Hollandois, et que l'Ambassadeur a dit au Roi, que le Roi (1), son maître, avoit commencé la guerre sur la mer, et qu'il le supplioit de lui tenir sa parole, et de la commencer sur la terre.

Vous savez, ma fille, ce que m'est le nom de Roquesante (2), et quelle vénération j'ai pour sa vertu. Vous pouvez croire

(1) Charles II, Roi d'Angleterre.

(2) Conseiller au Parlement d'Aix, homme d'un vrai mérite, et qui avoit été l'un des Commissaires de M. Fouquet. Il donna de si grandes preuves de son intégrité et de ses lumières dans le jugement de ce procès, que Madame de Sévigné en avoit conservé pour lui une estime singulière. Peu de gens ignorent la part que Madame de Sévigné avoit prise à l'affaire de M. Fouquet. *Voy. ses lettres M. S. à M. de Pomponne au sujet de ce procès.*

que sa recommandation et la vôtre me sont fort considérables ; mais mon crédit ne répond pas à mes bonnes intentions. Vous m'avez dit tant de bien du Président dont il est question, qu'on se feroit honneur de le servir, si on avoit quelque voix en chapitre : j'en parlerai au hasard ; mais en vérité tout est si caché à Versailles, qu'il faut attendre en paix les oracles qui en sortent. Pour M. de Roquesante, si vous ne lui faites mes complimens en particulier, vous êtes brouillée avec moi. Vous avez frisonné de la fievre de notre Abbé, je vous en remercie ; mais comme vous étiez seule à frissonner, que l'Abbé ne frissonnoit point du tout, vous sentez bien que je n'ai point frissonné. Son mal étoit une émotion continuelle sans aucun accident : il s'est gouverné sagement, et je suis persuadée que c'est de la santé pour vingt ans. Dieu le veuille : je lui ai fait toutes vos amitiés ; il en est très-touché. Ma tante ne parle que pour vous remercier ; son état perce le cœur des plus indifférens : elle enfle tous les jours ; les remèdes ne font point d'effet ; elle me disoit tantôt : Enfin, ma chère, voilà ce qui s'appelle une femme abandonnée : elle se dispose à mourir, et en parle sans frayeur, elle est seulement étonnée qu'il faille tant de douleurs pour

faire mourir une personne si foible. Il y a des manières de mourir bien rudes et bien cruelles; la sienne est des plus pitoyables qu'on puisse voir : elle reçoit mes soins avec une grande tendresse; je lui en rends de la même façon, et suis si extrêmement touchée de ses douleurs et de l'horrible désespoir de ma cousine, qu'il m'est impossible de n'en pas pleurer.

Voici, ma fille, une réflexion qui me vient sur les pertes fréquentes que vous faites au jeu, et sur celles de M. de Grignan : prenez-y garde; il n'est pas agréable d'être dupe; soyez persuadée que ce n'est pas une chose naturelle de gagner et de perdre continuellement. Il n'y a pas long-tems qu'on m'avoua le fredon de l'hôtel de la Vieuville; vous souvient-il de cette volerie? Il ne faut pas croire que tout le monde joue comme vous : voilà ce que l'intérêt que je prends à vous me fait dire : comme cet intérêt vient d'un cœur qui est à vous, je suis assurée que vous le trouverez bon. Ne trouverez-vous point bon aussi de savoir que Kéroual (3), dont l'étoile avoit été devinée avant qu'elle partît, l'a suivie très-fidèlement ? Le Roi d'Angleterre l'a aimée; elle s'est trouvée avec une légère disposition à ne pas haïr : enfin, elle se trouve

(3) Depuis Duchesse de Portsmouth.

grosse de huit mois ; voilà qui est étrange. La Castelmaine est disgraciée ; c'est ainsi qu'on en use dans ce Royaume-là. Pendant que nous sommes sur ce ton, je vous dirai, avec la permission de la sagesse de M. de Grignan, que le petit-fils de F** et du Chevalier de Lorraine (je ne sais si je me fais bien entendre) est élevé pêle-mêle avec les enfans de Madame d'Armagnac à la vue du public ; et l'on fit un grand jeu au retour du Chevalier d'éprouver la force du sang : il confirma tout ce qu'on dit là-dessus, et trouva cet enfant si joli, et s'y attacha d'une telle sorte, qu'enfin on lui dit la vérité : il en fut ravi, et Madame d'Armagnac continue sa bonté, et le nourrit sous le nom du Chevalier de Lorraine : si vous le savez déjà, voilà qui vous ennuiera beaucoup. Adhémar est tout propre à vous conter ces bagatelles : je me sens aussi du relâchement pour les nouvelles, sachant qu'il est en lieu de vous les mander beaucoup mieux que moi.

Je reçois votre lettre du 23, écrite sur la plume des vents, aussi-bien que la mienne du vendredi : ah, ma fille, qu'elle est aimable, quoiqu'elle ne soit point une réponse ! elle en vaut mille fois mieux : c'est donc là ce que vous m'écrivez, quand vous n'avez rien à me dire : voilà qui me ravit ; vous me

dites mille tendresses, et je vous avoue que je me laisse doucement flatter à cette aimable vérité. Qui est donc ce Breton que vous servez pour l'amour de moi? Il est vrai que tous les Provençaux me sont de quelque chose

C'est aujourd'hui l'acte du pauvre Abbé (4) : quelle folie ! on s'en va disputer contre lui, le tourmenter, le pointiller ; il faut qu'il réponde à tout : pour moi je suis persuadée que rien n'est plus injuste que ces sortes de choses, et que cela fait l'esprit d'une rudesse épouvantable. Vous me parlez du tems ; notre hyver a été admirable, trois mois d'une belle gelée ; voilà qui est fait ; le printems commence ; rien n'est plus sage que nous ; pourquoi êtes-vous si extravagans ? J'ai horreur de l'inconstance de M. de Vardes : il a trouvé cette conduite dans la fin de sa passion sans aucun sujet que de n'avoir plus d'amour : cela désespère ; mais j'aimerois encore mieux cette douleur, que d'être quittée pour une autre ; voilà notre vieille querelle. Il y a bien d'autres sujets sur quoi je n'approuve pas M. de Vardes. Si Corbinelli me souhaite en Provence, il fait ce que je fais tous les jours de ma vie.

(4) Louis-Joseph Adhémar de Monteil, frère de M. de Grignan, nommé en 1680 à l'Évêché d'Évreux, et peu de tems après à celui de Carcassonne.

M.

M. et Madame de Coulanges sont trop honorés de toutes vos douceurs ; ils vous écriront : je les vois partir avec un grand chagrin : M. de Coulanges prétend bien revoir *Jaquemart et Marguerite* (5) avant que de mourir. Pour Madame de Coulanges, elle ira à Grignan; nous l'y recevrons, quand elle m'aura fait les honneurs de Lyon. On m'a dit ce soir que l'Abbé de Grignan avoit fait des merveilles en Sorbonne : notre Cardinal en est ravi.

(5) Deux figures de l'horloge du Beffroi de Lambesc, qui frappent les heures.

LETTRE CXLIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi premier Avril 1672.

Vous avez écrit, ma fille, des choses à Guittaut sur l'espérance que vous avez de me voir en Provence, qui me transportent de joie : vous pouvez penser quel plaisir c'est de les apprendre indirectement, quoiqu'on les sache déjà. Il est vrai cependant que cela ne peut augmenter l'envie que j'ai de partir; elle est au dernier degré : ma tante seule fait mon retardement; elle est si mal, que je ne comprends pas qu'elle puisse être long-

tems dans cet état ; je vous en dirai des nouvelles, comme de la seule grande affaire que j'aie présentement.

Je vis hier Madame de Verneuil, qui est revenue de Verneuil et de la mort : le lait l'a rétablie ; elle est belle ; elle est de belle taille ; il n'y a plus de dispute entre son corps de jupe et le mien : elle n'est plus rouge, ni crevée, comme elle étoit ; cet état la rend aimable ; elle aime, elle oblige, elle loue : elle me chargea de mille douceurs pour vous. On fit hier matin un service au Chancelier à Sainte-Élisabeth : je n'y fus point, parce qu'on oublia de m'apporter mon billet ; tout le reste de la terre habitable y étoit. Madame de Fieubert entendit ceci : la C** passa devant la B**. Ah ! dit la B**, voilà une mijaurée qui a eu pour plus de cent mille écus de nos hardes. La C** se retourne, et comme Arlequin, *hi, hi, hi, hi, hi*, lui fit-elle, en lui riant au nez ; voilà comme on répond aux folles, et passe son chemin : quand cela est aussi vrai qu'il l'est, cela fait extrêmement rire.

Madame de Coulanges et M. de Barillon jouèrent hier la scène de Vardes et de Mademoiselle de T** ; nous avions tous envie de pleurer ; ils se surpasserent eux-mêmes. Quant à la Champmêlé, c'est quelque chose

de si extraordinaire, qu'en votre vie vous n'avez rien vu de pareil; c'est la comédienne que l'on cherche, et non pas la comédie. J'ai vu *Ariane* pour la seule actrice; cette comédie est fade; les comédiens sont maudits; mais quand la Champmêlé arrive, on entend un murmure; tout le monde est ravi, et l'on pleure de son désespoir.

M. le Chevalier de Lorraine alla voir la F** l'autre jour; elle voulut jouer la délaissée, elle parut embarrassée : le Chevalier, avec cette belle physionomie ouverte que vous lui connoissez, voulut la tirer de toutes sortes d'embarras, et lui dit : « Mademoiselle, qu'a-» vez-vous ? pourquoi êtes-vous triste ? qu'y » a-t-il d'extraordinaire à tout ce qui nous » est arrivé ? Nous nous sommes aimés, » nous ne nous aimons plus; la constance » n'est pas une vertu des gens de notre âge; » il vaut bien mieux que nous oublions le » passé, et que nous reprenions les tons et » les manières ordinaires. Voilà un joli petit » chien; qui vous l'a donné » ! Et voilà le dénouement de cette belle passion.

Que lisez-vous, ma chère enfant ? Pour moi je lis la Découverte des Indes par Christophe Colomb, qui me divertit au dernier point; mais votre fille me réjouit encore plus : je l'aime, et je ne vois pas bien que je

puisse m'en défendre ; elle caresse votre portrait, et le flatte d'une façon si plaisante, qu'il faut vitement la baiser. J'admire que vous vous coiffiez dès ce tems-là à la mode de celui-ci : vos doigts vouloient tout relever, tout boucler ; enfin c'étoit une prophétie.

LETTRE CXLIV.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 6 Avril 1672.

Je ne sais où j'en suis à cause de la maladie de ma tante : l'Abbé et moi nous pétillons, et nous sommes résolus, si son mal se tourne en langueur, de nous en aller en Provence ; car enfin, où sont les bornes de notre bon naturel ? Pour moi, je ne vois que vous, et j'ai une telle impatience de vous aller voir, que tous mes autres sentimens n'en ont pas bien toute leur étendue. Vous pouvez toujours être certaine que j'ai plus d'envie de partir que vous n'en avez que je parte : vous croyez que c'est beaucoup dire, je le crois aussi, mais je ne puis exagérer sur mes sentimens. Je ne manque pas de dire à ma tante tous vos aimables souvenirs : elle croit mourir bientôt, et suivant son humeur complai-

sante, elle se contraint jusqu'à la mort, et fait semblant d'espérer à des remèdes qui ne lui font plus rien, afin de ne pas désespérer sa cousine : mais quand elle peut dire un mot sans être entendue, on voit ce qu'elle pense, et c'est la mort qu'elle envisage à loisir avec beaucoup de vertu et de fermeté.

Je suis effrayée des maux de Provence : voilà donc votre enfant sauvé de la petite-vérole ; mais la peste, qu'en dites-vous? J'en suis très-alarmée : c'est un mal à nul autre semblable, dont votre soleil saura mal garantir ceux qu'il éclaire. Je prie M. le Gouverneur de donner sur cela tous les meilleurs ordres du monde.

M. le Duc donna samedi une chasse *aux Anges* (1), et un souper à Saint-Maur, des plus beaux poissons de la mer. Ils revinrent à une petite maison près de l'hôtel de Condé, où après minuit sonné, plus scrupuleusement que nous ne faisions en Bretagne, on servit le plus grand *medianoche* du monde en viandes très-exquises : cette petite licence n'a pas été bien reçue, et a fait admirer la charmante bonté de la Maréchale de Grancei. Il y avoit la Comtesse de Soissons, Mesdames de Coëtquen et de Bordeaux, plusieurs

(1) Mesdames de Marei et de Grancei, filles de la Maréchale de Grancei.

hommes, et le Chevalier de Lorraine; des haut-bois, des musettes, des violons; et de Madame la Duchesse, ni du carême pas un mot; l'une étoit dans son appartement, et l'autre dans les cloîtres. Toutes ces Dames sont brunes; nous trouvons qu'il falloit bien du jaune pour les parer.

M. de Coulanges est au désespoir de la mort du peintre (2). Ne l'avois-je pas bien dit qu'il mourroit? Cela donne une grande beauté au commencement de l'histoire; mais ce dénouement est triste et fâcheux pour moi, qui prétendois bien à cette belle *Madeleine si bien frisée naturellement* (3).

Je suis ravie que vous ne soyez point grosse: ah! ma fille, ayez du moins le plaisir d'être en santé, de reposer votre vie, et ne joignez point cet embarras à tant d'autres que l'on trouve en son chemin. La vieille MADAME (4) est morte d'une vieille apoplexie qui la tenoit depuis un an. Voilà le palais du Luxembourg à MADEMOISELLE, et nous y entrerons. MADAME avoit fait abattre tous les arbres du jardin de son côté, rien que par contradiction: ce beau jardin étoit devenu

(2) Ce même Peintre dont il a été parlé ci-devant *page* 135.

(3) Voyez la note de la *page* 135.

(4) Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston de France, Duc d'Orléans.

ridicule; la Providence y a pourvu. MADEMOISELLE pourra le faire raser des deux côtés, et y mettre le Nôtre (5) pour y faire comme aux Tuileries. Elle n'a point voulu voir sa belle-mère mourante; cela n'est pas héroïque. Le Traité de M. de Lorraine est rompu, après avoir été assez avancé : voilà votre pauvre amie (6) bien reculée. M. de Bâville se marie à Mademoiselle de Chalucet de Nantes : on lui donne quatre cents mille francs. M. d'Harouïs y fait le principal personnage. J'ai fait vos compliments aux Duras et aux Charosts. Le Marquis de Villeroi ne partira pas de Lyon cette campagne : le Maréchal s'est attiré cette assurance, en demandant pour son fils la grace de revenir à l'armée : on ne comprend pas bien ce qui cause son malheur. Vous me dépeignez fort bien ce bel esprit guindé : je ne l'aimerois pas mieux que vous, mais je ne serois point étonnée que le Comte de Guiche s'en accommodât; vous avez tous deux raison. M. de la R. F. est retombé dans une si terrible goutte, dans une si terrible fièvre, que jamais vous ne l'avez vu si mal : il vous prie d'avoir pitié de lui : je vous défierois bien de le voir sans en être attendrie. Ma très-chère

(5) Homme célèbre pour les jardins.
(6) La Princesse de Vaudemont.

enfant, je vous quitte; et après avoir souhaité un cœur *adamantino*, je m'en repens : je serois très-fâchée de ne pas vous aimer autant que je vous aime, quelque douleur qu'il puisse m'en arriver : ne le souhaitez pas aussi; gardons nos cœurs tels qu'ils sont; vous savez à merveille ce qui touche le mien.

LETTRE CXLV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 Avril 1672.

La guerre est déclarée, on ne parle que de partir. Canaples a demandé permission au Roi d'aller servir dans l'armée du Roi d'Angleterre; et en effet il est parti mal content de n'avoir point eu d'emploi en France. Le Maréchal du Plessis ne quittera point Paris, il est bourgeois et chanoine; il met à couvert tous ses lauriers, et jugera des coups : je ne trouve pas qu'avec une si belle et si grande réputation, son personnage soit mauvais. Il dit au Roi, qu'il portoit envie à ses enfans qui avoient l'honneur de servir Sa Majesté, que pour lui il souhaitoit la mort, puisqu'il n'étoit plus bon à rien. Le Roi l'embrassa tendrement, et lui dit : » M. le Maréchal, » on ne travaille que pour approcher de la

» réputation que vous avez acquise; il est » agréable de se reposer après tant de victoires «. En effet, je le trouve heureux de ne point mettre au caprice de la fortune ce qu'il a acquis pendant toute sa vie. Le Maréchal de Bellefond est à la Trape pour la semaine-sainte : mais avant que de partir, il parla fort fièrement à M. de Louvois, qui vouloit faire quelque retranchement sur sa charge de Général sous M. le Prince : il fit juger l'affaire par Sa Majesté, et l'emporta comme un galant homme.

La Reine m'attaque toujours sur vos enfans et sur mon voyage de Provence, et trouve mauvais que votre fils vous ressemble, et votre fille à son père; je lui reponds toujours la même chose. Madame Colbert me parle souvent de votre beauté; mais qui ne m'en parle point? Ma fille, savez-vous bien qu'il faut un peu revenir voir tout ceci? Je vous en faciliterai les moyens d'une manière qui vous ôtera de toutes sortes d'embarras. J'ai parlé d'un premier Président à M. de Pomponne, il n'y voit encore goutte; il croit pourtant que ce sera un étranger; j'y ai consenti.

Ma tante est si mal que je ne crois pas qu'elle retarde mon voyage; elle étouffe, elle enfle, il n'y pas moyen de la voir sans

être fortement touchée : je le suis, et le serai beaucoup de la perdre. Vous savez comme je l'ai toujours aimée : ce m'eût été une grande joie de la laisser dans l'espérance d'une guérison qui nous l'auroit rendue encore pour quelque tems. Je vous manderai la suite de cette triste et douloureuse maladie.

M. et Madame de Chaulnes s'en vont en Bretagne : les Gouverneurs n'ont point d'autre place présentement que leur Gouvernement. Nous allons voir une rude guerre ; j'en suis dans une inquiétude épouvantable. Votre frère me tient au cœur ; nous sommes très-bien ensemble ; il m'aime, et ne songe qu'à me plaire ; je suis aussi une vraie marâtre pour lui, et ne suis occupée que de ses affaires. J'aurois grand tort si je me plaignois de vous deux : vous êtes, en vérité, trop jolis, chacun en votre espèce. Voilà, ma très-belle, tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. J'avois ce matin un Provençal, un Breton, un Bourguignon à ma toilette.

LETTRE CXLVI.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 13 Avril 1672.

Je vous l'avoue, ma fille, je suis très-fâchée que mes lettres soient perdues : mais savez-vous de quoi je serois encore plus fâchée ? ce seroit de perdre les vôtres : j'ai passé par-là, c'est une des plus cruelles choses du monde. Mais, mon enfant, je vous admire ; vous écrivez l'Italien comme le Cardinal Ottobon ; et même vous y mêlez de l'Espagnol ; *manera* n'est pas des nôtres ; et pour vos phrases, il me seroit impossible d'en faire autant : amusez-vous aussi à le parler, c'est une très-jolie chose, vous le prononcez bien ; vous avez du loisir, continuez, je serai toute étonnée de vous trouver si habile. Vous m'obéissez pour n'être point grosse ; je vous en remercie de tout mon cœur : ayez le même soin de me plaire pour éviter la petite-vérole. Votre soleil me fait peur ; comment, les têtes tournent ! on a des apoplexies, comme on a des vapeurs ici, et votre tête tourne comme les autres ! Madame de Coulanges espère conserver la sienne à Lyon, et fait des préparatifs pour faire une belle

défense contre le Gouverneur (1). Si elle va à Grignan, ce sera pour vous conter ses victoires, et non pas sa défaite : je ne crois pas même que le Marquis prenne le personnage d'amant ; il est observé par gens qui ont bon nez, et qui n'entendroient pas raillerie. Il est désolé de ne point aller à la guerre ; je suis très-désolée aussi de ne point partir avec M. et Madame de Coulanges ; c'étoit une chose résolue, sans le pitoyable état où se trouve ma tante : mais il faut avoir encore patience ; rien ne m'arrêtera dès que je serai libre de partir : je viens d'acheter un carrosse de campagne, je fais faire des habits, enfin, je partirai du jour au lendemain, jamais je n'ai rien souhaité avec tant de passion ; fiez-vous à moi pour n'y pas perdre un moment : c'est mon malheur qui me fait trouver des retardemens où les autres n'en trouvent point. Je voudrois bien pouvoir vous envoyer notre Cardinal, ce seroit un grand amusement de causer avec lui : je ne vous trouve rien qui puisse vous divertir : mais au lieu de prendre le chemin de Provence, il s'en va à Commerci. On dit que le Roi a quelque regret du départ de Canaples : il avoit un régiment, il a été cassé : il a demandé dix Abbayes, on les lui a toutes

(1) Le Marquis de Villeroi.

refusées : il a demandé de servir d'Aide-de-Camp cette campagne, il est refusé : sur cela il écrit à son frère aîné une lettre pleine de désespoir et de respect tout ensemble pour Sa Majesté, et s'en va sur le vaisseau du Duc d'Yorck (2), qui l'aime et l'estime : voilà l'histoire un peu plus en détail. On ne parle plus que de guerre et de partir : tout le monde est triste, tout le monde est ému. Le Maréchal de Gramont étoit l'autre jour si transporté de la beauté d'un sermon de Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha : *Mordieu, il a raison!* MADAME éclata de rire, et le sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne savoit ce qui en arriveroit. Je ne crois pas, de la façon que vous dépeignez vos Prédicateurs, que si vous les interrompez, ce soit par des admirations. Adieu, ma très-chère et très-aimable; quand je pense au pays qui nous sépare, je perds la raison, et je n'ai plus de repos. Je blâme Adhémar d'avoir changé de nom (3); c'est le *petit dénaturé.*

(2) Depuis Jacques II, Roi d'Angleterre.

(3) Après la mort du Chevalier de Grignan, arrivée le 6 Février précédent, M. d'Adhémar s'appella le *Chevalier de Grignan*, et reprit dans la suite le nom de *Comte d'Adhémar*, lorsqu'il se maria avec la fille puînée du feu Marquis d'Oraison, de la Maison d'Aqua. *Voyez la note de la page 40, du Tome I.*

LETTRE CXLVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi-saint 15 Avril 1672.

Vous voyez ma vie ces jours-ci, ma chère fille; j'ai de plus la douleur de ne vous avoir point, et de ne pas partir tout à l'heure; l'envie que j'en ai me fait craindre que Dieu ne permette pas que j'aie jamais une si grande joie; cependant je me prépare toujours. N'est-ce pas d'ailleurs une chose cruelle et barbare que de regarder la mort d'une personne qu'on aime fort, comme le commencement d'un voyage qu'on souhaite avec une véritable passion? Que dites-vous des arrangemens des choses de ce monde? Pour moi je les admire; il faut profiter de ceux qui nous déplaisent pour en faire pénitence. Celle que M. de Coulanges dit qu'on fait à Aix présentement me paroît bien folle; je ne saurois m'accoutumer à ce qu'il me conte là-dessus (1). Madame de Coulanges a été à Saint-Germain : elles m'a dit mille bagatelles qui

(1) Les Confrairies des *Pénitens* faisoient à Aix des processions la nuit du jeudi au vendredi-saint, qui depuis ont été abrogées à cause des indécences qui s'y commettoient.

ne s'écrivent point, et qui me font bien entrer dans votre sentiment sur ce que vous me disiez l'autre jour de l'horreur de voir une infidélité : cet endroit me parut très-plaisant et de fort bon sens; vous voyez que l'on n'est pas partout de notre sentiment. Ma fille, quand vous voulez rompre du fer, trouvant les porcelaines indignes de votre colère, il me semble que vous êtes bien fâchée ; quand je songe qu'il n'y a personne pour en rire et pour se moquer de vous, je vous plains ; car cette humeur rentrée me paroît plus dangereuse que la petite-vérole : mais à propos, comment vous en accommodez-vous? Votre pauvre enfant s'en sauvera t-il ? Notre Cardinal m'a dit ce soir mille tendresses pour vous : il s'en va à Saint Denis (2) faire la cérémonie de Pâques : il reviendra encore un moment, et puis adieu. Madame de la Fayette s'en va demain à une petite maison auprès de Meudon, où elle a déjà été ; elle y passera quinze jours pour être comme suspendue entre le ciel et la terre : elle ne veut ni penser, ni parler, ni répondre, ni écouter : elle est fatiguée de dire bon jour et bon soir : elle a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit : il lui faut donc du repos : je l'irai voir quelquefois. M. de

(2) Le Cardinal de Retz étoit Abbé de Saint-Denis.

la R. F. est dans cette chaise que vous connoissez : il est d'une tristesse incroyable, et l'on comprend bien aisément ce qu'il a. Je ne sais aucune nouvelle aujourd'hui. La musique de Saint-Germain est divine : le chant des Minimes n'est pas divin; ma petite enfant y étoit tantôt avec moi; elle a trouvé beaucoup de gens de sa connoissance: je l'aime un peu trop, mais je ne saurois tant mesurer toutes choses : *J'étois bien serviteur de Monsieur votre père :* ne trouvez-vous point que j'ai des raisons de l'aimer à peu près de la même sorte? Je ne vous parle guère de Madame de la Troche; c'est que les flots de la mer ne sont pas plus agités que son procédé avec moi; elle est contente et mal contente dix fois par semaine, et cette diversité compose un désagrément incroyable dans la société : cette préférence du faubourg est un point à quoi il est difficile de remédier : je suis aimée autant qu'on y peut aimer : la compagnie est sûrement bonne; je ne suis de contrebande à rien; ce qu'on y est une fois, on l'est toujours : de plus, notre Cardinal m'y donne souvent des rendez-vous; que faire à tout cela? En un mot, je renonce à plaire à Madame de la Troche, sans renoncer à l'aimer, car elle me trouvera toujours, quand elle voudra se faire

faire justice : j'ai de bons témoins de ma conduite avec elle, ils sont persuadés que j'ai raison, et admirent quelquefois ma patience. Ne me répondez qu'un mot sur tout cela ; car si la fantaisie lui prenoit de voir une de vos lettres, tout seroit perdu d'y trouver votre improbation : il est vrai que cela n'est point encore arrivé, et qu'il faut bien des choses pour en être digne à mon égard : Madame de Villars est ma favorite là-dessus : si j'étois Reine de France ou d'Espagne, je croirois qu'elle me veut faire sa cour ; mais ne l'étant point, je vois que c'est de l'amitié pour vous et pour moi. Elle est ravie de votre souvenir ; elle ne partira point si-tôt par une petite raison que vous devinerez, quand je vous dirai qu'elle ne peut aller qu'aux dépens du Roi son maître, et que ses assignations sont retardées (3). Cependant nous disons fort bien que nous n'avons rien contre l'Espagne ; ils sont dans les règles du traité. L'Ambassadeur est ici, remplissant tous nos Minimes de sa belle livrée. Ma fille, je m'en vais prier Dieu, et me disposer à faire demain mes pâques : il faut tâcher au moins de sauver cette action de l'imperfection des

(3) Madame de Villars devoit aller en Espagne, où le Marquis de Villars son mari venoit d'être nommé Ambassadeur extraordinaire.

autres. Je vous aime et vous embrasse : je voudrois bien que mon cœur fût pour Dieu comme il est pour vous.

LETTRE CXLVIII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 20 Avril 1672.

Vous me promettez donc de m'envoyer les chansons que l'on fera en Barbarie; votre conscience sera bien moins chargée de me faire part des médisances de Tunis et d'Alger, que la mienne ne l'est de celles que je vous ai mandées. Ma fille, quand je songe que votre plus proche voisine est la mer Méditerranée, j'ai le cœur tout troublé et tout affligé : il y a de certaines choses qui font peur : elles n'apprennent rien de nouveau; mais c'est un point de vue qui surprend. Je vis hier vos trois Provençaux; le Spinola en est un (1) : il m'a donné votre lettre du 21 Mars; si je le puis servir, je le ferai de mon mieux : j'honore son nom : il y a un Spinola qui a perdu romanesquement une de ses mains; c'est un Artaban.

(1) Madame de Sévigné met aux rang des trois Provençaux, M. de Spinola, qui vraisemblablement étoit Génois, et par conséquent plus Italien que Provençal.

Celui-ci m'a montré une lettre italienne, qui n'est pleine que de vous; je vous l'envoie: l'exclamation au Roi de France me plaît fort. Il dit que vous parlez très-bien Italien; je vous en loue, rien n'est plus joli: si j'avois été en lieu de pouvoir m'y accoutumer, je l'aurois fait; ne vous en lassez point. Je crois que M. d'Usez vous aura conté sa conversation avec le Roi, à laquelle on ne peut rien ajouter: je lui trouve une justesse dans l'esprit, que j'aime à observer: mais ce Prélat s'en va bientôt, et vous perdez beaucoup de ne l'avoir plus ici. Madame de Brissac voit très-facilement le Comte de Guiche chez elle: il n'y a point d'autre façon; on ne les voit guère ailleurs. Elle ne va point souvent chez M. de la Rochefoucauld: Madame de la Fayette est à sa petite campagne; je ne vois aucune liaison entr'eux et cette Duchesse. Cette dernière contemple son essence, comme un coq en pâte: vous souvient-il de cette folie? On soupçonne la Maréchale d'Estrées des chansons; mais ce n'est qu'une vision. Je vous ai parlé de Madame de la Troche dans le tems que vous m'en parliez; vous en êtes instruite présentement; mais comme il ne lui est pas facile de se passer de moi, insensiblement les glaces se fondent, sa

belle humeur revient ; et moi je le veux bien : je prends le tems tout comme il vient ; si j'avois un degré de chaleur davantage, je serois beaucoup plus offensée. C'est donc ainsi que vous voulez que l'on soit, c'est-à-dire, dans une profonde tranquillité ; ô l'heureux état ! mais que je suis loin d'en sentir les douceurs ! Vous me faites peur de le souhaiter : il me semble que vous faites tout ce que vous voulez, et tout d'un coup, lorsque je vous aimerai le plus tendrement, je vous trouverai toute froide et toute reposée. Ah ! ne venez pas me donner de cette léthargie à mon arrivée en Provence ; j'aurois grand regret à mon voyage, si j'y trouvois de telles glaces. Je touche enfin mon départ du bout du doigt ; mais ce qui me donne congé, me coûtera bien des larmes : c'est quelque chose de pitoyable que l'état de ma pauvre tante ; son enflure augmente tous les jours ; c'est un excès de douleur qui serre le cœur des plus indifférens. Madame de Coulanges pleura hier en lui disant adieu : ce ne fut pourtant pas un adieu en forme ; mais comme elle et son mari pensoient que c'étoit pour jamais, ils étoient très-affligés. Pour moi, qui passe une grande partie de mes jours à soupirer auprès d'elle, je suis accablée de tristesse ; elle me fait des caresses

qui me tuent; elle parle de sa mort comme d'un voyage ; elle a toujours un très-bon esprit; elle le conserve jusqu'au bout. Elle a reçu ce matin Notre-Seigneur en forme de viatique et pour ses pâques; mais elle croit le recevoir encore une fois : sa dévotion étoit admirable ; nous fondions tous en larmes : elle étoit assise ; elle ne peut durer au lit ; elle s'est mise à genoux ; c'étoit un spectacle triste et dévot tout ensemble.

J'ai quitté M. et Madame de Coulanges avec déplaisir ; ils ont beaucoup d'amitié pour moi ; je compte les retrouver à Lyon. Je m'en vais m'établir et me ranger dans mon petit logis, en attendant le plaisir de vous y voir avec moi. On dit que la Brune a repris le fil de son discours avec le Chevalier de Lorraine, et qu'ils causèrent fort à cette fête que donna M. le Duc, où pour manger de la viande, ils attendirent si scrupuleusement que minuit fût sonné le Dimanche de la Passion. On passe sa vie à dire des adieux ; tout le monde s'en va ; tout le monde est ému. La Comtesse du Lude est venue en poste dire adieu à son mari ; elle s'en retournera dans six jours, après lui avoir tenu l'étrier pour monter à cheval, et s'en aller à l'armée comme les autres. Je vous assure que l'on tremble pour ses amis.

J'ai passé le Dimanche des Rameaux à Sainte-Marie dans mes considérations ordinaires. Barillon a fait ici un grand séjour; il s'en va, puisque vous lui commandez d'être à son devoir; votre exemple le confond : son emploi est admirable cette année : il mangera cinquante mille francs; mais il sait bien où les prendre (2). Madame de C** est folle; on la trouve telle en ce pays : la belle pensée d'aller en Italie comme une Princesse infortunée, au lieu de revenir paisiblement à Paris chez sa mère, qui l'adore et qui met au rang de tous les malheurs de sa maison l'extravagance de sa fille! elle a raison; je n'en ai jamais vu une plus ridicule. Nous ne savons si la Marans travaille sur terre ou sous terre : elle voit peu *son fils* (3) et Madame de la Fayette, et ce n'est que des momens; tout aussi-tôt Madame de Schomberg vient la reprendre : cela est bien incommode de n'être plus remenée par Madame de Sévigné; elle n'aime guère à me rencontrer. Mais comment votre fils est-il devenu brun? je le croyois blondin, et vous me l'aviez vanté comme tel! quoi, sérieusement il est brun! ne vous moquez-vous point? J'ai envie de vous mander que votre

(2) M. de Barillon étoit Ambassadeur en Angleterre.
(3) M. de la Rochefoucauld.

fille est devenue blonde : quoi qu'il en soit, il y a toujours à tous vos enfans la marque de l'ouvrier. Je suis assurée que quand Madame de Senneterre aura fait ses affaires et ses couches, elle ne fera point comme Madame de C**.

Le petit du Bois (4) est parti pour suivre M. de Louvois (5), et je m'apperçois déjà de son absence. Je passai hier à la poste pour tâcher d'y refaire des amis, et voir si du Bois ne m'avoit recommandée à personne : je trouvai des visages nouveaux, qui ne furent pas fort touchés de mon mérite ; je les priai de mettre mes lettres à part, afin de les envoyer prendre ce matin, à quoi je n'ai pas manqué ; ils m'ont mandé qu'assurément il n'y en avoit pas pour moi. Me voilà tombée des nues : je ne saurois vivre sans vos lettres ; peut-être que vous les aurez adressées à quelqu'un, et qu'elles me viendront demain ; je le souhaite fort, et de pouvoir remettre en train mon commerce de la poste.

(4) C'est ce Commis de la poste que Madame de Sévigné avoit mis dans ses intérêts pour la diligence et la sûreté de son commerce de lettres avec sa fille.

(5) Sur-Intendant-général des postes, Secrétaire d'État de la guerre.

LETTRE XCXLIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 Avril 1672.

Je reçus votre lettre du 15 justement quand on ne pouvoit plus y faire réponse : quelque soin que j'eusse pris à la poste, elle avoit été abandonnée à la paresse des Facteurs; et voilà précisément ce que je crains. Je ferai mon possible pour retrouver quelque nouvel ami (*au bureau de la poste*), ou plutôt, je vous avoue que je voudrois bien m'en aller, et que ma pauvre tante eût pris un parti : cela est barbare à dire; mais il est bien barbare aussi de trouver ce devoir sur mon chemin, lorsque je suis prête à vous aller voir; l'état où je suis n'est pas aimable. Je vous envoie une petite cravatte, tout comme on les porte; vous jugerez par-là que, depuis votre départ, le monde ne s'est point subtilisé : vous voyez comme nous sommes simples en ce pays-ci. J'ai une grande impatience de savoir ce qui se sera passé à votre voyage de la Sainte-Baume (1); c'est donc votre Notre-

(1) La Sainte-Baume est une grotte taillée dans le roc, où, selon la tradition du pays, et sans aucun autre fondement raisonnable, on prétend que Sainte Madeleine vint finir sa vie dans la pénitence.

Dame

Dame des Anges. M. le Marquis de Vence, qui me rend des soins très-obligeans, m'a fait grand'peur du chemin (2). Il a perdu son fils aîné : il me fait pitié ; il voudroit bien pleurer, et il se contraint : il me paroît extrêmement attaché à tous vos intérêts.

J'ai été voir Madame de la Fayette avec le Cardinal ; nous la trouvâmes mieux qu'à Paris ; nous parlâmes fort de vous. Il s'en va lundi ; il vous dira adieu comme il vous a dit bonjour ; il vous aime tendrement, et vous fera réponse sur la proposition d'être Archevêque d'Aix : nous composâmes la vie qu'il feroit, toujours déchiré entre le désir de vous voir, et la crainte d'être ridicule ; nous réglâmes les heures, et nous inventâmes des supplices pour le premier qui mettroit le nez sur l'attachement qu'il auroit pour vous. Cette conversation nous eût menés plus loin que *Fleuri* (3) : d'Hacqueville et l'Abbé de Pontcarré étoient avec nous ;

(2) » Mais si d'une adresse admirable,
» L'Ange a taillé ce roc divin,
» Le démon cauteleux et fin
» En a fait l'abord effroyable,
» Sachant bien que le pélerin
» Se donneroit cent fois au diable,
» Et se damneroit en chemin.

Voyage de Chap. et de Bach.

(3) C'est le nom du lieu où étoit alors Madame de la Fayette.

j'étois insolemment avec ces trois hommes. Je m'en vais tout présentement me promener trois ou quatre heures à Livry : j'étouffe; je suis triste ; il faut que le verd naissant et les rosignols me redonnent quelque douceur dans l'esprit : on ne voit ici que des adieux, des équipages qui nous empêchent de passer dans les rues. Je reviens demain matin pour faire partir celui de mon fils; mais il ne fera point d'embarras; ce sont des coffres qui vont par des messagers : il a acheté ses chevaux en Allemagne : j'aurai soin qu'on lui donne de l'argent pendant la campagne. Je suis une marâtre. Je dis hier adieu au *petit dénaturé* (4) : je pensai pleurer : cette campagne sera rude, et je ne me fie guère à lui pour se conserver, *poco duri, pur che s'innalzi,* il en est revenu là; c'est sa vraie devise. Adieu; je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui ; je m'en vais à la Sainte-Baume ; je m'en vais dans un lieu où je penserai à vous sans cesse, et peut-être trop tendrement. Il est bien difficile que je revoie ce jardin, ces allées, ce petit pont, cette avenue, cette prairie, ce moulin, cette petite vue, cette forêt, sans penser à ma très-chère enfant.

Le petit Daquin est premier Médecin. *La faveur l'a pu faire autant que le mérite.*

(4) Le Chevalier de Grignan.

LETTRE CL.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 27 Avril 1672.

Je m'en vais faire réponse à vos deux lettres, et puis je vous parlerai de ce pays-ci. M. de Pomponne a vu la première, et je lui ferai voir encore une grande partie de la seconde : il est parti; ce fut en lui disant adieu, que je lui montrai votre lettre, ne pouvant jamais mieux dire que ce que vous écrivez sur vos affaires : il vous trouve admirable; je n'ose vous dire à quoi il compare votre style : il a été ravi de votre description de la Sainte-Baume; il le sera encore davantage de votre seconde lettre. L'Évêque témoigne en toute rencontre qu'il sera fort aise de se raccommoder avec vous : il a trouvé ici toutes choses assez bien disposées pour lui faire souhaiter une réconciliation dont il se fait honneur, comme d'un sentiment convenable à sa profession. On croit que nous aurons, entre-ci et demain, un premier Président de Provence. Je vous remercie de votre relation de la Sainte-Baume : vous ne m'ôterez pas l'envie de voir cette affreuse grotte; plus on a de peine à s'y résoudre, plus il faut y aller;

et au bout du compte, je ne m'en soucie que foiblement : je ne cherche que vous en Provence; quand je vous aurai, j'aurai tout ce que je souhaite : ma tante est toujours très-mal; je lui dis mille tendresses de votre part, qu'elle reçoit très-bien. M. de la Trousse lui en écrit d'excessives ; ce sont des amitiés de l'agonie, dont je ne fais pas grand cas ; j'en quitte ceux qui ne commenceroient que là à m'aimer. Ma fille, il faut aimer pendant la vie, comme vous faites si bien, la rendre douce et agréable, ne point noyer de douleur et d'amertume ceux qui nous aiment ; il est trop tard de changer quand on expire. Vous savez comme j'ai toujours ri des bons fonds ; je n'en connois que d'une sorte, et le vôtre doit contenter les plus difficiles. Je vois les choses comme elles sont ; croyez-moi, je ne suis point folle ; et pour vous le montrer, c'est qu'on ne peut jamais être plus contente d'une personne que je le suis de vous. J'enverrai à Madame de Coulanges ce qui lui appartient de ma lettre ; elle sera mise en pièces : il m'en restera encore quelques centaines pour me consoler ; mais toutes aimables qu'elles sont, je souhaite extrêmement de n'en plus recevoir. Venons aux nouvelles.

Le Roi part demain. Il y aura cent mille

hommes hors de Paris; on a fait ce calcul dans les quartiers à peu près. Il y a quatre jours que je ne dis que des adieux. Je fus hier à l'Arsénal; je voulois dire adieu au Grand-Maître (1) qui m'étoit venu chercher; je ne le trouvai pas, mais je trouvai la Troche, qui pleuroit son fils, et la Comtesse (2), qui pleuroit son mari : elle avoit un chapeau gris, qu'elle enfonçoit dans l'excès de sa douleur; c'étoit une chose plaisante; je crois que jamais un chapeau ne s'est trouvé à pareille fête : j'aurois voulu ce jour-là mettre une coiffe ou une cornette. Enfin, ils sont partis tous deux ce matin, la femme pour le Lude, et le mari pour la guerre : mais quelle guerre! la plus cruelle, la plus périlleuse dont on ait jamais ouï parler, depuis le passage de Charles VIII en Italie. On l'a dit au Roi. L'Issel est défendu, et bordé de douze cents pièces de canon, de soixante mille hommes de pied, de trois grosses villes, d'une large rivière qui est encore au-devant. Le Comte de Guiche, qui sait le pays, nous montra l'autre jour cette carte chez Madame de Verneuil; c'est une chose étonnante. M. le Prince

(1) Le Comte du Lude, Grand-Maître de l'Artillerie.

(2) Renée-Éléonore de Bouillé, première femme du Comte du Lude, étoit grande chasseresse, et toujours vêtue en homme. Elle passoit sa vie à la campagne.

est fort occupé de cette grande affaire. Il lui vint l'autre jour une manière de fou assez plaisant, qui lui dit qu'il savoit fort bien faire de la monnoie. » Mon ami, *lui dit-il*, » je te remercie; mais si tu sais une inven- » tion pour nous faire passer l'Issel sans être » assommés, tu me feras grand plaisir, car je » n'en sais point «. Ses Lieutenans-Généraux étoient Messieurs les Maréchaux d'Humières et de Bellefond. Voici un détail qu'on est bien aise de savoir. Les deux armées se joindront, et le Roi commandera à MONSIEUR; MONSIEUR, à M. le Prince, M. le Prince à M. de Turenne, et M. de Turenne aux deux Maréchaux, et même à l'armée du Maréchal de Créqui. Le Roi parla donc à M. de Bellefond, et lui dit que son intention étoit qu'il obéît à M. de Turenne sans conséquence. Le Maréchal, sans demander du tems, voilà sa faute, répondit qu'il ne seroit pas digne de l'honneur que lui a fait Sa Majesté, s'il se déshonoroit par une obéissance sans exemple. Le Roi le pressa fort bonnement de songer à la réponse qu'il venoit de lui faire, ajoutant qu'il souhaitoit cette preuve de son amitié, qu'il y alloit de sa disgrace. Le Maréchal lui dit : Qu'il voyoit bien qu'il perdoit les bonnes grâces de Sa Majesté et sa fortune; mais qu'il vouloit du moins conserver

son estime, et qu'il ne pouvoit obéir à M. de Turenne, sans dégrader la dignité où il l'avoit élevé. Le Roi lui dit : M. le Maréchal, il faut donc se séparer. Le Maréchal fit une profonde révérence, et partit. M. de Louvois, qui ne l'aime point, lui expédia tout aussitôt un ordre d'aller à Tours : il a été rayé de dessus l'état de la Maison du Roi : il a cinquante mille écus de dettes au-delà de son bien : il est abîmé, mais il est content, et l'on ne doute pas qu'il n'aille à la Trape. Il a offert au Roi son équipage, qui étoit fait aux dépens de Sa Majesté, pour en faire ce qu'il lui plairoit ; on a pris cela comme s'il eût voulu braver le Roi ; jamais rien ne fut plus innocent : tout ce qui étoit attaché à lui est inconsolable. Ne manquez pas d'écrire à Madame de Villars (3) et au pauvre Maréchal. Cependant le Marchal d'Humières, soutenu par M. de Louvois, n'avoit point paru, et attendoit que le Maréchal de Créqui eût répondu : ce dernier est venu de son armée en poste, répondre lui-même : il arriva avant-hier ; il eut une conversation d'une heure avec le Roi. Le Maréchal de Gramont, qui fut appelé, soutint le droit des Maréchaux de France, et fit le Roi juge de ceux qui

(3) Madame de Villars étoit Bellefond, et tante du Maréchal.

faisoient le plus de cas de cette dignité, ou ceux qui, pour en soutenir la grandeur, s'exposoient au malheur de lui déplaire; ou celui qui étoit honteux d'en porter le titre, qui l'avoit effacé de tous les lieux où il pouvoit être, qui tenoit le nom de Maréchal pour une injure, et qui vouloit commander en qualité de Prince. Enfin, la conclusion fut que le Maréchal de Créqui est allé à la campagne, dans sa maison, planter des choux, aussi bien que le Maréchal d'Humières. Voilà de quoi on parle uniquement; on dispute pour savoir s'ils ont bien ou mal fait : la Comtesse (4) s'égosille; le Comte de Guiche prend son fausset; il faut les séparer; c'est une comédie. Ce qui est vrai, c'est que voilà trois hommes d'une grande importance pour la guerre, et qu'on aura bien de la peine à remplacer. M. le Prince les regrette fort pour l'intérêt du Roi. M. de Schomberg n'est pas plus disposé que les autres à obéir à M. de Turenne, ayant commandé des armées en chef. Enfin, la France, qui est pleine de grands Capitaines, n'en trouvera pas assez par la circonstance de ce malheureux contre-tems.

M. d'Aligre a les sceaux; il a quatre-vingts ans; c'est un dépôt; c'est un Pape. Je viens de faire un tour de ville : j'ai été chez M. de

(4) Madame de Fiesque.

la R. F.. Il est accablé de douleur d'avoir dit adieu à tous ses enfans : au travers de cela, il m'a priée de vous dire mille tendresses de sa part : nous avons fort causé. Tout le monde pleure son fils, son frère, son mari, son amant : il faudroit être bien misérable pour ne pas se trouver intéressée au départ de la France toute entière. Dangeau et le Comte de Sault sont venus dire adieu : ils nous ont appris que le Roi, afin d'éviter les larmes, est parti ce matin à dix heures, sans que personne l'ait su, au lieu de partir demain, comme tout le monde le croyoit. Il est parti lui douzième ; tout le reste suivra : au lieu d'aller à Villers-Cotterets, il est allé à Nanteuil, où l'on croit que d'autres gens, qui ont disparu aussi, se trouveront : il ira demain à Soissons, et tout de suite, comme il l'avoit résolu : si vous ne trouvez cela galant, vous n'avez qu'à le dire. La tristesse où tout le monde se trouve est une chose qu'on ne sauroit imaginer au point qu'elle est. La Reine est demeurée Régente : toutes les Compagnies supérieures l'ont été saluer. Voici une étrange guerre, et qui commence bien tristement. En revenant ici, j'ai trouvé notre pauvre Cardinal qui venoit me dire adieu : nous avons causé une heure ; il part demain matin ; M. d'Usez part aussi : qui

est-ce qui ne partira point? hélas! c'est moi; mais j'aurai mon tour comme les autres. J'approuve fort votre promenade et le voyage de Monaco: il est vrai, comme vous dites, que c'est une chose cruelle de faire cent lieues pour se retrouver à Aix; mais la tournée que vous allez faire s'accordera bien avec mon retardement. Je crois que j'arriverai à Grignan un peu après vous. Je vous conjure, ma fille, de m'écrire toujours soigneusement; je suis désolée quand je n'ai point de vos lettres.

LETTRE CLI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 29 Avril 1672.

MONSIEUR d'Usez est parti ce matin: je lui dis hier adieu avec douleur de perdre ici pour vous le plus habile et le meilleur ami du monde: je suis fort touchée de son mérite; je l'aime et l'honore beaucoup; j'espère le revoir en Provence, où vous devez suivre tous ses conseils aveuglément: il sait l'air de ce pays-ci, et n'oubliera pas de soutenir dans l'occasion l'honneur des Grignans. J'ai écrit à M. de Pomponne, et n'ai pas manqué de lui envoyer deux feuilles de votre lettre; on

ne sauroit mieux dire que vous ; si j'avois copié, cela auroit été réchauffé, ou, pour mieux dire, refroidi, et auroit perdu la moitié de sa force ; je soutiens votre lettre d'une des miennes, où je le prie de remarquer le tour qu'on avoit donné à cette affaire, et que voilà comme on cache, sous des manières douces et adroites, un désir perpétuel de choquer M. de Grignan en toutes choses. Je suis assurée que M. de Pomponne en sera touché ; car c'est ce qui est directement opposé aux gens sincères et honnêtes. Quand je tiens une chose comme celle-là, par exemple, je sais assez bien la mettre en son jour et la faire valoir ; j'attends sa réponse avec impatience.

Notre Cardinal partit hier. Il n'y a pas un homme de qualité à Paris ; tout est avec le Roi, ou dans ses Gouvernemens, ou chez soi ; mais il y en a peu de ces derniers. Je trouve que M. de S** a plus de courage que ceux qui passeront l'Issel ; il a soutenu ici de voir partir tout le monde, lui jeune, riche, en santé, sans avoir été non plus ébranlé de suivre les autres, que s'il avoit vu faire une partie d'aller ramasser des coquilles, je n'ai pas dit une partie de chasse, car il y seroit allé ; il s'en va paisiblement à S**. *Tayau ;* le voilà pour son été ; il est plus sage que les

autres qui sont soumis à l'*opinione regina del mondo* : il vaut bien mieux être Philosophe. Tout le monde est triste et affligé : on voit partir tous ses proches, tous ses amis pour s'exposer à de grands périls ; cela presse le cœur. Le Roi même ne fut pas exempt de tendresse dans son départ précipité : on tient toujours pour assuré qu'il y eut des gens qui le reçurent à Nanteuil ; ces gens-là ne retourneront pas si-tôt à Saint-Germain, parce qu'ils ont une affaire entre-ci et trois mois, qu'ils feront à quelque maison de campagne. Il y a moins d'aigreur contre le Maréchal de Créqui que contre les deux autres ; c'est qu'il a parfaitement bien dit ses raisons. Le Maréchal de Bellefond a été trop sec et trop d'une pièce : n'oubliez point de faire ce qui convient sur tout cela.

Vous voilà, ma fille, dans votre grand voyage ; vous ne sauriez mieux faire présentement ; on n'est pas toujours en état ni en humeur de se promener : si vous étiez moins hasardeuse, j'aurois plus de repos ; mais vous voudrez faire des chefs-d'œuvres où jamais carrosse n'a passé, cela me trouble : croyez-moi, mon enfant, ne forcez point la nature, allez à cheval et en litière comme les autres ; songez ce que c'est que d'avoir des bras, des jambes et des têtes cas-

sées. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et sur-tout de Monaco. Je suis fort bien avec le Comte de Guiche; je l'ai vu plusieurs fois chez M. de la Rochefoucauld et à l'hôtel de Sully; il m'attaque toujours; il s'imagine que j'ai de l'esprit; nous avons fort causé; il me conta à quel point sa sœur (1) est estropiée de cette saignée; cela fait peur et pitié. Je ne l'ai jamais vu avec sa *Chimène* (2); ils sont tellement sophistiqués tout deux qu'on ne croit rien de grossier à leur amour; et l'on est persuadé qu'ils ont chacun leurs raisons pour être honnêtes. Il y a deux mois que la Marans n'a vu *son fils* (3); il n'a pas si bonne opinion d'elle.

Voici ce qu'elle disoit l'autre jour; vous savez que ses dits sont remarquables : Que pour elle, elle aimeroit mieux mourir que de faire des faveurs à un homme qu'elle aimeroit; mais que si elle en trouvoit jamais un qui l'aimât, et qui ne fût point haïssable, pourvu qu'elle ne l'aimât point, elle se mettroit en œuvre. Son fils a recueilli cet honnête discours, et en fait bien son profit pour juger de ses occupations; il lui disoit : *Ma*

(1) Madame de Monaco.

(2) Madame de Brissac.

(3) Il s'agit de M. de la Rochefoucauld toutes les fois qu'il est parlé du *fils* de Madame de Marans; elle l'appeloit *son fils*, et il l'appeloit *sa mère*.

mère, je vous approuve d'autant plus que cette distinction est délicate et nouvelle; jusqu'ici je n'avois trouvé que des femmes grossières, qui ne faisoient qu'une personne de ces deux, et qui confondoient l'aimé et le favorisé : mais, *ma mère*, il vous appartenoit de changer ces vieilles maximes, qui n'ont rien de précieux en comparaison de celles que vous allez introduire. Il fait bon l'entendre là-dessus. Depuis ce jour-là, il l'a perdu de vue, et tire ses conséquences sans nulle difficulté.

Vendredi au soir.

J'ai vu Madame du Plessis-Bellière il y a deux heures; elle m'a conté la conversation du Roi et du Maréchal de Crequi (4); elle est longue, et forte, et touchante, et raisonnable : s'il avoit parlé le premier, la chose auroit été accommodée : il proposa cinq ou six tempéramens, qui auroient été reçus si le Roi ne s'étoit fait une loi de n'en recevoir aucun. Le Maréchal de Bellefond a gâté cette affaire. M. de la R. F. dit que c'est qu'il n'a point de jointures dans l'esprit. Le Maréchal de Créqui parut désespéré, et dit au Roi : Sire, ôtez-moi le bâton, n'êtes-

(4) Le Maréchal de Créqui étoit gendre de Madame du Plessis-Bellière.

vous pas le maître ? Laissez-moi servir cette campagne comme le Marquis de Créqui ; peut-être que je mériterai que Votre Majesté me rende le bâton à la fin de la guerre. Le Roi fut touché de l'état où il le voyoit ; et comme il sortoit tout transporté, ne connoissant personne, Sa Majesté dit au Maréchal de Villeroi : Suivez le Maréchal de Créqui, il est hors de lui. Le Roi en a parlé depuis avec estime et sans aigreur, et a fait servir dans l'armée la compagnie de ses gardes. Il est allé chez lui à Marine près de Pontoise, avec sa femme et ses enfans. Le Maréchal d'Humières est allé à Angers. Voilà, ma fille, de quoi il a été question depuis quatre jours. Il n'y a plus personne à Paris.

Voici votre tour,
Venez, Messieurs de la ville,
Parlez-nous d'amour,
Mais jusqu'à leur retour.

Ma tante n'est plus si excessivement mal ; nous sommes résolus de partir dans le mois de Mai. Je vous écrirai soigneusement : je déménage présentement ; ma petite maison est bien jolie : votre logement vous y paroîtra bien à souhait, pourvu que vous m'aimiez toujours ; car nous ne serons pas à cent lieues l'une de l'autre. Je prends plaisir de me ranger dans l'espérance de vous y voir. Adieu,

ma très-aimable enfant, je suis à vous sans aucune distinction ni restriction.

LETTRE CLII.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 4 Mai 1672.

Je ne puis vous dire combien je vous plains, ma fille, combien je vous loue, combien je vous admire : voilà mon discours divisé en trois points. *Je vous plains* d'être sujette à des humeurs noires, qui vous font assurément beaucoup de mal. *Je vous loue* d'en être la maîtresse quand il le faut, et principalement pour M. de Grignan qui en seroit pénétré; c'est une marque de l'amitié et de la complaisance que vous avez pour lui. *Et je vous admire* de vous contraindre pour paroître ce que vous n'êtes pas : voilà qui est héroïque et le fruit de votre philosophie; vous avez en vous de quoi l'exercer. Nous trouvions l'autre jour qu'il n'y avoit de véritable mal dans la vie que les grandes douleurs; tout le reste est dans l'imagination et dépend de la manière dont on conçoit les choses : tous les autres maux trouvent leur remède, ou dans le tems, ou dans la modération, ou dans la force de l'esprit; les réflexions,

réflexions, la dévotion, la philosophie peuvent les adoucir. Quant aux douleurs, elles tiennent l'ame et le corps; la vue de Dieu les fait souffrir avec patience, elle fait qu'on en profite, mais elle ne les diminue point. Voilà un discours qui auroit tout l'air d'avoir été rapporté tout entier du faubourg Saint-Germain (1), cependant il est de chez ma pauvre tante, où j'étois l'aigle de la conversation : elle nous en donnoit le sujet par ses extrêmes souffrances qu'elle ne veut pas qu'on mette en comparaison avec nul autre mal de la vie. M. de la R. F. est bien de cet avis; il est toujours accablé de goutte : il a perdu sa vraie mère (2), dont il est véritablement affligé; je l'en ai vu pleurer avec une tendresse qui me le faisoit adorer; c'étoit une femme d'un extrême mérite; et enfin, dit-il, c'étoit la seule qui n'a jamais cessé de m'aimer. Ne manquez pas de lui écrire, et M. de Grignan aussi. Le cœur de M. de la R. F. pour sa famille est une chose incomparable; il prétend que c'est une des chaînes qui nous attachent l'un à l'autre. Nous avons bien découvert, et rapporté,

(1) C'est-à-dire, de chez Madame de la Fayette, où se rendoit tous les jours M. de la Rochefoucauld, et en même tems la compagnie la plus choisie.

(2) Gabrielle du Plessis de Liancourt.

et rajusté des choses de sa folle de *mère* (3), qui nous font bien entendre ce que vous nous disiez quelquefois, que ce n'étoit point ce qu'on pensoit, que c'étoit autre chose; vraiment oui c'étoit autre chose, ou, pour mieux dire, c'étoit tout ensemble; l'un étoit sans préjudice de l'autre; elle marioit le luth avec la voix, et le spirituel avec les grossiéretés. Ma fille, nous avons trouvé une bonne veine, et qui nous explique bien une querelle que vous eûtes une fois dans la grande chambre de Madame de la Fayette : je vous dirai le reste en Provence. Ma tante est dans un état qui tirera dans une grande longueur. Votre voyage est parfaitement bien placé; peut-être que le nôtre s'y rapportera. Nous mourons d'envie de passer la Pentecôte en chemin, ou à Moulins, ou à Lyon; l'Abbé le souhaite comme moi. Il n'y a pas un homme de qualité (d'épée s'entend) à Paris. Je fus dimanche à la Messe aux Minimes; je dis à Mademoiselle de la Trousse : Nous allons trouver nos pauvres Minimes bien déserts, il n'y doit avoir que le Marquis d'Alluye (4). Nous entrons dans l'église, le pre-

(3) Madame de Marans.

(4) Paul d'Escoubleau, Marquis d'Alluye et de Sourdis, Gouverneur de la ville d'Orléans, Orléanois et pays Chartrain.

mier homme et l'unique que je trouve, c'est le Marquis d'Alluye; mon enfant, cette sottise me fit rire aux larmes : enfin, il est demeuré, et s'en va à son Gouvernement sur le bord de la mer ; il faut garder les côtes, comme vous savez. L'amant de celle que vous avez nommée l'*incomparable*, ne la trouva point à la première couchée, mais sur le chemin dans une maison de Sanguin, au-delà de celle que vous connoissez ; il y fut deux heures : on croit qu'il y vit ses enfans pour la première fois : la belle y est demeurée avec des gardes et une de ses amies : elle y sera trois ou quatre mois sans en partir. Madame de la Vallière est à Saint-Germain ; Madame de Thianges ici chez son père : je vis l'autre jour sa fille, elle est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Il y a des gens qui disent que le Roi fut droit à Nanteuil ; mais ce qui est de fait, c'est que la belle est à cette maison qui s'appelle le *Genitoi*. Je ne vous mande rien que de vrai ; je hais et méprise les fausses nouvelles. Vous voilà donc partie, ma fille; j'espère bien que vous m'écrirez de par-tout ; je vous écris toujours. J'ai si bien fait que j'ai retrouvé un petit ami à la poste, qui prend soin de nos lettres. J'ai été ces jours-ci fort occupée à parer ma petite maison ; Saint-Aubin y a

fait des merveilles ; j'y coucherai demain ; je vous jure que je ne l'aime que parce qu'elle est faite pour vous ; vous serez très-bien logée dans mon appartement, et moi très-bien aussi. Je vous conterai comme tout cela est tourné joliment. J'ai des inquiétudes extrêmes de votre pauvre frère ; on croit cette guerre si terrible, qu'on ne peut assez craindre pour ceux que l'on aime ; et puis tout d'un coup j'espère que ce ne sera point tout ce que l'on pense, parce que je n'ai jamais vu arriver les choses comme on les imagine. Mandez-moi, je vous prie, ce qu'il y a entre la Princesse d'Harcourt (5) et vous ; Brancas est désespéré de penser que vous n'aimez point sa fille : M. d'Usez a promis de remettre la paix par-tout ; je serai bien aise de savoir de vous ce qui vous a mise en froideur. Vous me dites que la beauté de votre fils diminue, et que son mérite augmente ; j'ai regret à sa beauté, et je me réjouis qu'il aime le vin : voilà un petit brin de Bretagne et de Bourgogne, qui fera un fort bel effet avec la sagesse des Grignans : votre fille est tout le contraire, sa beauté augmente, et

(5) Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, Prince d'Harcourt, et fille de Charles de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine Anne d'Autriche.

son mérite diminue. Je vous assure qu'elle est fort jolie, et qu'elle est opiniâtre comme un petit démon ; elle a ses petites volontés et ses petits desseins ; elle me divertit extrêmement ; son teint est admirable, ses yeux sont bleux, ses cheveux noirs, son nez ni beau ni laid, son menton, ses joues, son tour de visage très-parfaits ; je ne dis rien de sa bouche ; elle s'accommodera ; le son de sa voix est joli, Madame de Coulanges trouvoit qu'il pouvoit fort bien passer par sa bouche.

Je pense, ma fille, qu'à la fin je serai de votre avis ; je trouve des chagrins dans la vie qui sont insupportables ; et malgré le beau raisonnement du commencement de ma lettre, il y a bien d'autres maux, qui, pour être moindres que les douleurs, se font également redouter. Je suis si souvent traversée dans ce que je souhaite le plus, qu'en vérité la vie me paroît fort désobligeante.

Quand le Chevalier de Lorraine partit, il faisoit l'amoureux de l'*Ange* (6), et MONSIEUR le vouloit bien. Madame de Coëtquen n'a osé, dit-on, reprendre le fil de son discours. Madame de Rohan a quitté la place ; elle est logée à l'hôtel de Vitri et toute sa famille. J'attends des réponses de M. de Pom-

(6) Louise-Élisabeth Rouxel, fille du Maréchal de Grancei.

ponne; nous n'avons point encore de premier Président (7).

(7) Il s'agissoit de la place de premier Président du Parlement de Provence, vacante par la mort de M. d'Oppède.

LETTRE CLIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 6 Mai 1672.

Ma fille, il faut, que je vous conte, c'est une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un service de M. le Chancelier (1) à l'Oratoire : ce sont les Peintres, les Sculpteurs, les Musiciens et les Orateurs qui en ont fait la dépense; en un mot, les quatre Arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puisse imaginer : le Brun avoit fait le dessin : le mausolée touchoit à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre squelettes en-bas étoient chargés des marques de sa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie : l'un portoit son mortier, l'autre sa couronne de Duc, l'autre son Ordre, l'autre les masses

(1) Pierre Séguier, mort le 28 Janvier précédent.

de Chancelier. Les quatre Arts étoient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur, la Peinture, la Musique, l'Éloquence et la Sculpture. Quatre Vertus soutenoient la première représentation, la Force, la Justice, la Tempérance et la Religion. Quatre Anges ou quatre Génies recevoient au-dessus cette belle ame. Le mausolée étoit encore orné de plusieurs Anges qui soutenoient une chapelle ardente, laquelle tenoit à la voute. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, ni de si bien imaginé; c'est le chef-d'œuvre de le Brun. Toute l'Eglise étoit parée de tableaux, de devises et d'emblèmes, qui avoient rapport aux armes, ou à la vie du Chancelier: plusieurs actions principales y étoient peintes. Madame de Verneuil (2) vouloit acheter toute cette décoration à un prix excessif. Ils ont tous en corps résolu d'en parer une galerie, et de laisser cette marque de leur reconnoissance et de leur magnificence à l'éternité. L'assemblée étoit belle et grande, mais sans confusion; j'étois auprès de M. de Tulle, de M. Colbert, de M. de Monmouth (3), beau comme du tems

(2) Charlotte Séguier, sa fille, mariée, 1°. à Maximilien de Béthune, Duc de Sully; 2°. à Henri de Bourbon, Duc de Verneuil.

(3) Fils naturel de Charles II, Roi d'Angleterre, et le même qui fut décapité en 1685.

du Palais-Royal, qui, par parenthèse, s'en va à l'armée trouver le Roi. Il est venu un jeune Père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre : j'ai dit à M. de Tulle (4) de le faire descendre, et de monter à sa place, et que rien ne pouvoit soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique, que la force de son éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en tremblant, tout le monde trembloit aussi : il a débuté par un accent provençal ; il est de Marseille ; il s'appelle Lené (5) ; mais en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux ; il a si bien établi son discours ; il a donné au défunt des louanges si mesurées ; il a passé par tous les endroits délicats avec tant d'adresse ; il a si bien mis dans tout son

(4) Jules Mascaron, Évêque de Tulle, célèbre Prédicateur.

(5) Il naquit à Lucques, et fut élevé à Marseille ; il se nommoit *Vincent Léna*. Comme il seroit difficile de rien ajouter à l'éloge que fait ici Madame de Sévigné de ce jeune Orateur, il suffira de dire qu'il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, et que la délicatesse de sa santé ne lui ayant point permis de continuer les fonctions pénibles de la chaire, il s'étoit borné à faire des conférences sur l'Écriture-sainte ; ce qui ne laissa pas de lui faire une grande réputation dans tous les lieux où il fut envoyé par ses supérieurs. Les Oraisons funèbres du Chancelier Séguier et du Maréchal du Plessis-Praslin sont les seuls ouvrages imprimés qui restent d'un si excellent homme

jour

jour tout ce qui pouvoit être admiré; il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grace, que tout le monde, je dis tout le monde s'en est écrié, et chacun étoit charmé d'une action si parfaite et si achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, qui l'emmène avec lui dans son diocèse : nous le voulions nommer le Chevalier Mascaron; mais je crois qu'il surpassera son aîné. Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut expliquer. *Baptiste* (6) avoit fait un dernier effort de toute la musique du Roi; ce beau *Miserere* y étoit encore augmenté; il y a eu un *Libera*, où tous les yeux étoient pleins de larmes : je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. Il y avoit beaucoup de Prélats : j'ai dit à Guitaut, Cherchons un peu notre ami *Marseille*; nous ne l'avons point vu; je lui ai dit tout bas, Si c'étoit l'Oraison funèbre de quelqu'un qui fût vivant, il n'y manqueroit pas : cette folie a fait rire Guitaut sans aucun respect de la pompe funèbre. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est-ce ceci? Je pense que je suis folle : à quoi peut servir une si grande narration? Vraiment, j'ai bien satisfait le désir que j'avois de conter.

(6) Lully.

Le Roi est à Charleroi, et y fera un assez long séjour. Il n'y a point encore de fourrages, les équipages portent la famine avec eux : on est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne. Guitaut m'a montré votre lettre, et à l'Abbé, *envoyez-moi ma mère :* ma fille, que vous êtes aimable ! et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous ! Hélas ! je ne songe qu'à partir, laissez-m'en le soin ; je conduis des yeux toutes choses ; et si ma tante prenoit le chemin de languir, en vérité, je partirois. Il n'y a que vous au monde qui puissiez me faire prendre la résolution de la quitter dans un si pitoyable état ; nous verrons, je vis au jour la journée, et n'ai pas encore le courage de rien décider ; un jour je pars, le lendemain je n'ose : enfin, vous dites vrai, il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison ; et moi, je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous. J'irai coucher demain dans ce joli appartement, où vous serez placée sans me déplacer. Adieu, ma belle petite ; vous êtes au bout du monde ; vous voyagez ; je crains votre humeur hasardeuse ; je ne me fie, ni à vous, ni à M. de Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme

vous dites, de se trouver à Aix, après avoir fait cent lieues, et au Saint-Pilon (7), après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois dans vos lettres des endroits qui sont très-plaisans; mais il vous échappe des périodes, comme dans Tacite; j'ai trouvé cette comparaison, il n'y a rien de plus vrai.

(7) Le Saint-Pilon est une chapelle en forme de dôme, bâtie sur la pointe du rocher de la Sainte-Baume. On n'y arrive qu'avec des peines infinies, et par un chemin pratiqué dans cette montagne.

LETTRE CLIV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 13 Mai 1672.

Il est vrai que l'extrême beauté de Livry seroit bien capable de donner de la joie à mon pauvre esprit, si je n'étois accablée de la triste vue de l'état de ma tante, de la véritable envie que j'ai de partir, et de la langueur de Madame de la Fayette, qui, après avoir été un mois à la campagne, à se reposer, à se purger, à se rafraîchir, revient comme un gardon; la premiere chose qui lui arrive, c'est la fièvre tierce avec des accès, qui la font rêver, qui la dévorent, et qui ne peuvent faire autre chose

que la consumer ; car elle est extrêmement maigre, et n'a rien dans le corps : mais quoique je sois touchée de cette maladie, elle ne m'effraie point, celle de ma tante est ce qui m'embarrasse. Cependant fiez-vous à nous, laissez-nous faire ; nous n'irions de long-tems en Provence, si nous n'y allions cette année : quoique vous soyez en état de revenir avec moi, laissez-nous partir ; et si la présence de l'Abbé vous paroît nécessaire à donner quelque ordre dans vos affaires, profitez de sa bonne intention : on fait bien des choses en peu de tems ; ayez pitié de notre impatience, aidez-nous à la soutenir, et ne croyez pas que nous perdions un moment à partir, quand même il en devroit coûter quelque petite chose à la bienséance : parmi tant de devoirs, vous jugez bien que je péris ; ce que je fais m'accable, et ce que je ne fais pas m'inquiète, Ainsi le printems qui me redonneroit la vie, n'est pas pour moi ; *Ah ! ce n'est pas pour moi que sont faits les beaux jours !* voilà ma chanson. Je fais pourtant de petites équipées de tems en tems, qui me soutiennent l'ame dans le corps. Je comprends fort bien l'envie que vous avez quelquefois de voir Livry ; j'espère que vous en jouirez à votre tour ; ce n'est pas que M. d'Usez ne vous

dise comme le Roi s'est fait une loi de n'accorder aucune grace là-dessus ; mais du moins vous en jouirez, s'il plaît à Dieu, pendant la vie de notre Abbé. Je me faisois conter l'autre jour ce que c'est que votre printems, et où se mettent vos rossignols pour chanter. Je ne vois que des pierres, des rochers affreux, ou des orangers, et des oliviers, dont l'amertume ne leur plaît pas : remettez-moi votre pays en honneur. J'approuve fort le voyage que vous faites ; je le crois divertissant ; le bruit du canon me paroît d'une dignité et d'une grandeur qui vous conviennent ; il y a quelque chose de romanesque à recevoir par-tout sa Princesse avec cette sorte de magnificence : pour des étrangers et des princes Trasibules qui arrivent à point nommé, je ne crois pas que vous en avez beaucoup : voilà ce qui manque à votre roman ; cette petite circonstance n'est pas considérable. Vous deviez bien me mander qui vous accompagne dans cette petite promenade. M. de Martel (1) a écrit ici qu'il vous recevroit comme la Reine de France. Je trouve fort plaisant la belle passion du Général des Galères (2) : quand il voudra jouer l'homme saisi et suffoqué, il

(1) Commandant la Marine à Toulon.

(2) Louis-Victor de Rochechouart, Duc de Vivonne.

n'aura guère de peine; de la façon dont vous me le représentez, il crevera aux pieds de sa maîtresse : il me paroît que vous êtes mieux ensemble que vous n'étiez : je comprends qu'à Marseille il m'aime fort tendrement. Vos lettres sont envoyées fidèlement : vous pourriez m'en adresser davantage sans craindre de m'incommoder. Si vous étiez bonne, vous m'auriez mandé le sujet de votre chagrin de l'autre jour; j'ai pensé à tout ce qui peut en donner dans la vie. Votre dernière lettre me renferme à comprendre qu'on vous fait des méchancetés; je ne puis les imaginer, ni voir d'où elles peuvent venir, la Marans a d'autres affaires, vous êtes loin, vous ne l'incommodez sur rien; sa sorte de malice ne va point à ces choses-là, où il faut du soin et de l'application; vous devriez bien m'éclaircir là-dessus : mais, bon Dieu ! que peut-on dire de vous? Je ne puis en être en peine, étant persuadée, comme je le suis, que ce qui est faux ne dure point : quand vous voudrez, ma chère enfant, vous m'instruirez mieux que vous n'avez fait.

M. de Turenne est parti de Charleroi avec vingt mille hommes : on ne sait encore quel dessein il a. Mon fils est toujours en Allemagne; il est vrai que désormais on sera

bien triste en apprenant des nouvelles de la guerre. On craint que Ruiter (3), qui, comme vous savez, est le plus grand Capitaine de la mer, n'ait combattu et battu le Comte d'Estrées dans la Manche. On sait très-peu de nouvelles ici; on dit que le Roi ne veut pas qu'on en écrive : il faut espérer au moins qu'il ne nous cachera pas ses victoires.

Je donnai hier à dîner à la Troche, à l'Abbé Arnauld, à M. de Varennes, dans ma petite maison, que j'aime, parce qu'il semble qu'elle n'ait été faite que pour me donner la joie de vous y recevoir tous deux. Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai vu le *Marseille;* il m'a paru doux comme un mouton; nous ne sommes entrés dans aucune controverse; nous avons parlé des merveilles que nous ferons, M. d'Usez et moi, pour cimenter une bonne paix. Je ne souffrirois pas aisément le retour de Madame de Monaco, sans l'espérance de vous ramener aussi : mon bon naturel n'est point changé. Je sais, à n'en pouvoir douter, que la Marans craint votre retour au-delà de tout ce qu'on craint le plus; soyez persuadée qu'elle l'empêcheroit si elle pouvoit; elle ne sauroit soutenir votre présence. Si vous

(3) Amiral de la République de Hollande.

vouliez me dire un petit mot de plus sur les méchancetés qu'on vous a faites, peut-être vous pourrois-je donner de grandes lumières pour découvrir d'où elles viennent. Vous avez de l'obligation à Langlade; ce n'est point un *écriveux;* mais il paroît votre ami en toute occasion; il a dit des merveilles à M. de Marseille, et l'a plus embarrassé que tous les autres. M. Dirval est parti pour Lyon, et puis à Venise : l'équipage de Jean de Paris n'étoit qu'un peigne dans un chausson au prix du sien. Il dit de vous, *tanto t'odiaro, quanto t'amai;* il prétend que vous l'avez méprisé. M. de Marsillac mande qu'ils sont partis le 10 pour une grande expédition : M. de Turenne a marché le premier avec vingt mille hommes.

LETTRE CLV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 16 Mai 1672.

VOTRE relation est admirable, ma fille : je crois lire un joli roman, dont l'héroïne m'est extrêmement chère. Je prends un grand intérêt à toutes ses aventures; je ne puis croire que cette promenade dans les plus beaux lieux du monde, dans les déli-

ces de tous vos admirables parfums, reçue par-tout comme la Reine, ce morceau de votre vie si extraordinaire et si nouveau, et si loin de pouvoir être ennuyeux; je ne puis croire que vous n'y trouviez du plaisir; et quoique votre cœur me souhaite quelquefois, je suis assurée que vous vous êtes laissée divertir, et j'en ai une véritable joie. Si vous avez eu cette année le même dessein que l'autre, de vous éloigner de moi, vous avez encore mieux réussi. Pour moi je n'ai pas fait de mon côté les mêmes pas, et j'ai dessein d'en faire de bien opposés à ceux que je fis; soyez sûre, ma fille, que vous me verrez à Grignan; laissez-moi conduire cette résolution: il y a bien de la témérité à répondre ainsi de ses actions; mais comme il est toujours sous-entendu que la Providence est la maîtresse, en attendant qu'elle se déclare, on peut prendre la liberté de dire au moins ses volontés.

Je verrai Madame de Martel; la réception que son mari vous a faite, mérite bien cette politesse. Je reçois avec plaisir toutes vos petites lettres; il y a toujours la marque de l'ouvrière, qui ne peut jamais ne me pas plaire. Mon fils me donne souvent de ses nouvelles: j'ai le cœur affligé de la guerre; ils vont joindre l'armée du Roi. On parle du

siège de Maestricht ; cela est un peu moins épouvantable que le passage de l'Issel. En vérité, on tremble en recevant des lettres, et ce sera bien pis dans quinze jours. M. de la R. F. et moi, nous nous consolons, et nous nous affligeons ensemble ; il a trois ou quatre fils, où son cœur s'intéresse bien tendrement. Madame de Marans vint hier chez Madame de la Fayette ; elle nous parut d'une noirceur, comme quand on fait un pacte avec le diable, et que le jour approche de se livrer : il y a bien quelque douleur profonde pour un guerrier (1), qui ne la regrette pas. Je ne finirois point de vous dire les amitiés de M. de la R. F., et combien il aime a parler de vous, et à me faire lire quelquefois des endroits de vos lettres : c'est l'homme le plus aimable que j'aie jamais vu. Madame de la Fayette me prie fort aussi de vous parler d'elle ; sa santé n'est jamais bonne, et cependant elle vous mande qu'elle n'en aime pas mieux la mort, au contraire. Pour moi, j'avoue qu'il y a des choses désagréables dans la vie ; mais je n'en suis pas encore si dégoûtée que vous le pourriez souhaiter ; vous avez bien de la peine, ma petite, à m'ôter cette fantaisie de la tête.

Vous aurez su des nouvelles de M. de Cou-

(1) M. le Duc ; depuis M. le Prince.

langes par lui-même (2), et comme ils ont vu M. de Vivonne à son passage, et comme ils passent doucement leur vie avec le Marquis de Villeroi. Ma pauvre tante est toujours très-mal; c'est un objet de tristesse qui fait fendre le cœur. Notre Abbé vous embrasse, la Mousse vous honore; ils prétendent bien voir votre Provence; pour moi je ne demande qu'à vous voir, et quoi encore, à vous voir, et toujours à vous voir. Valcroissant a mandé ici qu'il avoit eu cet honneur à Marseille, et que vous y étiez beaucoup plus belle qu'un ange: gardez moi bien toue cette beauté. Votre fille est aimable, je crois que je vous la menerai; mais j'observerai tout ce qui sera nécessaire pour ne point la hasarder: on ne me fera jamais croire qu'on n'aime point sa fille quand elle est jolie.

Je ne sais point de nouvelles; mes lettres sont bien ennuyeuses auprès des vôtres. Je ne pouvois jamais mieux faire que d'envoyer à M. de Pomponne ce que vous m'écriviez de si bon sens sur l'affaire de Marseille. Votre Président de Bouc me voit quelquefois; je ne crois pas que ce soit lui qui ait inventé la poudre à canon et l'imprimerie. Je ne sais quand vous aurez un premier Président;

(2) M. et Madame de Coulanges étoient à Lyon dans ce tems-là.

hors les Provençaux, on trouve peu de gens qui désirent cette place. Madame de Coësquen a eu la rougeole; Madame de Sully s'en va à Sully avec son mari, Madame de Verneuil est à Rôny avec le sien; Madame de Castelnau est avec Madame de Louvigny: la Maréchale est seule, comme une tourterelle. D'Hacqueville s'en va en Bretagne. Si vous avez envie de savoir autre chose, adressez-vous à lui; car pour nous, notre vie est triste et languissante. On croit que Maestricht est investi; rien n'est encore assuré.

LETTRE CLVI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 20 Mai 1672.

Je comprends fort bien, ma fille, et l'agrément, et la magnificence, et la dépense de votre voyage; je l'avois dit à notre Abbé comme une chose pesante pour vous : mais ce sont des nécessités, il faut cependant examiner si l'on veut bien courir le hasard de l'abîme où conduit la grande dépense; nous en parlerons. Il n'importe guère d'avoir du repos pour soi-même; quand on entre véritablement dans les intérêts des personnes qui

nous sont chères, et qu'on sent tous leurs chagrins peut-être plus qu'elles-mêmes, c'est le moyen de n'avoir guère de plaisirs dans la vie, et il faut être bien enragée pour l'aimer encore ; je dis la même chose de la santé, j'en ai beaucoup ; mais à quoi me sert-elle ? à garder ceux qui n'en ont point. La fièvre a repris traîtreusement à Madame de la Fayette ; ma tante est bien plus mal que jamais ; elle s'en va tous les jours : que fais-je ? je sors de chez ma tante, et je vais chez cette pauvre Fayette ; et puis je sors de chez elle pour revenir chez ma tante. Ni Livry, ni les promenades, ni ma jolie maison, rien de tout cela ne m'occupe : il faut pourtant que je coure à Livry un moment, car je n'en puis plus. Voilà comme la Providence partage les chagrins et les maux ; après tout, les miens ne sont rien en comparaison de l'état de ma pauvre tante. Ah ! noble indifférence, où êtes-vous ? Il ne faut que vous pour être heureuse, et sans vous tout est inutile : mais puisqu'il faut souffrir de quelque façon que ce soit, il vaut encore mieux souffrir par là que par les autres endroits. J'ai vu Madame de Martel chez elle, et je lui ai dit tout ce que vous pouvez penser ; son mari lui a écrit des ravissemens de votre beauté ; il est comblé de vos politesses ; il

vous loue et vous admire ; sa femme m'étoit venue chercher pour me montrer cette lettre ; je la trouvai enfin, et je vous acquittai de tout. Rien n'est plus romanesque que vos fêtes sur la mer, et vos festins dans le *Royal-Louis*, ce vaisseau d'une si grande réputation. Le véritable LOUIS est en chemin avec toute son armée ; les lettres ne disent rien de positif, par la raison qu'on ne sait point où l'on va. Il n'est plus question de Maestricht ; on dit qu'on va prendre trois places, l'une sur le Rhin, l'autre sur l'Issel, et la troisième tout auprès ; je vous manderai leurs noms quand je les saurai. Rien n'est plus confus que toutes les nouvelles de l'armée ; ce n'est pas faire sa cour que d'en mander, ni de se mêler de deviner et de raisonner Les lettres sont plaisantes à voir ; vous jugez bien que je passe ma vie avec des gens qui ont des fils assez bien instruits ; mais il est vrai que le secret est grand sur les intentions de Sa Majesté. L'autre jour un homme de bonne maison (1) écrivoit à un de ses amis : *Je vous prie de me mander où nous allons, et si nous passerons l'Issel, ou si nous assiégerons Maestricht.* Vous pouvez juger par-là des lumières que nous avons ; je vous assure que le cœur en presse. Vous êtes heureuse d'avoir votre

(1) M. le Duc.

cher mari en sûreté, et n'ayant d'autre fatigue que de voir toujours votre chien de visage dans une litière : *le pauvre homme !* Il avoit raison de monter quelquefois à cheval pour l'éviter; le moyen de le regarder si longtems ! Hélas ! il me souvient qu'une fois, en revenant de Bretagne, vous étiez vis-à-vis de moi; quel plaisir ne sentois-je point de voir toujours cet aimable visage ? Il est vrai que c'étoit dans un carrosse; il faut donc qu'il y ait quelque malédiction sur la litière (2).

Madame du Pui-du-Fou ne veut pas que je mène ma petite enfant : elle dit que c'est hasarder, et là-dessus je rends les armes : je ne voudrois pas mettre en péril sa petite personne; je l'aime tout à fait; je lui ai fait couper les cheveux; elle est coiffée *hurlu brelu;* cette coiffure est faite pour elle : son teint, sa gorge, tout son petit corps est admirable, elle fait cent petites choses, elle parle, elle caresse, elle bat, elle fait le signe de la croix, elle demande pardon, elle fait la révérence elle baise la main, elle hausse les épaules, elle danse, elle flatte, elle prend le menton; enfin, elle est jolie de tout point; je m'y

(2) On assure que deux personnes qui, en s'aimant beaucoup, entreprendroient un voyage un peu long dans la même litière, finiroient par se haïr le plus franchement du monde.

amuse des heures entières ; je ne veux point que cela meure. Je vous le disois l'autre jour, je ne sais point comme l'on fait pour ne point aimer sa fille.

LETTRE CLVII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 23 Mai 1672.

MON petit ami de la poste ne se trouva pas hier à l'arrivée du courier, de sorte que mon laquais ne rapporta point mes lettres ; elles sont par la ville ; je les attends à tous les momens, et j'espère les avoir avant que de faire mon paquet. Ce retardement me déplaît beaucoup, je m'en vais cependant causer avec vous. J'ai vu ce matin M. de Marignanes ; je l'ai pris pour M. de Maillanes ; je me suis embarrasée ; enfin, pour avoir plutôt fait, je l'ai prié de me démêler ces deux noms, il l'a fait en galant homme ; il a compris qu'il est très-possible que je me confonde ; il m'a remis ; il est très-content de moi, et moi très-contente de lui. Il a vu votre fille ; il dit que son frère est beau comme un ange, et vous comme deux.

Je dînai hier chez la Troche avec l'Abbé Arnauld et Madame de Valentiné ; après-dîné nous

nous eûmes le Camus, son fils et Itier; cela fit une petite symphonie très-parfaite : ensuite arrive Mademoiselle de Grignan avec son écuyer, c'étoit *Beaulieu;* sa gouvernante, c'étoit *Hélène;* sa femme-de-chambre, c'étoit *Marie;* son petit laquais, c'étoit *Jaco*, fils de sa nourrice; et la nourrice avec ses habits des dimanches, qui est la plus aimable femme de village que j'aie jamais vue : tout cela parut beaucoup : on les envoya dans le jardin, on les regarda fort; j'aime trop tout ce petit ménage-là. Madame du Pui-du-Fou m'a brouillé la tête, en ne voulant pas que je mène ma petite enfant; car après tout, les enfans de la nourrice ne me plaisent point auprès d'elle dans son village, et jamais la nourrice ne passera l'été à Paris, sans y mourir d'ennui. Mais, ma fille, il est question de partir : un jour nous disons, l'Abbé et moi, allons-nous-en, ma tante ira jusqu'à l'automne, voilà qui est résolu : le jour d'après nous la trouvons si extrêmement bas, que nous disons, il ne faut pas songer à partir, ce seroit une barbarie, la lune de Mai l'emportera; et ainsi nous passons d'un jour à l'autre, avec le désespoir dans le cœur : vous comprenez bien cet état, il est cruel. N'admirez-vous point la bizarre disposition des choses de ce monde, et de quelle manière

elles viennent croiser notre chemin ? Ce qu'il y a de certain, c'est que, de quelque manière que ce puisse être, nous irons cette année à Grignan. Laissez-nous démêler toute cette triste aventure, et soyez assurée que l'Abbé et moi nous sommes plus près d'offenser la bienséance en partant trop tôt, que l'amitié que nous avons pour vous en demeurant sans nécessité. Voilà un billet de l'Abbé Arnauld, qui vous apprendra les nouvelles : son frère (1), en partant, le pria de me faire part de celles qu'il manderoit; la première page est un ravaudage de rien pour choisir un jour afin de dîner chez M. d'Harouïs : on fait du mieux qu'on peut à cet Abbé Arnauld; il n'est pas souvent à Paris, et l'on est aise d'obliger les gens de ce nom-là. Il me pria l'autre jour de lui montrer un morceau de votre style : son frère lui en a dit du bien; en lui montrant, je fus surprise moi-même de la justesse de vos périodes, elles sont quelquefois harmonieuses; votre style est devenu comme on le peut souhaiter, il est fait et parfait; vous n'avez qu'à continuer, et vous bien garder de vouloir le rendre meilleur.

Voilà dix heures, il faut faire mon paquet : je n'ai point reçu votre lettre : j'ai passé à

(1) M. de Pomponne.

la poste, mon petit homme m'a fait beaucoup d'excuses, mais je n'en suis pas plus riche; ma lettre est entre les mains des facteurs, c'est-à-dire, la mer à boire. Je la recevrai demain, et n'y ferai réponse que vendredi. Adieu, ma chère enfant; vous dirai-je que je vous aime? il me semble que c'est une chose inutile; vous le croyez assurément.

LETTRE CLVIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 27 Mai 1672.

Vous ne devez souhaiter personne pour faire des relations; on ne peut les faire plus agréablement que vous. Je crois de votre Provence toutes les merveilles que vous m'en dites; mais vous savez très-bien les mettre dans leur jour; et si le beau pays que vous avez vu pouvoit vous témoigner les obligations qu'il vous a, je suis assurée qu'il n'y manqueroit pas. Je crois qu'il vous diroit aussi l'étonnement où il doit être de votre dégoût pour ces divines senteurs; jamais il n'a vu personne s'en restaurer sur un panier de fumier. Rien n'est plus extraordinaire que l'état où vous avez été; et cependant,

ma fille, je le comprends : la chose du monde la plus malsaine, c'est de dormir parmi des odeurs ; tous les excès sont fâcheux, et les meilleures choses sont dégoûtantes quand elles sont jetées à la tête : ah ! le beau sujet de faire des réflexions ! votre oncle de Sévigné craindra bien pour votre salut jusqu'à ce qu'il ait compris cette vérité. Vous me disiez l'autre jour un mot admirable là-dessus, qu'il n'y a point de délices qui ne perdent ce nom, quand l'abondance et la facilité les accompagnent. Je vous avoue que j'ai une extrême envie de faire cette épreuve ; comment vous y prendrez-vous pour me faire voir un petit morceau de vos pays enchantés ? Je comprends la joie que vous aurez eue de voir Madame de Monaco, et la sienne aussi : vous aurez sans doute bien causé ; elle ouvre assez son cœur sur les chapitres même les plus délicats : je serai fort aise si vous me mandez quelque chose des sujets de votre conversation. Notre d'Hacqueville est ravi que vous ayez fait cette jolie course, il s'en va en Bretagne ; il a vu votre lettre, et Guitaut, et M. de la R. F. Ils sont tous fort contens de votre relation, mais sur-tout de l'histoire tragique ; elle est contée en perfection : nous avons peur que vous n'ayez tué cette pauvre Diane pour faire un beau dénoue-

ment : nous voulons pourtant vous en croire, et vous remercier d'avoir fait chasser l'amant de votre chambre ; si vous l'aviez fait jeter dans la mer, vous auriez encore mieux fait : sa barbarie est fort haïssable, et le mauvais goût de Diane nous console quasi de sa mort : son ame devroit bien revenir, à l'exemple de celle de M. de B***. Je vous ai mandé la mort de ce dernier : il ne voulut point se confesser, et envoya tout au diable, et lui après : son corps est en dépôt à Saint-Nicolas : le peuple s'est mis dans la tête que son ame revient la nuit toute en feu dans l'Église, qu'il crie, qu'il jure, qu'il menace ; et là-dessus ils veulent jeter le corps à la voirie, et assassiner le Curé qui l'a reçu. Cette folie est venue à tel point, qu'il a fallu ôter le corps habilement de la chapelle, et faire venir la Justice pour défendre de faire insulte au Curé. Voilà qui est tout neuf de hier au matin, mais cela n'est pas digne de déchausser votre histoire amoureuse. Nous attendons demain notre petit Coulanges. Je suis très-ennuyée de n'avoir point de lettres de mon fils ; il y a un tel dérangement au commerce de l'armée, qu'on n'en reçoit quasi que par des couriers extraordinaires. Je ne sais nulle nouvelle aujourd'hui ; je hais tant de dire des faussetés, que j'aime mieux ne

rien dire : ce que je vous mande est toujours vrai, et vient de bon lieu. Je m'en vais présentement à Livry, j'y mène ma petite enfant, et sa nourrice, et tout le petit ménage; je veux qu'ils respirent cet air de printems : je reviens demain, ne pouvant quitter ma tante plus long-tems ; j'y laisserai la petite quatre ou cinq jours, après quoi j'en ai besoin ici : elle me réjouit tous les matins. Il y a si long-tems que je n'ai respiré et marché, qu'il faut que j'aie pitié de moi un moment aussi bien que des autres. Je me prépare tous les jours; mes habits se font; mon carrosse est prêt il y a huit jours ; enfin, ma fille, j'ai un pied en l'air, et si Dieu nous conserve notre pauvre tante plus long-tems qu'on ne croit, je ferai ce que vous m'avez conseillé, c'est-à-dire, je partirai dans l'espérance de la revoir.

Écrivez à M. de Lans (1) qui enfin est Cardinal ; vous pourrez comprendre sa joie, si vous savez qu'il n'a jamais souhaité que cette dignité : je viens de lui écrire. M. d'Harouïs s'en va en Bretagne; il emmène d'Hacqueville et notre ami Chésières, qui désormais sera plus Breton que Parisien. Le

(1) César d'Estrées, qui étoit Cardinal *in-petto*, de la promotion du mois d'Août de l'année 1671, ne fut déclaré qu'en ce tems-là.

Comte des Chapelles m'a écrit de l'armée; il dit qu'hier, je ne sais quel jour c'étoit que son hier, il se trouva dans une compagnie de grande conséquence, où votre mérite, votre sagesse, votre beauté avoient été élevés jusqu'au-dessus des nues, et que même on y avoit compris le goût et l'amitié que vous avez pour moi. Si cette fin est une flatterie, elle m'est si agréable que je la reçois à bras ouverts.

LETTRE CLIX.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 30 Mai 1672.

Je ne reçus point hier de vos lettres, ma pauvre enfant; votre voyage de Monaco vous avoit mise hors de toute mesure : je me doutois que ce petit malheur m'arriveroit. Je vous envoie les nouvelles de M. de Pomponne; voilà déjà la mode d'être blessé qui commence; j'ai le cœur fort triste dans la crainte de cette campagne. Mon fils m'écrit fort souvent; il se porte bien jusqu'à présent. Ma tante est toujours dans un état déplorable, et nous avons pourtant le courage d'envisager un jour pour notre départ, en jouant une espérance que de bonne foi

nous n'avons point. J'en suis toujours à trouver certaines choses fort mal rangées; ce sont de grosses pierres dans le chemin, trop lourdes pour être déplacées : je crois que nous passerons pardessus; ce n'est pas sans peine, la comparaison est juste. Je ne menerai point ma petite enfant; elle se porte très-bien à Livry; elle y passera tout l'été. La beauté de Livry est au-dessus de tout ce que vous avez vu; les arbres sont d'un verd admirable, tout est plein de chèvre-feuilles; cette odeur ne m'a point encore dégoûtée; mais vous méprisez bien nos petits buissons au prix de vos forêts d'orangers. Voici une histoire tragique de Livry : vous vous souvenez bien de ce prétendant si dévot, qui n'osoit tourner les yeux ni la tête; je disois qu'il sembloit qu'il y portât un verre d'eau; sa dévotion l'a rendu fou : une belle nuit il se donna cinq ou six coups de couteau; et tout nu, et tout en sang, se mit à genoux au milieu de sa chambre; on entre, on le trouve en cet état : Hé, mon Dieu! mon frère, que faites-vous? et qui vous a maltraité ainsi? Mon père, dit-il froidement, c'est que je fais pénitence. Il tombe évanoui; on le couche, on le panse, on le trouve très-blessé; on le guérit après trois mois de soins, et puis ils l'ont

l'ont renvoyé à Lyon à ses parens. Si vous ne trouvez pas cette tête-là assez renversée, vous n'avez qu'à le dire, je vous donnerai celle de Madame Paul (1), qui est devenue éperdue, et s'est amourachée d'un grand benêt de vingt-cinq ou vingt-six ans, qu'elle avoit pris pour faire le jardin : vraiment il a fait un beau ménage : cette femme l'épouse; ce garçon est brutal, il est fou; il la battra comme plâtre ; il l'a déjà bien menacée; n'importe, elle en veut par-là ; je n'ai jamais vu tant de passion : ce sont tous les plus violens sentimens qu'on puisse imaginer; mais ils sont croqués comme les grosses peintures ; toutes les couleurs y sont, il n'y auroit qu'à les étaler. Je me suis extrêmement divertie à méditer sur ces caprices de l'amour ; je me suis effrayée moi-même voyant de tels attentats. Quelle insolence ! où trouvera-t-on quelque sûreté ? Voilà de belles nouvelles, ma chère enfant, au lieu de vos aimables relations. Madame de la Fayette est toujours languissante, M. de la Rochefoucauld toujours éclopé ; nous faisons quelquefois des conversations d'une tristesse qu'il semble qu'il n'y ait plus qu'à nous enterrer. Le jardin de Madame de la Fayette est la plus jolie chose du monde,

(1) Veuve de maître Paul, jardinier de Livry.

tout est fleuri, tout est parfumé; nous y passons bien des soirées, car la pauvre femme n'ose aller en carrosse; nous vous souhaiterions bien quelquefois derrière une palissade pour entendre certains discours de certaines terres inconnues que nous croyons avoir découvertes. Enfin, ma fille, en attendant ce jour heureux de mon départ, je passe du faubourg au coin du feu de ma tante, et du coin du feu de ma tante à ce pauvre faubourg. Adieu, ma très-aimable; j'ai extrêmement envie de savoir de vos nouvelles, et de celles de votre fils. J'embrasse mon cher Grignan; vous aime-t-il toujours bien? Je le prie de m'aimer aussi.

LETTRE CLX.

A LA MÊME.

A Livry, jeudi 2 Juin 1672.

Je l'ai reçu cet aimable volume, jamais je n'en ai vu un si divertissant, ni si bien écrit, ni où je prisse tant d'intérêt : je ne puis assez vous dire l'obligation que je vous en ai, aussi-bien que de l'application que vous avez aux dates; c'est une marque assurée du plaisir et de l'intérêt qu'on prend à un commerce : au contraire, quand les com-

merces pèsent, nous nous moquons bien de tant compter, nous voudrions que tout se perdît; mais vous êtes bien sur ce point comme je puis le souhaiter; et ce ne m'est pas une médiocre joie, à moi qui mets au premier rang le commerce que j'ai avec vous. Il est donc vrai, ma fille, qu'il y a eu une de mes lettres de perdue; mais je ne jette les yeux sur personne : ceux qui pourroient s'en soucier n'ont pas détourné les lettres qui devoient leur donner le plus de curiosité, elles ont toujours été jusqu'à vous; des autres, ils ne s'en soucient guère. Vous êtes contente de ce Ministre, et vous le serez toujours très-assurément; vous entendez bien que c'est du grand Pomponne que je parle, et c'est de lui que je croyois qu'on voudroit voir ce que je disois. Je ne sais donc qui peut faire ce misérable larcin; il n'y a pas un grand goût à prendre des lettres au degré de parenté où nous sommes: si elles sont agréables, c'est un miracle; ordinairement elles ne le sont point. Enfin, voilà qui est fait, sans que je puisse imaginer à qui je dois m'en prendre. Dieu vous garde donc d'une plus grande perte.

Nous ne savons point la vie cachée de la Marans; mais Madame de la Fayette doit vous écrire ses visions passées, dès qu'elle

aura une tête pour cela. Nous croyons avoir entrevu une épisode d'un jeune Prince, au milieu de l'enivrement, qui la rendoit si troublée ; et toutes vos paroles ramassées nous confirmoient cette vision. Je vous fais entendre notre folie : elle vous sera expliquée plus nettement. Vous ne m'expliquez que trop bien les périls de votre voyage : je ne les comprends pas, c'est-à-dire, je ne comprends pas comment on peut s'y exposer ; j'aimerois mieux aller à l'occasion ; j'affronterois plus aisément la mort dans la chaleur du combat, avec l'émulation des autres, et le bruit des trompettes, que de voir de grosses vagues me marchander, et me mettre à loisir à deux doigts de ma perte ; et d'un autre côté, vos Alpes, dont les chemins sont plus étroits que vos litières, en sorte que votre vie dépend de la fermeté du pied de vos mulets. Ma fille, cette pensée me fait transir depuis les pieds jusqu'à la tête ; je suis servante de ces pays-là ; je n'irai de ma vie ; et je tremble quand je songe que vous en venez. Jamais les amans de Madame de Monaco n'en ont tant fait pour elle ; ce que vous dites du premier et du dernier est admirable : c'est cela qui est une épigramme. Ne parlâtes-vous point un peu de MADAME (1)? en est-elle

(1) Madame de Monaco avoit été la principale favorite

consolée? est-elle bien estropiée (2)? est-elle bien désespérée de se voir au-delà des Alpes? est-elle dans l'attente de venir à Paris? Je comprends la grande joie qu'elle a eue de vous voir; vos conversations doivent avoir été infinies, et l'obligation d'une telle visite ne doit jamais s'oublier : elle vous l'a rendue promptement; mais ce n'est pas avec les mêmes circonstances. Vous me parlez très-plaisamment de la Princesse d'Harcourt (3). Brancas s'est inquiété, je ne sais pourquoi; il est volontaire à l'armée; et comme il est désespéré de mille choses, il n'évitera pas trop de rêver ou de s'endormir vis-à-vis d'un canon : il ne voit guère d'autre porte pour sortir de tous ses embarras. Il écrivoit l'autre jour à Madame de Villars et à moi; le dessus de la lettre étoit : *A M. de Villars, à Madrid.* Madame de Villars qui le connoît (4), devina la vérité; elle ouvre la lettre, et y trouve d'abord, *mes très-chers :* nous n'avons point encore fait réponse. Vous dites que

de MADAME, (*Henriette-Anne d'Angleterre*, morte le 29 Juin 1670.)

(2) D'une saignée mal faite.

(3) Françoise de Brancas, dont il a été question ci-devant, *page* 188.

(4) Le Comte de Brancas est le même que la Bruyère a prétendu désigner sous le nom de *Ménalque*, dans son livre des *Mœurs du Siècle*.

je ne vous parle point de votre frère, je ne sais pourquoi, car j'y pense à tout moment, et j'en suis dans des inquiétudes extrêmes; je l'aime fort, et il vit avec moi d'une manière charmante; ses lettres sont aussi d'un style, que si on les trouve jamais dans ma cassette, on croira qu'elles sont du plus honnête homme de mon tems; je ne crois pas qu'il y ait un air de politesse et d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi. Cette guerre me touche donc au dernier point; mon fils est présentement dans l'armée du Roi, c'est-à-dire, à la gueule du loup, comme les autres.

(5) On ne sera pas long-tems sans apprendre de grandes nouvelles: le cœur bat en attendant. Le Marquis de Castelnau a la petite-vérole. On disoit hier que Desmarais, le fils du Grand-Fauconnier, et Bouligneux, étoient morts de maladie: si je ne vous mande point le contraire, avant que de fermer demain ma lettre à Paris, c'est signe que cela est vrai. Je suis venue ici ce matin toute seule dans une calèche, afin de remener ma petite enfant; il faut qu'elle essaie un bonnet et une robe; je m'en jouerai jusqu'à ce que je parte, et ne la ramenerai ici que trois jours devant:

(5) Dans l'édition de 1734, on ne trouve, sous la date du 2 Juin, que cette fin de lettre; tout le reste paroît pour la première fois.

elle se porte très-bien ; elle est aimable sans être belle ; elle fait cent petites sottises qui réjouissent. Mais la veuve de maître Paul est outrée ; il s'est trouvé un hanicroche à son mariage ; son grand benêt d'amant ne l'aime guère ; il trouve Marie (6) bien jolie, bien douce : Ma fille, cela ne vaut rien, je vous dis franchement : je vous aurois fait cacher, si j'avois voulu être aimée. Ce qui se passe ici est ce qui fait tous les Romans, toutes les Comédies, toutes les Tragédies, *in rozzi petti, tutte le fiamme, tutte le furie d'amor.* Il me semble que je vois un de ces petits Amours, qui sont si bien dépeints dans le prologue de l'*Aminte*, qui se cachent et qui demeurent dans les forêts : je crois, pour son honneur, que celui-là visoit à Marie ; mais le plus juste s'abuse : il a tiré sur la jardinière, et le mal est incurable. Si vous étiez ici, cet original grossier vous divertiroit extrêmement ; pour moi, j'en suis occupée, et j'emmène Marie, pour l'empêcher de couper l'herbe sous le pied de sa mère : ces pauvres mères ! Je ne laisse pas de me promener avec plaisir ; les chèvrefeuilles ne m'entêtent point. M. de Coulanges a une belle passion pour le Marquis de Villeroi ; il arriva hier au soir. Sa femme, comme vous dites, a donné

(6) Fille de Madame Paul.

tout au travers des louanges et des approbations : cela est naturel ; il faut avoir trop d'application pour s'en garantir : je me suis mirée dans sa lettre, mais je l'excuse mieux qu'on ne m'excusoit. Ne croyez point que la maladie de Madame de la Fayette puisse m'arrêter ; elle n'est pas en état de faire peur ; et puisque j'envisage bien de partir dans l'état où est ma tante, il faut croire que rien ne peut m'en empêcher. M. de Coulanges ne comptoit plus la revoir : il l'a trouvée méconnoissable ; elle ne prend plus de plaisir à rien ; elle est à demi dans le ciel : c'est une véritable sainte ; elle ne songe plus qu'à son grand voyage, et comprend fort bien celui que je vais faire ; elle me donne congé d'un cœur déjà tout détaché de la terre ; elle entre dans mes raisons, cela touche sensiblement ; et j'admire le contrepoids que Dieu veut mettre à la joie sensible que j'aurai de vous aller voir ; je laisserai ma tante à demi-morte ; cette idée blesse le cœur, et j'emporterai une inquiétude continuelle de mon fils : ah ! que voilà bien le monde ! Vous dites qu'il faut se désaccoutumer de souhaiter quelque chose ; ajoutez-y, et d'être parfaitement contente : cet état n'est pas réservé pour les mortels. Vous êtes donc à Grignan ? hé bien, ma chère enfant, tenez-vous-y jusqu'à ce

que je vous en ôte. Notre cher Abbé pense comme moi, et la Mousse; vous ne vîtes jamais une petite troupe aller de si bon cœur à vous. Adieu, ma très-aimable, jusqu'à demain à Paris; je m'en vais me promener et penser à vous très-assurément dans toutes ces belles allées, où je vous ai vue mille fois.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Vous me flattez trop, mon cher Comte: je ne prends qu'une partie de vos douceurs, qui est le remerciement que vous me faites de vous avoir donné une femme qui fait tout l'agrément de votre vie: oh! pour cela, je crois que j'y ai un peu contribué; mais pour votre autorité dans la Province, vous l'avez par vous-même, par votre mérite, votre naissance, votre conduite; tout cela ne vient pas de moi. Ah! que vous perdez que je n'ai pas le cœur content! Le Camus m'a prise en amitié; il dit que je chante bien ses airs: il en a fait de divins; mais je suis triste, et je n'apprends rien; vous les chanteriez comme un ange: Le Camus estime fort votre voix et votre science. J'ai regret à ces sortes de petits agrémens que nous négligeons; pourquoi les perdre? Je dis toujours qu'il ne faut point s'en défaire, et que ce n'est pas trop de tout. Mais

que faire quand on a un nœud à la gorge? Vous avez fait faire à ma fille le plus beau voyage du monde : elle en est ravie ; mais vous l'avez bien menée par monts et par vaux, et bien exposée sur vos Alpes, et aux flots de votre Méditerranée : j'ai quasi envie de vous gronder, après vous avoir embrassé tendrement.

A MADAME DE GRIGNAN

Vendredi 5 Juin.

Me voici à Paris, où je trouve que ces deux Messieurs (7) ne sont pas si morts qu'ils l'étoient hier. La Maréchale de Villeroi est à l'extrêmité. Je ne sais rien de l'armée.

(7) Messieurs Desmarais et Bouligneux.

LETTRE CLXI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 6 Juin 1672.

Comme je n'ai point reçu de vos lettres, et que c'est toujours un grand chagrin pour moi, je me suis imaginée que vous aviez été occupée à recevoir Madame de Monaco : ce qui me console, c'est que vous êtes en lieu de planter choux, et que vos Alpes,

ni votre mer Méditerranée ne sauroient plus vous faire périr. J'ai bien sué en pensant au péril de votre voyage. Ma tante a reçu encore aujourd'hui le viatique dans la vue de faire le sien; elle y est appliquée avec une dévotion angélique; sa préparation, sa patience, sa résignation, sont des choses si peu naturelles, qu'il faut les considérer comme autant de miracles qui persuadent la Religion. Elle est entièrement détachée de la terre; son état, quoiqu'infiniment douloureux, est la chose du monde la plus souhaitable à ceux qui sont véritablement chrétiens : elle nous chasse tous, comme je vous ai déjà dit; et quoique nous ayions dessein de lui obéir, nous croyons quelquefois qu'elle s'en ira encore plutôt que nous. Enfin, nous voyons un jour; et si je n'étois accoutumée depuis quelque tems à ne point faire ce que je désire, je vous manderois dès aujourd'hui de ne point m'écrire; mais non, j'aime mieux recevoir quelqu'une de vos lettres à Grignan, que d'en manquer ici. Voilà les nouvelles de M. de Pomponne: il est déjà question d'un nom de connoissance qui afflige; Dieu nous fasse la grace de n'en point voir d'autres. M. de la R. F. ne sait encore rien : il sera sensiblement touché; car il est patriarche, et connoît

quasi aussi bien que moi la tendresse maternelle ; il me pria fort aussi de vous faire mille amitiés pour lui. Madame de la Fayette me pria fort hier de vous dire l'état où elle est, afin que vous ne soyez point étonnée de ne point voir de ses lettres ; la fièvre tierce l'a reprise. Elle vous conjure de croire que ce n'est ni un Prêtre, ni un Conseiller qui cause l'ennui de la Marans : c'est un des mieux chaussés, dont nous ne savons ni le nom, ni la devise, ni les couleurs, mais que nous jugeons bien qui est à la guerre, à voir les sombres horreurs dont elle est accablée ; si elle aimoit un Conseiller, elle seroit gaillarde. Dans ma lettre qui a été perdue, je crois que je vous répondois sur quelque chagrin que vous aviez d'une méchanceté qu'on vous avoit faite ; je vous mandois que si vous en aviez dit davantage, on auroit peut-être bien pu deviner d'où cette malice pouvoit venir. J'ai appris quelque chose depuis ce qui vous fâchoit ; il y a des gens fort alertes pour s'éclaircir des soupçons qu'ils ont sur certaines gens. Nous sommes éveillés aussi par un premier Président (1), que nous croyons que M. de Marseilles fera faire à Saint-Germain au Conseil de la Reine, en l'absence du Roi et de M. de

(1) Du Parlement d'Aix.

Pomponne, avec M. Colbert et M. le Tellier. Je mis hier Langlade en campagne pour parler à des gens qui doivent nous instruire, et que nous voulons instruire à notre tour : il trouve que l'amitié me donne de l'esprit et des vues ; je n'exécute rien qu'avec de bons conseils. J'ai vu une lettre de vous à Sainte-Marie, dont je vous loue et vous remercie mille fois ; je n'ai jamais rien vu de si honnête ni de si politique : vous faites mieux que moi. M. de Coulanges et M. Guitaut m'en ont montré d'autres, dont vous êtes louable d'une autre façon. Vous savez bien que le Marquis de Villeroi a quitté Lyon et Madame de Coulanges, pour s'en aller comme le Chevalier des armes noires dans l'armée de l'Électeur de Cologne, voulant servir le Roi au moins dans l'armée de ses Alliés. Il y a plusieurs avis pour savoir s'il a bien ou mal fait. Le Roi n'aime pas qu'on lui désobéisse, peut-être aussi qu'il aimera cette ardeur martiale : le succès fera voir ce que l'on doit en juger.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 27, d'Aix et de Lambesc. Je pensois déjà que vous ne m'écririez rien du tout à cause de votre Princesse : c'est la plus raisonnable excuse que vous puissiez me donner, je la comprends très-bien ; vous n'avez pas tous

les jours de telles compagnies ; il faut bien profiter de ces occasions, que le bonheur et le hasard vous envoient. Parlez-moi des déplaisirs qu'elle a eus de la mort de MADAME, et des espérances qu'elle a pour Paris. Vous avez donc eu des comédiens; je vous réponds que de quelque façon que votre théatre fût garni, il l'étoit toujours mieux que celui de Paris. J'en parlois l'autre jour en m'amusant avec Beaulieu; il me disoit : Madame, il n'y a plus que des garçons de boutique à la comédie; il n'y a pas seulement des filoux, ni des pages, ni de grands laquais, tout est à l'armée : quand on voit un homme avec une épée dans les rues, les petits enfans crient sur lui. Voilà quel est Paris présentement, mais il changera de face dans quelques mois. Vous faites bien de me demander pardon, de dire que vous me laissez reposer de vos grandes lettres; vous avez réparé cette faute très-promptement : hélas ! ma fille, ce sont des petites qu'il faut que je me repose. Vous êtes d'un très-bon commerce; je n'eusse jamais cru que le mien vous eût été si agréable : je m'en estime bien plus que je ne faisois. Vous me dites plaisamment que vous croiriez m'ôter quelque chose en polissant vos lettres; gardez-vous bien d'y toucher, vous en feriez des pièces d'éloquence. Cette pure nature

dont vous parlez est précisément ce qui est bon et ce qui plaît uniquement. Gardez bien votre aimable esprit, il a les yeux plus grands que ceux de votre tête, qui sont pourtant fort jolis pour ce qu'ils contiennent. Votre comparaison est plaisante d'une femme grosse de neuf, dix, onze, ou douze mois; oui ma fille, vous accoucherez enfin heureusement; votre enfant ne sera point pétrifié. Ne m'envoyez point vos eaux ni vos gants, vous me les donnerez à Grignan; je ne ferai point d'autre provision que celle-là : je vous manderai que je pars à l'heure que vous y penserez le moins. La Maréchale de Villeroi (2) se porte mieux. Il n'y a point de meilleures nouvelles que celles que je vous envoie; j'en demande toujours, et l'on prend plaisir à m'en dire, parce qu'on sait bien que ce n'est pas pour moi. Il m'est impossible de ne pas souhaiter au moins d'être à demain, afin d'avoir encore de vos nouvelles, et de cette fièvre que vous dites qui n'aura point de suite.

(2) Madeleine de Créqui.

LETTRE CLXII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 15 Juin 1672.

VOILA une lettre de mon fils qui vous divertira; ce sont des détails qui font plaisir. Vous verrez que le Roi est si parfaitement heureux, que désormais il n'aura qu'à dire ce qu'il souhaite dans l'Europe, sans prendre la peine d'aller lui-même à la tête de son armée; on se trouvera heureux de le lui donner. Je suis assurée qu'il passera l'Issel comme la Seine. La terreur prépare par-tout une victoire aisée : la joie de tous les courtisans est un bon augure. Brancas me mande qu'on ne cesse de rire depuis le matin jusqu'au soir.

Il y a une petite histoire qu'il faut que je vous mande. Quand le vieux Bourdeille fut mort, M. de Montausier écrivit au Roi pour lui demander la charge de Sénéchal de Poitou pour M. de Laurière son beau-frère. Le Roi la lui accorda. Un peu après le jeune Matas la demanda, et dit au Roi qu'il y avoit très-long-tems que cette charge étoit dans leur maison. Le Roi écrivit à M. de Montausier, et le pria de lui rendre cette charge,

charge, en l'assurant qu'il donneroit autre chose à M. de Laurière. M. de Montausier répondit que pour lui il seroit ravi de pouvoir le faire; mais que son beau-frère en ayant reçu les complimens dans la Province, il étoit impossible; et que Sa Majesté pouvoit faire d'autres biens au petit Matas. Le Roi fut piqué, et dit: Hé bien, je lui laisse la charge pour trois ans; mais je la donne ensuite pour toujours au petit Matas. Ce contre-tems a été fâcheux pour M. de Montausier. C'étoit à M. de Grignan que je devois mander ceci; il n'importe, mes deux lettres sont à tous deux, et n'en valent pas une bonne. Vous n'aurez point de Provençal pour premier Président, on m'en a fort assurée. M. de Marseille vint me voir hier avec le Marquis de Vence et deux députés; je crus que c'étoit une harangue. Adieu, ma chère enfant, je vous prie d'être bien aise de me voir en quelque tems que ce soit, et de songer au plaisir que j'en recevrai. Ma fille, voilà une sotte bête de lettre, je ferois bien mieux de dormir.

LETTRE CLXIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 Juin 1672, à onze heures du soir.

Je viens d'apprendre une triste nouvelle, dont je ne vous dirai point le détail, parce que je ne le sais pas : mais je sais qu'au passage de l'Issel (1), M. de Longueville a été tué; cette nouvelle accable. J'étois chez Madame de la Fayette quand on vint l'apprendre à M. de la Rochefoucauld, avec la blessure de M. de Marsillac et la mort du Chevalier de Marsillac : cette grêle est tombée sur lui en ma présence. Il a été très-vivement affligé, ses larmes ont coulé du fond du cœur, et sa fermeté l'a empêché d'éclater. Après ces nouvelles, je ne me suis pas donné la patience de rien demander : j'ai couru chez M. de Pomponne, qui m'a fait souvenir que mon fils est dans l'armée du Roi, laquelle n'a eu nulle part à cette expédition; elle étoit réservée à M. le Prince : on dit qu'il est blessé; on dit qu'il a passé la rivière dans un petit bateau; on dit que Nogent a été noyé; on dit que Guitry est tué; on dit que M. de

(1) C'est-à-dire, au passage du Rhin, l'Issel fut abandonné.

Roquelaure et M. de la Feuillade sont blessés, qu'il y en a une infinité qui ont péri en cette rude occasion. Quand je saurai le détail de cette nouvelle; je vous la manderai. Voilà Guitaut qui m'envoie un Gentilhomme qui vient de l'hôtel de Condé ; il me dit que M. le Prince a été blessé à la main. M. de Longueville avoit forcé la barrière, où il s'étoit présenté le premier; il a été aussi le premier tué sur le champ; le reste est assez pareil : M. de Guitry noyé, et M. de Nogent aussi; M. de Marsillac blessé, comme j'ai dit, et une grande quantité d'autres qu'on ne sait pas encore. Mais enfin, l'Issel est passé. On nous représente M. le Prince dans ce bateau, donnant ses ordres partout avec ce sang-froid et cette valeur divine qu'on lui connoît. On assure qu'après cette première difficulté, on ne trouve plus d'ennemis : ils sont retirés dans leurs places. La blessure de M. de Marsillac est un coup de mousquet dans l'épaule, et un autre dans la mâchoire, sans casser l'os. Adieu, ma chère enfant; j'ai l'esprit un peu hors de sa place, quoique mon fils soit dans l'armée du Roi ; mais il y aura tant d'autres occasions, que cela fait trembler et mourir.

LETTRE CLXIV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 20 Juin 1672.

Je ne puis songer, sans une extrême émotion, à l'état où j'apprends que vous avez été; et quoique je sache que vous en êtes quitte, il m'est impossible de tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble: faut-il donc que cette tristesse inutile se trouve avec tant d'autres peines qui sont présentement dans mon cœur? Le péril extrême où se trouve mon fils; la guerre qui s'échauffe tous les jours; les couriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connoissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire et me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité, il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est;

tout le monde pleure, ou craint de pleurer : l'esprit tourne à la pauvre Madame de Nogent : Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mademoiselle de Vertus étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est quasi toujours : on est allé la querir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avoit qu'à se montrer; ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : Ah ! Mademoiselle, comment se porte Monsieur mon frère (1) ? Sa pensée n'osa aller plus loin. Madame il se porte bien de sa blessure; il y a eu un combat. Et mon fils? On ne lui répondit rien. Ah ! Mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. Ah ! mon cher fils ! est-il mort sur le champ ? n'a-t-il pas eu un seul moment ? ah, mon Dieu ! quel sacrifice ! et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissemens, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le Ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle

(1) Louis de Bourbon, Prince de Condé.

a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos; sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée : pour moi je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte. Il y a un homme (2) dans le monde, qui n'est guère moins touché; j'ai dans la tête que s'ils s'étoient rencontrés tous deux seuls dans ces premiers momens, tous les autres sentimens auroient fait place à des cris et à des larmes, que l'on auroit redoublés de bon cœur; c'est une vision. Mais enfin, quelle affliction ne montre point notre grosse Marquise d'Huxelles sur le pied de la bonne amitié? Les maîtresses ne s'en contraignent pas. Toute sa pauvre maison revient; et son écuyer, qui arriva hier, ne paroît pas un homme raisonnable : cette mort efface les autres. Un courier d'hier au soir apporta la mort du Comte du Plessis (3), qui faisoit faire un pont, et fut tué d'un coup de canon. M. de Turenne assiège Arnheim : on parle aussi fort de Skenk. Ah! que ces beaux commencemens seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens! Dieu conserve mon pauvre fils : il n'a

(2) M. de la Rochefoucauld.

(3) Alexandre de Choiseul, Comte du Plessis, fils de César, Duc de Choiseul, Maréchal de France.

point été de ce passage de rivière; mais la campagne n'est point finie.

Au milieu de nos chagrins, la description que vous me faites de Madame Colonne et de sa sœur (4) est une chose divine; elle réveille malgré qu'on en ait; c'est une peinture admirable. La Comtesse de Soissons et Madame de Bouillon (5) sont en furie contre ces folles, et disent qu'il faut les renfermer. On ne croit pas aussi que le Roi veuille fâcher M. le Connétable (*Colonne*), qui est assurément le plus grand Seigneur de Rome. En attendant, nous les verrons arriver comme Mademoiselle *de l'Étoile* (6) : la comparaison est tout à fait plaisante.

Voilà des relations; il n'y en a point de meilleures : vous verrez dans toutes que M. de Longueville est cause de sa mort et de celle des autres, et que M. le Prince a été père uniquement dans cette occasion, et point du tout Général d'armée. Je disois hier, et l'on m'approuva, que si la guerre continue, M. le Duc (7) sera cause de la mort de M. le Prince; son amour pour lui passe toute

(4) Hortense Mancini, Duchesse de Mazarin.

(5) Mesdames de Soissons et de Bouillon étoient sœurs de Mesdames Colonne et Mazarin.

(6) Du *Roman comique* de Scaron.

(7) Henri-Jules de Bourbon, fils de M. le Prince.

autre passion. La Marans est abîmée; elle dit qu'elle voit bien qu'on lui cache les nouvelles, et qu'avec M. de Longueville, M. le Prince et M. le Duc sont morts aussi; et qu'on le lui dise, et qu'au nom de Dieu on ne l'épargne point; qu'aussi-bien elle est dans un état qu'il est inutile de la ménager Si on pouvoit rire, on riroit: ah! si elle savoit combien peu on songe à lui cacher quelque chose, et combien chacun est occupé de ses douleurs et de ses craintes, elle ne croiroit pas qu'on eût tant d'application à la tromper.

Les nouvelles que je vous mande sont d'original, c'est de Gourville, qui étoit avec Madame de Longueville lorsqu'elle a reçu ses lettres: tous les couriers viennent droit à lui. M. de Longueville avoit fait son testament avant que de partir; il fait un legs considérable à un fils qu'il a, et qui à mon avis paroîtra sous le nom de Chevalier d'Orléans (8), sans rien coûter à ses parens. Savez-vous où l'on mit le corps de M. de Longueville? Dans le même bateau où il avoit passé tout vivant il y avoit deux heures. M. le Prince, qui étoit blessé, le fit mettre auprès de lui, couvert d'un manteau, en re-

(8) Il parut sous le nom de Chevalier de Longueville, et fut tué pendant le siège de Philisbourg en 1688, par un soldat qui tiroit une bécassine.

passant

passant le Rhin avec plusieurs autres blessés pour se faire panser dans une ville en-deçà de ce fleuve; de sorte que ce retour fut la plus triste chose du monde. On dit que le Chevalier de Montchevreuil, qui étoit attaché à M. de Longueville, ne veut point qu'on le panse d'une blessure qu'il a reçue auprès de lui.

Mon fils m'a écrit : il est sensiblement touché de la perte de M. de Longueville. Il n'étoit point à cette première expédition, mais il sera d'une autre : peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier? Je vous conseille d'écrire à M. de la Rochefoucauld sur la mort de son Chevalier et sur la blessure de M. de Marsillac. J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure : il est au premier rang de tout ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison; je compte pour rien son esprit et son agrément. Je ne m'amuserai point aujourd'hui à vous dire combien je vous aime.

Du même jour, à dix heures du soir.

Il y a deux heures que j'ai fait mon paquet, et en revenant de la ville je trouve la paix faite, selon une lettre qu'on m'a envoyée. Il est aisé de croire que toute la Hollande est en alarme et soumise : le bonheur

du Roi est au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu. On va commencer à respirer; mais quel redoublement de douleur à Madame de Longueville et à ceux qui ont perdu leurs chers enfans! J'ai vu le Maréchal du Plessis, il est très-affligé, mais en grand Capitaine. La Maréchale (9) pleure amèrement, et la Comtesse (10) est fâchée de n'être point Duchesse; et puis c'est tout. Ah, ma fille! sans l'emportement de M. de Longueville, songez que nous aurions la Hollande sans qu'il nous en eût rien coûté.

(9) Colombe le Charron.
(10) Marie-Louise le Loup de Bellenave.

LETTRE CLXV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24 Juin 1672.

Je suis présentement dans la Chambre de ma tante : si vous pouviez la voir en l'état qu'elle est, vous ne douteriez pas que je ne partisse demain matin. Elle a reçu aujourd'hui le viatique pour la dernière fois; mais comme son mal est d'être entièrement consumée, cette dernière goutte d'huile ne se trouve pas si-tôt. Elle est debout, c'est-à-dire dans sa chaise, avec sa robe-de-chambre,

sa cornette, une coiffe noire par-dessus, et ses gants : nulle senteur, nulle malpropreté dans sa chambre ; mais son visage est plus changé que si elle étoit morte depuis huit jours ; les os lui percent la peau ; elle est entièrement étique et desséchée ; elle n'avale qu'avec des difficultés extrêmes, elle a perdu la parole. M. Vesou lui a signifié son arrêt ; elle ne prend plus de remèdes ; la nature ne retient plus rien ; elle n'est quasi plus enflée, parce que l'hydropisie a causé le desséchement ; elle n'a plus de douleurs, parce qu'il n'y a plus rien à consumer ; elle est fort assoupie, mais elle respire encore ; et voilà à quoi elle tient : elle a eu des froids et des foiblesses qui nous ont fait croire qu'elle étoit passée : on a voulu une fois lui donner l'extrême-onction. Je ne quitte plus ce quartier, de peur d'accident. Je vous assure que quelque chose que je voie au-delà ; cette dernière scène me coûtera bien des larmes ; c'est un spectacle difficile à soutenir, quand on est tendre comme moi. Voilà, ma fille, où nous en sommes. Il y a trois semaines qu'elle nous donna congé à tous, parce qu'elle avoit encore un reste de cérémonie ; présentement que le masque est ôté, elle nous a fait entendre, à l'Abbé et à moi, en nous tendant la main, qu'elle recevoit une extrême consolation de

nous avoir tous deux dans ces derniers momens : cela nous creva le cœur, et nous fit voir qu'on joue long-tems la comédie, et qu'à la mort on dit la vérité. Je ne vous dis plus le jour de mon départ :

Comment pourrois-je vous le dire ?
Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort (1).

Mais enfin, pourvu que vous vouliez bien ne nous point mander de ne pas partir, il est très-certain que nous partirons. Laissez-nous donc faire ; vous savez comme je hais les remords : ce m'eût été un dragon perpétuel que de n'avoir pas rendu les derniers devoirs à ma pauvre tante. Je n'oublie rien de ce que je crois lui devoir dans cette triste occasion. Je n'ai point vu Madame de Longueville ; on ne la voit point ; elle est malade : il y a eu des personnes distinguées, mais je n'ai pas eu l'honneur d'en être, et je n'ai point de titre pour cela. Il ne paroît pas que la paix soit si proche que je vous l'avois mandé ; mais il paroît un air d'intelligence partout, et une si grande promptitude à se soumettre, qu'il semble que le Roi n'ait qu'à s'approcher d'une ville pour qu'elle se rende à lui. Sans l'excès de bravoure de M. de Longueville, qui lui a causé la mort et à beau-

(1) C'est la pensée d'un joli madrigal de Montreuil.

coup d'autres, tout auroit été à souhait: mais, en vérité, la Hollande entière ne vaut pas un tel Prince. N'oubliez pas d'écrire à M. de la Rochefoucauld sur la mort de son Chevalier et la blessure de M. de Marsillac; n'allez pas vous fourvoyer; voilà ce qui l'afflige: hélas! je mens; entre nous, ma fille, il n'a pas senti la perte du Chevalier, et il est inconsolable de celui que tout le monde regrette. Il faut écrire aussi au Maréchal du Plessis. Tous nos pauvres amis sont encore en santé. Le petit la Troche a passé des premiers à la nage, on l'a distingué: si je suis encore ici, dites-en un mot à sa mère; cela lui fera plaisir. Ma pauvre tante me pria l'autre jour par signes de vous faire mille amitiés, et de vous dire adieu: elle nous fit pleurer: elle a été en peine de la pensée de votre maladie: notre Abbé vous en fait mille complimens: il faut que vous lui disiez toujours quelque petite douceur pour soutenir l'extrême envie qu'il a de vous aller voir. Vous êtes présentement à Grignan, j'espère que j'y serai à mon tour comme les autres: hélas! je suis toute prête. J'admire mon malheur; c'est assez que je désire quelque chose, pour y trouver de l'embarras. Je suis très-contente des soins et de l'amitié du Coadjuteur; je ne lui écrirai point, il m'en aimera

mieux : je serai ravie de le voir et causer avec lui.

Le Marquis de Villeroi est envoyé à Lyon; le Roi n'a pas voulu qu'il soit demeuré avec M. de Munster. Jarzé a eu permission d'y être, et de se faire assommer de mille coups. Vous savez qu'il étoit aussi exilé.

LETTRE CLXVI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 27 Juin 1672.

MA pauvre tante reçut hier l'extrême-onction; vous ne vîtes jamais un spectacle plus triste: elle respire encore : voilà tout ce que je puis vous dire, vous saurez le reste dans son tems: mais enfin, il est impossible de n'être pas sensiblement touchée de voir finir si cruellement une personne qu'on a toujours fort aimée et fort honorée. Vous dites là-dessus tout ce qui peut se dire de plus honnête et de plus raisonnable; j'en userai selon vos avis: et après avoir décidé, je vous ferai part de la victoire, et partirai sans avoir les remords et les inquiétudes que je prévoyois, tant il est impossible de ne pas se tromper dans tout ce que l'on pense : j'avois imaginé que je serois déchirée entre le déplaisir de quitter ma tante, et les craintes

de la guerre pour mon fils; Dieu a mis ordre à l'un, je rendrai tous mes derniers devoirs; et le bonheur du Roi a pourvu à l'autre, puisque toute la Hollande se rend sans résistance, et que les Députés sont à la Cour, comme je vous l'avois mandé l'autre jour. Ainsi, ma fille, défaisons-nous de croire que nous puissions rien penser de juste sur l'avenir, et considérons seulement le malheur de Madame de Longueville, puisque c'est une chose passée : voilà sur quoi nous pouvons parler. Enfin, la guerre n'a été faite que pour tuer son pauvre enfant; le moment d'après, tout se tourne à la paix; et enfin le Roi n'est plus occupé qu'à recevoir les Députés des villes qui se rendent. Il reviendra *Comte de Hollande*. Cette victoire est admirable, et fait voir que rien ne peut résister aux forces et à la conduite de Sa Majesté : le plus sûr est de l'honorer et de le craindre, et de n'en parler qu'avec admiration. J'ai vu enfin Madame de Longueville; le hasard me plaça près de son lit : elle m'en fit approcher encore davantage, et me parla la première; car pour moi, je ne trouve point de paroles dans une telle occasion. Elle me dit qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne m'eût fait pitié, que rien ne manquoit à son malheur; elle me parla de Ma-

dame de la Fayette, de M. d'Hacqueville, comme de ceux qui la plaindroient le plus; elle me parla de mon fils, et de l'amitié que son fils avoit pour lui: je ne vous dis point mes réponses; elles furent comme elles devoient être; et de bonne foi, j'étois si touchée que je ne pouvois pas mal dire: la foule me chassa. Mais enfin, la circonstance de la paix est une sorte d'amertume qui me blesse jusqu'au cœur. Quand je me mets à sa place, quand je me tiens à la mienne, j'en loue Dieu, puisqu'elle conserve mon pauvre Sévigné et tous nos amis. Vous êtes présentement à Grignan; vous voulez m'effrayer de la pensée de ne point me promener, et de n'avoir ni poires, ni pêches; mais, ma très-aimable, vous y serez; et quand je serai lasse de compter vos solives, ne pourrai-je point aller sur vos belles terrasses? et ne voulez-vous point me donner des figues et des muscats? Vous avez beau dire, je m'exposerai à la sécheresse du pays, espérant bien de n'en trouver que là: je prévois seulement une brouillerie entre nous, c'est que vous voudrez que j'aime votre fils plus que votre fille, et je ne crois pas que cela puisse être; je me suis tellement engagée d'amitié avec cette petite, que je sens un véritable chagrin de ne pouvoir la mener.

M. de la Rochefoucauld est fort en peine de la blessure de M. de Marsillac; il craint que son malheur ne lui donne la gangrène. Je ne sais si vous devez écrire à Madame de Longueville; je crois que oui. On a fait une assez plaisante folie de la Hollande: c'est une Comtesse âgée de près de cent ans; elle est bien malade; elle a autour d'elle quatre Médecins: ce sont les Rois d'Angleterre, d'Espagne, de France et de Suède. Le Roi d'Angleterre lui dit: Montrez la langue; ah, la mauvaise langue! Le Roi de France tient le pouls et dit: Il faut une grande saignée. Je ne sais ce que disent les deux autres, car je suis abîmée dans la mort; mais enfin, cela est assez juste et assez plaisant.

Je suis fort aise que vous ne soyez point grosse; vous serez bientôt remise de tous vos autres maux; je n'ai pas de foi à votre laideur. J'ai vu deux ou trois Provençaux; j'ai oublié leurs noms: mais enfin, la Provence m'est devenue fort chère; elle m'a effacé la Bretagne et la Bourgogne; je les méprise.

LETTRE CLXVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi premier Juillet 1672.

ENFIN, ma fille, notre chère tante a fini sa malheureuse vie : la pauvre femme nous a fait bien pleurer dans cette triste occasion; et pour moi qui suis tendre aux larmes, j'en ai beaucoup répandu. Elle mourut hier matin à quatre heures, sans que personne s'en apperçût; on la trouva morte dans son lit : la veille, elle étoit extraordinairement mal, et par inquiétude, elle voulut se lever; elle étoit si foible qu'elle ne pouvoit se tenir dans sa chaise, et s'affaissoit et couloit jusqu'à terre; on la relevoit. Mademoiselle de la Trousse se flattoit, et trouvoit que c'étoit qu'elle avoit besoin de nourriture : elle avoit des convulsions à la bouche : ma cousine disoit que c'étoit un embarras que le lait avoit fait dans sa bouche et dans ses dents : pour moi, je la trouvois très-mal. A onze heures, elle me fit signe de m'en aller : je lui baisai la main, elle me donna sa bénédiction, et je partis. Ensuite, elle prit son lait par complaisance pour Mademoiselle de la Trousse; mais ne pouvant rien avaler, elle lui dit

qu'elle n'en pouvoit plus ; on la recoucha, elle chassa tout le monde, et dit qu'elle s'en alloit dormir. A trois heures, elle eut besoin de quelque chose, et fit encore signe qu'on la laissât en repos. A quatre heures, on dit à Mademoiselle de la Trousse que Madame dormoit : ma cousine dit qu'il ne falloit pas l'éveiller pour prendre son lait. A cinq heures, elle dit qu'il falloit voir si elle dormoit. On approche de son lit, on la trouve morte : on crie, on ouvre les rideaux ; sa fille se jette sur cette pauvre femme, elle veut la réchauffer, ressusciter ; elle l'appelle, elle crie, elle se désespère ; enfin, on l'arrache, et on la met par force dans une autre chambre ; on me vient avertir ; je cours toute émue ; je trouve cette pauvre tante toute froide, et couchée si à son aise, que je ne crois pas que depuis six mois, elle ait eu un moment si doux que celui de sa mort ; elle n'étoit quasi point changée, à force de l'avoir été auparavant. Je me mis à genoux, et vous pouvez penser si je pleurai abondamment à la vue de ce triste spectacle. J'allai voir ensuite Mademoiselle de la Trousse, dont la douleur fend les pierres ; je les amenai toutes deux ici : le soir, Madame de la Trousse vint prendre ma cousine pour la mener chez elle, et à la Trousse dans trois jours, en attendant

le retour de M. de la Trousse. Mademoiselle de Méri a couché ici : nous avons été ce matin au service : elle retourne ce soir chez elle, parce qu'elle le veut; et me voilà prête à partir. Je ne puis plus recevoir de vos lettres ici. Vous ne m'avez point écrit le dernier ordinaire; vous deviez m'en avertir pour m'y préparer : je ne puis vous dire quel chagrin cet oubli m'a donné, ni de quelle longueur m'a paru cette semaine : c'est la première fois que cela vous est arrivé ; j'aime encore mieux en avoir été plus touchée par n'y être pas accoutumée : j'espère de vos nouvelles dimanche. Adieu donc, ma chère enfant. On m'a promis une relation, je l'attends : il me semble que le Roi continue ses conquêtes. Vous ne m'avez pas dit un mot sur la mort de M. de Longueville, ni sur tout le soin que j'ai eu de vous instruire, ni sur toutes mes lettres ; je parle à une sourde ou à une muette; je vois bien qu'il faut que j'aille à Grignan ; vos soins sont usés, on voit la corde. Adieu donc, jusqu'au revoir. Notre Abbé vous fait mille amitiés ; il est adorable du bon courage qu'il a de vouloir venir en Provence.

LETTRE CLXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, dimanche 3 Juillet 1672.

Je m'en vais à Livry mener ma petite enfant ; ne vous mettez nullement en peine d'elle, j'en ai des soins extrêmes, et je l'aime assurément beaucoup plus que vous ne l'aimez. J'irai demain dire adieu à M. d'Andilly, et reviendrai mardi pour achever quelques bagatelles, et partir ce qui s'appelle incessamment. Je laisse cette lettre à ma belle Troche, qui se charge de vous mander toutes les nouvelles ; elle s'en acquittera mieux que moi : l'intérêt qu'elle a dans l'armée la rend mieux instruite qu'une autre, et principalement qu'une autre qui, depuis quatre jours, n'a vu que des larmes, du deuil, des services, des enterremens, et la mort enfin. Je vous avoue que j'ai été fort accablée de chagrin, quand mon laquais est venu me dire qu'il n'y avoit point de lettres pour moi à la poste : voici la deuxième fois que je n'ai pas un mot de vous ; je crois que ce pourroit être la faute de la poste, ou de votre voyage ; mais cela ne laisse pas de déplaire beaucoup : comme je

ne suis point accoutumée à la peine que je souffre dans cette occasion, je la soutiens d'assez mauvaise grace. Vous avez été si malade, qu'il me semble toujours qu'il vous en arrivera quelque malheur; et vous en avez été si entourée depuis que vous n'êtes plus avec moi, que j'ai raison de les craindre tous, puisque vous n'en craignez pas un. Adieu, ma très-chère, je vous en dirois davantage si j'avois reçu de vos nouvelles.

LETTRE CLXIX.

A LA MÊME.

A Livry, dimanche au soir, 3 Juillet 1672.

Ah! ma fille, j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir ici. Je n'avois point reçu votre lettre; mon ami de la poste m'avoit mandé que je n'en avois point; j'étois au désespoir. J'ai laissé le soin à Madame de la Troche de vous mander toutes les nouvelles, et je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir; et M. de Coulanges que j'aime comme ma vie, et qui est le plus joli homme du monde, m'envoie votre lettre qui étoit dans son paquet; et pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir

son laquais au clair de la lune : il est vrai, mon enfant, qu'il ne s'est point trompé dans l'opinion de m'avoir fait un grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, et vous ôte du train de tout ce qui se passe. Vous devez avoir reçu des relations très-exactes; elles vous auront fait voir que le Rhin étoit mal défendu; le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le Prince et ses Argonautes (1) furent dans un bateau : les premières troupes qu'ils rencontrèrent au-delà, demandoient quartier, quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchemens, et poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main : en même-tems on le perce de cinq ou six coups. M. le Duc le suit, M. le Prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le Prince : voilà où se fit la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avoit su l'envie que ces gens-là avoient de se rendre; mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

(1) C'est le nom qui fut donné à l'élite des Princes Grecs qui suivirent Jason à Colchos pour la conquête de la Toison d'or.

Le Comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire; car si elle eût tourné autrement, il étoit criminel. Il se charge de reconnoître si la rivière est guéable : il dit qu'oui; elle ne l'est pas; des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger; il est vrai qu'il passe le premier : cela ne s'est jamais hasardé; cela réussit, il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre : vous voyez bien que son honneur et sa valeur ne se sont point séparés; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela. Un Chevalier de Nantouillet étoit tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il y rentre, il revient encore; enfin, il trouve la queue d'un cheval; il s'y attache, ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard : voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte, Prince des Massagètes. Au reste, il n'est rien de plus vrai que M. de Longueville avoit été à confesse avant que de partir : comme il ne se vantoit jamais de rien, il n'en avoit pas même fait sa cour à Madame sa mère; mais ce fut une confession conduite par nos amis, et dont l'absolution fut différée plus de deux mois : cela s'est trouvé si vrai, que Madame de Longueville

Longueville n'en peut pas douter : vous pouvez penser quelle consolation. Il faisoit une infinité de libéralités et de charités que personne ne savoit, et qu'il ne faisoit qu'à condition qu'on n'en parlât point : jamais un homme n'a eu tant de solides vertus; il ne lui manquoit que des vices, c'est-à-dire, un peu d'orgueil, de vanité, de hauteur; mais du reste, jamais on n'a été si près de la perfection : *pago lui, pago il mondo;* il étoit au-dessus des louanges; pourvu qu'il fût content de lui, c'étoit assez. Je vois souvent des gens qui sont encore fort éloignés de se consoler de cette perte; mais pour tout le gros du monde, ma pauvre enfant, cela est passé; cette triste nouvelle n'a assommé que trois ou quatre jours; la mort de MADAME (2) dura bien plus longtems. Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui se passe à l'armée, empêchent la grande application pour les malheurs d'autrui. Depuis ce premier combat, il n'a été question que de villes rendues, de Députés qui viennent demander la grace d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis de Sa Majesté. N'oubliez pas d'écrire un petit mot à la Troche, sur ce que son fils s'est distingué dans ce passage de rivière;

(2) Henriette-Anne d'Angleterre.

on l'a loué devant le Roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les François sont jolis assurément; il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité: enfin, il n'y a plus de rivière présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur. Au reste, voici bien des nouvelles; j'avois amené ici ma petite enfant pour y passer l'été; j'ai trouvé qu'il y fait sec, il n'y a point d'eau; la nourrice craint de s'y ennuyer: que fais-je à votre avis? Je la ramenerai après-demain chez moi tout paisiblement; elle sera avec *la mère Jeanne*, qui fera leur petit ménage; Madame de Sanzei sera à Paris; elle ira la voir, j'en saurai des nouvelles très-souvent; voilà qui est fait, je change d'avis; ma maison est jolie, et ma petite ne manquera de rien; il ne faut pas croire que Livry soit charmant pour une nourrice comme pour moi. Adieu, ma divine enfant; pardonnez le chagrin que j'avois d'avoir été si longtems sans recevoir de vos lettres; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en point avoir.

LETTRE CLXX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 Juillet 1672.

ENFIN, ma fille, vous êtes à Grignan, et vous m'attendez sur votre lit : pour moi, je suis dans l'agitation du départ, et si je voulois être tout le jour à rêver, je ne vous verrois pas si-tôt ; mais je pars, et si je vous écris encore lundi, c'est le bout du monde. Soyez bien paresseuse avant que j'arrive, afin de n'avoir plus aucune paresse dans le corps, quand j'arriverai : il est vrai que nos humeurs sont un peu opposées ; mais il y a bien d'autres choses sur quoi nous sommes de même avis ; et puis, comme vous dites, nos cœurs nous répondent quasi de notre degré de parenté. J'ai été à Saint-Maur faire mes adieux, sans les faire pourtant ; car, sans vanité, la délicatesse de Madame de la Fayette ne peut souffrir sans émotion la perte d'une amie comme moi ; je vous dis ce qu'elle dit. J'y fus avec M. de la R. F., nous causâmes fort en chemin ; nous trouvâmes là Madame du Plessis, Mesdemoiselles de la Rochefoucauld, et Gourville, qui, avec un coup de baguette, nous fit sortir

de terre un souper admirable. Madame de la Fayette me retint à coucher. Le lendemain la Troche et l'Abbé Arnauld vinrent me querir ; et me voilà faisant mes paquets. J'ai dit adieu à M. d'Andilly ; je m'en vais courir encore pour mille affaires ; il y a bien long-tems que je n'ai eu le cœur si content. Mon fils m'a écrit, et me parle comme un homme qui croit avoir fini sa campagne : il dit que tout est soumis au Roi ; que Grotius (1) est revenu pour achever de conclure la paix, et que la seule chose qui soit impossible à Sa Majesté, c'est de trouver des ennemis qui lui résistent. Il ajoute que si les armées se retirent d'aussi bonne heure qu'on le croit, il viendra nous trouver à Grignan. Il me parle fort de vous ; quand vous lui écrirez, priez-le bien de faire cette jolie équipée. Il a vu le Chevalier de Grignan qui se porte bien, et qui lui a dit qu'il ne m'écrivoit pas souvent : mais il ne s'est pas vanté de n'avoir seulement pas fait de réponse à un billet que je lui avois écrit : c'est *le petit glorieux ;* on lui pardonne, pourvu qu'il ne soit pas tué.

Il y a un nombre infini de pleureuses de la mort de M. de Longueville : cela décré-

(1) Ambassadeur de la République de Hollande en France, et Pensionnaire de Rotterdam.

dite un peu le métier ; elles vouloient toutes avoir des conversations avec M. de la Rochefoucauld ; mais lui, qui craint d'être ridicule plus que toutes les choses du monde, il les a fort bien envoyées se consoler ailleurs. La Marans est abîmée ; il y a dix mois qu'elle n'a vu sa sœur (2) ; elles sont mal ensemble : elle y fut, il y a trois jours, toute masquée ; et sans aucun préambule, ni se démasquer, quoique sa sœur la reconnût d'abord, elle lui dit en pleurant : Ma sœur, je viens ici pour vous prier de me dire comment vous étiez, quand votre amant mourut ; pleurâtes-vous long-tems ? ne dormiez-vous point ? quelque chose vous pesoit-il sur le cœur ? mon Dieu ? comment faisiez-vous ? cela est bien cruel ; parliez-vous à quelqu'un ? étiez-vous en état de lire ? sortiez-vous ? mon Dieu, que cela est triste ! Enfin, ma fille, ne croyez-vous pas l'entendre ? Sa sœur lui dit ce qu'elle voulut, et courut conter cette scène à M. de la R. F. qui en riroit, s'il pouvoit rire. Pour nous, il est vrai que nous avons trouvé cette folie digne d'elle, et pareille à la belle équipée qu'elle fit, quand elle alla trouver le bon homme d'Andilly, le croyant le Druïde Adamas, à qui toutes les bergères du Lignon alloient

(2) Mademoiselle de Montalais.

conter leurs histoires et leurs infortunes, et en recevoient une grande consolation. J'ai cru que ce récit vous divertiroit aussi bien que nous. Dampierre est très-affligée; mais elle cède à Théobon, qui pour la mort de son frère s'est enfermée à nos sœurs de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine. La Castelneau est consolée; on lui a dit que M. de Longueville disoit à Ninon : Mademoiselle, délivrez-moi donc de cette grosse Marquise de Castelneau : là-dessus, elle danse. Pour la Marquise d'Huxelles, elle est affligée, comme une honnête et véritable amie. Le petit enfant de M. de Longueville est ce même petit apôtre dont vous avez tant ouï parler; c'est une des plus belles histoires de nos jours. Je crois que vous n'oublierez pas d'écrire à ma cousine de la Trousse, dont la douleur et le mérite, à l'égard des soins qu'elle a eus de sa mère, sont au-dessus de toute louange.

Je vous prie, quoi qu'on dise, de faire faire de l'huile de scorpion (3), afin que nous trouvions en même tems les maux et les médecines. Pour vos cousins, j'en parlois l'au-

(3) Les scorpions sont assez communs en Provence, sur-tout dans les lieux bas et humides ; et l'huile de scorpion est souveraine, à ce qu'on dit, contre la piquure de ces insectes.

tre jour ; un Provençal m'assura que ce n'étoient pas les plus importuns que vous eussiez à Grignan, et qu'il y en avoit d'une autre espèce, qui, sans vous blesser en trahison, vous faisoient bien plus de mal. Je comprends assez que vous avez présentement un peu de l'air de Madame *de Sotenville ;* mais bientôt vous aurez à recevoir une compagnie qui vous fera mettre en œuvre le colombier et la garenne, et même la basse-cour. Ah ! c'est bien pour dire des fadaises que je dis tout cela ; car si vous en mettez un pigeon davantage, nous ne le souffrirons pas : c'est le moyen de faire mourir notre Abbé que de le tenter de mangeaille : votre ordinaire n'est que trop bon. La Mousse(4) a été un peu ébranlé de la crainte des puces, des punaises, des scorpions, des chemins, et du bruit qu'il trouvera peut-être ; tout cela lui faisoit un monstre dont je me suis bien moquée ; et puis dire : *Quelle figure ! hélas ! je ne suis rien ; il y aura tant de monde :* nous appelons cela des humilités glorieuses. D'Hacqueville reviendra bientôt, mais il ne me trouvera plus. J'ai fait faire vos complimens à Madame de Termes ; et pourquoi non ? M. de Vivonne est fort mal de sa blessure,

(4) Il devoit faire le voyage de Grignan avec Madame de Sévigné et l'Abbé de Coulanges.

M. de Marsillac pas trop bien de la sienne, et M. le Prince est quasi guéri. Je ne sais point de nouvelles particulières. On espère toujours la paix et la conquête entière de la Hollande. Nimègue fais mine de se défendre, mais on s'en moque. Je vous envoie un joli madrigal et la gazette de Hollande ; j'y trouve l'article des deux sœurs (5) et celui d'Amsterdam fort plaisans. Adieu, ma très-chère enfant; pensez-vous que je vous aime.

(5) Mesdames Colonne et Mazarin.

LETTRE CLXXI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 11 Juillet 1672.

Ne parlons plus de notre voyage : il y a si long-tems que nous ne disons autre chose, qu'enfin cela fatigue; les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur : vous aurez dépensé tout le plaisir de me voir en m'attendant; quand j'arriverai, vous serez toute accoutumée à moi. J'ai été obligée de rendre les derniers devoirs à ma tante; il a fallu encore quelque jours au-delà : enfin, voilà qui est fait, je pars mercredi, et vais coucher à Essonne ou à Melun : je vais par la Bourgogne; je ne m'arrêterai

m'arrêterai point à Dijon : je ne pourrai pas refuser quelques jours en passant à quelque vieille tante que je n'aime guère : je vous écrirai d'où je pourrai, je ne puis marquer aucun jour. Le tems est divin ; notre Abbé est gai et content ; la Mousse est un peu effrayé de la longueur du voyage, mais je lui donnerai du courage : pour moi je suis ravie ; et si vous en doutez, mandez-le-moi à Lyon, afin que je m'en retourne sur mes pas. Voilà, ma fille, tout ce que j'avois à vous dire là-dessus ; mais je veux vous louer de n'être point grosse, et vous conjure de ne le point devenir ; si ce malheur vous arrivoit dans l'état où vous êtes de votre maladie, vous seriez maigre et laide pour toujours : donnez-moi le plaisir de vous retrouver aussi bien que je vous ai donnée, et de pouvoir un peu trotter avec vous où la fantaisie nous prendra d'aller ; M. de Grignan vous doit donner, et à moi aussi, cette marque de sa complaisance. Ne croyez donc pas que vos belles actions ne soient pas remarquées ; les beaux procédés méritent toujours des louanges ; continuez, voilà tout. Vous me parlez de votre dauphin : je vous plains de l'aimer si tendrement, vous aurez beaucoup de douleurs et de chagrins à essuyer. Je n'aime que trop la petite de Grignan : je l'ai donc ôtée

de Livry contre mes premières résolutions; elle est cent fois mieux ici : elle a commencé à me faire trouver que j'avois bien fait : elle a eu depuis son retour une très-jolie petite-vérole volante, dont elle n'a point du tout été malade : ce que le petit Pecquet a traité en deux visites, auroit fait un grand embarras si elle avoit été à Livry : vous me demanderez si je l'ai toujours vue, je vous dirai que oui : je ne l'ai point abandonnée; je suis pour le mauvais air, comme vous êtes pour les précipices : enfin, je la laisse en parfaite santé au milieu de toutes sortes de secours. Madame du Pui-du-Fou et Pecquet la sèvreront à la fin d'Août; et comme la nourrice est une femme attachée à son mari, à ses enfans, à ses vendanges et à tout son ménage, Madame du Pui-du-Fou m'a promis de me donner une femme pour avoir soin de ma petite, quand la nourrice ne sera plus auprès d'elle. Cette femme sera aidée de *Marie* que la petite aime et connoît fort, et la bonne *mère Jeanne* fera toujours leur petit ménage; M. de Coulanges et Madame de Sanzei en auront un soin extrême, ensorte que nous en aurons l'esprit en repos. J'ai été fort approuvée de l'avoir amenée ici; Livry n'est pas trop bon sans moi pour ces sortes de gens-là. Voilà qui est donc réglé. Adieu,

ma très-aimable. M. de Crignan veut-il bien que je lui rende une visite dans son beau château ?

LETTRE CLXXII.

A LA MÊME.

A Auxerre, samedi 16 Juillet 1672.

ENFIN, ma fille, nous voilà. Je suis encore bien loin de vous, et je sens pourtant déja le plaisir d'en être plus près. Je partis mercredi de Paris avec le chagrin de n'avoir pas reçu de vos lettres le mardi ; l'espérance de vous trouver au bout d'une si longue carrière me console. Tout le monde nous assuroit agréablement que je voulois faire mourir notre cher Abbé, de l'exposer dans un voyage de Provence au milieu de l'été ; il a eu le courage de se moquer de tous ces discours, et Dieu l'en a récompensé par un tems à souhait ; il n'y a point de poussière, il fait frais, et les jours sont d'une longueur infinie : voilà tout ce qu'on peut souhaiter. Notre Mousse prend courage ; nous voyageons un peu gravement ; M. de Coulanges nous eût été bon pour nous réjouir. Nous n'avons point trouvé de lecture qui fût digne de nous que Virgile, non pas *travesti*, mais dans toute la

majesté du latin et de l'italien (1). Pour avoir de la joie, il faut être avec des gens réjouis; vous savez que je suis comme on veut, mais je n'invente rien. Je suis un peu triste de ne plus savoir ce qui se passe en Hollande; quand je suis partie, on étoit entre la paix et la guerre; c'étoit le pas le plus important où la France se soit trouvée depuis très-longtems, les intérêts particuliers s'y rencontrent avec ceux de l'État. Adieu donc, ma chère enfant, j'espère que je trouverai de vos nouvelles à Lyon. Vous êtes très-obligée à notre cher Abbé et à la Mousse, à moi point du tout.

(1) Annibal Caro a fait une traduction de *l'Énéïde* en vers Italiens, qui est la seule jusqu'ici qui ait rendu en quelque manière toutes les beautés de l'original.

LETTRE CLXXIII.

A LA MÊME.

A Lyon, mercredi 27 Juillet 1672.

Si cette date ne vous plaît pas, je ne sais que vous faire. Je reçus hier deux de vos lettres, par Madame de Rochebonne (1), dont la ressemblance me surprit au-delà de

(1) Thérèse Adhémar de Monteil, sœur de M. de Grignan, Comtesse de Rochebonne.

tout ce que j'ai jamais vu; enfin, c'est M. de Grignan qui compose une très-aimable femme; elle vous adore : je ne vous dirai point combien je l'aime, ni combien je comprends que vous devez l'aimer. Pour M. son beau-frère (2), c'est un homme qui emporte le cœur, une facilité, une liberté dans l'esprit qui me conviennent et qui me charment; je suis logée chez lui. M. l'Intendant (3), Madame sa femme et Madame de Coulanges vinrent me prendre au sortir du bateau, lundi; je soupai chez eux; j'y dînai hier on me promène, on me moutre; je reçois mille civilités, j'en suis honteuse; je ne sais ce qu'on a à me tant estimer. Je voulois partir demain; Madame de Coulanges a voulu encore un jour, et met à ce prix son voyage de Grignan; j'ai cru vous faire plaisir de conclure ce marché : je ne partirai donc que vendredi matin; nous irons coucher à Valence; j'ai de bons patrons, sur-tout j'ai prié qu'on ne me donnât pas les vôtres, qui sont de francs coquins : on me recommande comme une Princesse. Je serai samedi à une heure après-midi à *Robinet* (4), à ce que

(2) N. de Châteauneuf, Chanoine, Comte et Chamarier de l'Église de Saint-Jean de Lyon, frère du feu Comte de Rochebonne, Commandant pour le Roi en Lyonnois.

(3) M. du Gué-Bagnols, père de Madame de Coulanges.

(4) C'est où l'on débarque à deux lieues de Grignan.

dit M. le Chamarier : si vous m'y laissez, j'y demeurerai. Je ne vous parlerai point du tout de ma joie; notre cher Abbé se porte bien ; c'est à lui que vous devez adresser tous vos complimens : la Mousse est encore en vie. Nous vous souhaitons, et le cœur me bat quand j'y pense. Mon équipage est venu jusqu'ici sans aucun malheur, ni aucune incommodité ; hier au soir il se noya un de mes chevaux à l'abreuvoir, de sorte que je n'en ai plus que cinq ; je vous ferai honte ; mais ce n'est pas ma faute. On m'a fait des complimens sur cette perte, je la soutiens en grande ame. Je n'aurai point mon carrosse à ce *Robinet ;* nous sommes cinq, comptez là-dessus, notre Abbé, la Mousse, deux femmes-de-chambre et moi. Madame de Coulanges veut me persuader de passer l'été ici, et qu'il est ridicule d'aller plus loin, et que je vous envoie seulement un compliment : je voudrois que vous lui entendissiez dire ces folies. Elle nous viendra voir, et nous réjouira. Bagnols s'en va à Paris ; vous vous passerez très-bien de sa femme : je ne laisse pas de faire valoir vos honnêtetés, et je les redouble quand je vois qu'elle n'a nul dessein de venir à Grignan. Adieu, ma très-chère enfant : la vôtre se porte bien, elle est à Paris au milieu de tous les secours, et plus

visitée que moi; j'ai eu bon esprit de la laisser là; je l'aime cette petite. Voilà Madame de Rochebonne, je la baise, et je crois baiser son frère (5), c'est ce qui fait que je ne lui ferai aucune autre amitié. Ah ! quelle joie d'aller à vous, ma belle Comtesse !

(5) M. de Grignan.

LETTRE CLXXIV.

A LA MÊME.

A Marseille, mercredi..... 1672.

Je vous écris après la visite de Madame l'Intendante, et une harangue très-belle. J'attends un présent; et le présent attend ma pistole. Je suis ravie de la beauté singulière de cette ville. Hier le tems fut divin; et l'endroit (1) d'où je découvris la mer, *les bastides*, les montagnes et la ville, est une chose étonnante: mais sur-tout je suis ravie de Madame de Montfuron (2), elle est aimable, et on l'aime sans balancer. Une foule de Che-

(1) Ce lieu s'appelle en langage du Pays, *la visto*. On s'y arrête ordinairement pour admirer la beauté de ce point de vue.

(2) Marie de Pontevez de Buous, femme de Léon de Valbelle, Marquise de Montfuron, et cousine-germaine de M. de Grignan.

valiers vinrent voir M. de Grignan à son arrivée ; des noms connus, des Saint-Hérem, etc. des aventuriers, des épées, des chapeaux du bel air, une idée de guerre, de roman, d'embarquement, d'aventures, de chaînes, de fers, d'esclaves, de servitude, de captivité ; moi qui aime les romans, je suis transportée. M. de Marseille vint hier au soir ; nous dînons ensemble ; c'est l'affaire des deux doigts de la main. Il fait un tems abominable, j'en suis triste ; nous ne verrons ni mer, ni galères, ni port. Je demande pardon à Aix ; mais Marseille est bien joli, et plus peuplé que Paris ; il y a cent mille ames au moins ; de vous dire combien il y en a de belles, c'est ce que je n'ai pas le loisir de compter ; l'air en gros est un peu scélérat, et parmi tout cela je voudrois être avec vous. Je n'aime aucun lieu sans vous, et moins la Provence qu'un autre ; c'est un vol que je regretterai. Remerciez Dieu d'avoir plus de courage que moi ; mais ne vous moquez pas de mes foiblesses ni de mes chaînes.

LETTRE CLXXV.

A LA MÊME.

A Marseille, jeudi..... 1672.

Le diable est déchaîné en cette ville ; de mémoire d'homme on n'a point vu de tems si affreux. J'admire plus que jamais de donner avec tant d'ostentation les choses du dehors, de refuser en particulier ce qui tient au cœur; poignarder et embrasser, ce sont des manières : on voudroit m'avoir ôté l'esprit; car au milieu de mes honnêtetés, on voit que je vois ; et je crois qu'on riroit avec moi, si on l'osoit; tout est de carême-prenant. Nous dînâmes hier chez M. de Marseille ; ce fut un très-bon repas. Il me mena l'après-dînée faire des visites nécessaires, et il me laissa le soir ici. Le G.... me donna des violons que je trouvai très-bons; il vint des masques plaisans; il y avoit une petite Grecque fort jolie, votre mari tournoit tout autour : ma fille c'est un fripon ; si vous étiez bien glorieuse, vous ne le regarderiez jamais. Il y a un Chevalier de Saint-Mème qui danse à mon gré, il étoit en Turc ; il ne hait pas la Grecque, à ce qu'on dit. Je trouve, comme vous, que Bétomas ressemble à Lauzun, et

Madame de Montfuron à Madame d'Armagnac, et Mademoiselle des Pennes à feue Mademoiselle de Cossé. Nous ne parlons que de Mademoiselle de Scudéri et de la Troche avec la Brétèche, et de toutes choses avec plusieurs qui connoissent Paris. Si tantôt il fait un moment de soleil, M. de Marseille me menera béer. En un mot, j'ai déjà de Marseille et de votre absence jusque là, et en même tems je porte ma main un peu au-dessus de mes yeux. La *Santa-Crux* (1) est belle, fraîche, gaie, naturelle; rien n'est faux ni emprunté dans sa personne. Je vous prie de songer déjà à des remercîmens pour elle, et à la louer du rigodon où elle triomphe. Adieu, très-aimable; la pensée de ne vous avoir point vu danser ici, gâte absolument ce qu'on y voit.

(1) N. de Galéans, Marquise de Forbin-Sainte-Croix.

LETTRE CLXXVI.

A LA MÊME.

A Marseille, jeudi à minuit 1672.

Je vous ai écris ce matin, voici ce que j'ai fait depuis : j'ai été à la messe à Saint-Victor avec l'Évêque; de là par mer voir la Réale, et l'exercice, et toutes les banderoles, et

des coups de canon, et des sauts périlleux d'un Turc ; enfin on dîne ; et après-dîné me revoilà sur le poing de M. de Marseille à voir la citadelle et la vue qu'on y découvre ; et puis à l'arsenal voir tous les magasins et l'hôpital, et puis sur le port, et puis souper chez ce Prélat, où il y avoit toutes sortes de musiques. Nous avons eu une conversation où j'ai bien dit, ce me semble, et où, sans aucune rudesse, ni brutalité, ni colère, mais raisonnablement et de sang-froid, je lui ai fait voir l'horreur de son procédé, et combien il m'eût été plus cher de m'avoir témoigné une véritable amitié à Lambesc, que de m'accabler de cérémonies et de festins à Marseille, et que mon cœur étant encore blessé, tout cela n'étoit que pour le public : il m'a paru embarrassé ; et en effet, plus la chose s'éloigne, plus il la voit comme elle est. Il n'y a point de réponse à ne me vouloir pas obliger dans une bagatelle où lui-même, s'il m'avoit estimée, il auroit trouvé vingt expédiens au lieu d'un. J'ai repassé sur la manière dont sa haine a paru dans cette occasion ; j'ai dit que le prétexte étant si petit et si mince, on voyoit la corde et le fond : enfin nous nous sommes séparés ; mais soyez certaine que quand je serois en faveur, il ne m'auroit pas mieux reçue ici. Nous partons

demain à cinq heures du matin. Je vous quitte, ma petite; j'ai reçu votre lettre, et lu vos tendresses avec des sentimens qui ne s'expliquent point.

LETTRE CLXXVII.

A LA MÊME.

A Lambesc, mardi 20 Décembre 1672, à dix heures du matin.

QUAND on compte sans la Providence, il faut très-souvent compter deux fois. J'étois toute habillée à huit heures, j'avois pris mon café, entendu la messe, tous les adieux faits, le bardot chargé, les sonnettes des mulets m'avertissoient qu'il falloit monter en litière; ma chambre étoit pleine de monde, on me prioit de ne point partir, parce que depuis plusieurs jours il pleut beaucoup, et depuis hier continuellement, et même dans ce moment plus qu'à l'ordinaire. Je résistois hardiment à tous ces discours, faisant honneur à la résolution que j'avois prise, et à tout ce que je vous mandai hier par la poste, en assurant que j'arriverois jeudi, lorsque tout d'un coup M. de Grignan, en robe-de-chambre d'omelette, m'a parlé si sérieusement de la témérité de mon entreprise, disant que mon muletier ne suivroit pas ma

litière, que mes mulets tomberoient dans des fossés, que mes gens seroient mouillés et hors d'état de me secourir; en sorte qu'en un moment j'ai changé d'avis, et j'ai cédé entiérement à ses sages remontrances. Ainsi, ma fille, coffres qu'on rapporte, mulets qu'on dételle, filles et laquais qui se sèchent pour avoir seulement traversé la cour, et messager que l'on vous envoie connoissant vos bontés et vos inquiétudes, et voulant aussi appaiser les miennes, parce que je suis en peine de votre santé, et que cet homme ou reviendra nous en apporter des nouvelles, ou me retrouvera par les chemins. En un mot, ma chère enfant, il arrivera à Grignan jeudi au lieu de moi, et moi je partirai bien véritablement quand il plaira au Ciel et à M. de Grignan, qui me gouverne de bonne foi, et qui comprend toutes les raisons qui me font souhaiter passionnément d'être à Grignan. Si M. de la Garde pouvoit ignorer tout ceci, j'en serois aise, car il va triompher du plaisir de m'avoir prédit tout l'embarras où je me trouve; mais qu'il prenne garde à la vaine gloire qui pourroit accompagner le don de prophétie dont il voudroit se flatter. Enfin, ma fille, me voilà, ne m'attendez point du tout, je vous surprendrai, et ne me hasarderai point de peur de vous donner de la

peine, et à moi aussi. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; je vous assure que je suis fort affligée d'être prisonnière à Lambesc ; mais le moyen de deviner des pluies qu'on n'a point vues dans ce pays depuis un siècle.

Madame de Sévigné, qui étoit arrivée à Grignan vers les derniers jours de Juillet 1672, fut obligée de s'en retourner à Paris vers les premiers jours d'Octobre 1673, et c'est dès ce tems-là que recommence son commerce de lettres avec Madame de Grignan.

LETTRE CLXXVIII.

A LA MÊME.

A Montlimart, jeudi 5 Octobre 1673.

VOICI un terrible jour (1), ma chère enfant, je vous avoue que je n'en puis plus. Je vous ai quittée dans un état qui augmente ma douleur. Je songe à tous les pas que vous faites et à tous ceux que je fais, et combien il s'en faut qu'en marchant toujours de cette sorte nous puissions jamais nous rencontrer. Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous; c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire. Ce qui s'est passé ce matin me donne une douleur sensible, et me fait un déchirement dont votre philosophie sait les raisons : je les ai senties et les sentirai long-tems. J'ai le cœur et l'imagination tout remplis de vous; je n'y puis penser sans pleurer, et j'y pense toujours, de sorte que l'état où je suis n'est pas une chose soutenable; comme il est extrême; j'espère qu'il ne durera pas dans cette violence. Je vous cher-

(1) C'étoit le même jour de son départ de Grignan pour Paris, et de celui de Madame de Grignan pour Salon et pour Aix. Montlimart n'est qu'à trois ou quatre lieues du château de Grignan.

che toujours, et je trouve que tout me manque, parce que vous me manquez. Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois, ne vous trouvent plus : le tems agréable qui est passé rend celui-ci douloureux jusqu'à ce que j'y sois un peu accoutumée : mais ce ne sera jamais assez pour ne pas souhaiter ardemment de vous revoir et de vous embrasser. Je ne dois pas espérer mieux de l'avenir que du passé ; je sais ce que votre absence m'a fait souffrir ; je serai encore plus à plaindre, parce que je me suis fait imprudemment une habitude nécessaire de vous voir. Il me semble que je ne vous ai point assez embrassée en partant ; qu'avois-je à ménager ? Je ne vous ai point assez dit combien je suis contente de votre tendresse ; je ne vous ai point assez recommandée à M. de Grignan ; je ne l'ai point assez remercié de toutes ses politesses et de toute l'amitié qu'il a pour moi ; j'en attendrai les effets sur tous les chapitres : il y en a où il a plus d'intérêt que moi ; quoique j'en sois plus touchée que lui. Je suis déjà dévorée de curiosité ; je n'espère de consolation que de vos lettres, qui me feront encore bien soupirer. En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous : Dieu me fasse la grace de l'aimer quelque jours comme je vous aime. Je songe aux *Pichons ;* je

suis

suis toute pêtrie des Grignans; je tiens partout. Jamais un voyage n'a été si triste que le nôtre; nous ne disons pas un mot. Adieu, ma chère enfant, plaignez-moi de vous avoir quittée; hélas! nous revoilà dans les lettres. Assurez M. l'Archevêque de mon respect très-tendre, et embrassez le Coadjuteur; je vous recommande à lui. Nous avons encore dîné à vos dépens. Voilà M. de Saint-Géniez qui vient me consoler.

LETTRE CLXXIX.

A LA MÊME.

A Valence, vendredi 6 Octobre 1673.

Mon unique plaisir consiste à vous écrire: la paresse du Coadjuteur est bien étonnée de cette sorte de divertissement. Vous êtes à Salon, ma pauvre petite; vous avez passé la Durance; et moi, je suis arrivée ici. Je regarde tous les chemins qui vous verront passer cet hiver, et je fais des remarques sur les endroits difficiles. Le plus sûr dans l'hiver, c'est une litière; il y a des pas où il faut descendre de carrosse, ou périr. M. de Valence (1) m'a envoyé son carrosse avec Mon-

(1) Daniel de Conac, Évêque de Valence, depuis Archevêque d'Aix.

treuil et le Clair, pour me laisser plus de liberté : j'ai été droit chez le Prélat ; il a bien de l'esprit ; nous avons causé une heure ; ses malheurs et votre mérite ont fait les deux principaux points de la conversation. Il a deux Dames de ses parentes avec lui. J'ai vu un moment les filles de Sainte-Marie, et Madame votre belle-sœur (2) : sa belle Abbesse se meurt ; on court pour l'Abbaye ; une grosse fièvre continue au milieu de la plus grande santé : voilà qui est expédié. J'ai soupé chez le Clair avec Montreuil ; j'y suis logée. M. de Valence et ses nièces fort parés me sont venus voir. On dit ici que le Roi est allé joindre M. le Prince ; on ne parle point de la paix. Tout le cœur me bat quand je puis douter de votre voyage de Paris. Je *cuis* incessamment, et me passe fort bien de parler. Pour notre Abbé, vous le connoissez, il ne lui faut que *les beaux yeux de sa cassette.* J'ai une envie extrême de savoir de vos nouvelles ; il me semble qu'il y a déjà bien longtems que je ne vous ai vue.

(2) Marie Adhémar de Monteil, Religieuse à Aubenas, sœur de M. de Grignan.

LETTRE CLXXX.

A LA MÊME.

A Lyon, mardi 10 Octobre 1673.

Me voilà déjà loin de vous, ma fille; mais comprenez-vous avec quelle douleur j'y pense? Je fus reçue chez M. le Chamarier par lui et par M. et Madame de Rochebonne. J'eus le cœur extrêmement serré en embrassant cette jolie femme; elle l'eut aussi; nous nous entendîmes fort bien; nous causâmes beaucoup : j'ai commencé dès ici à défendre le procédé de M. de Grignan; le Chamarier ne le savoit pas tout-à-fait comme il est. C'est la meilleure cause du monde à soutenir; elle ne sauroit périr que par n'être pas bien expliquée ou bien entendue.

Je veux vous dire encore une fois que, si vous aviez quelque envie d'éviter les dangers en venant cet hiver, il faudroit descendre de carrosse quasi aussi souvent que j'ai fait; mais une litière seroit admirable; ou bien monter à cheval, comme font Mesdames de Verneuil ou d'Arpajon. Le carrosse de M. de Verville tomba l'année dernière. Il y a aussi un chemin qu'on nous fit prendre par dans le Rhône. Je descendis, mes chevaux na-

gèrent, et l'eau entra jusqu'au fond du carrosse : c'est à deux lieues de Montelimart. Quand vous viendrez, les eaux sont grandes, et la place ne sera pas tenable ; il faut faire un chemin dans les terres, et ne vous point hasarder ; le danger n'est pas dans l'imagination. Voilà ce que mon amitié et ma prévoyance me forcent de vous dire : vous vous en moquerez si vous voulez, mais je crois que M. de Grignan ne s'en moquera pas. Vous me direz après cela, voilà qui est bien, il n'est plus question que de faire la paix, et que nous allions à Paris ; il est vrai, mais si la guerre se déclare contre l'Espagne, comme c'est une affaire qui traînera, et qui ne donnera pas sitôt des affaires aux Gouverneurs, je crois qu'en bonne politique, M. de Grignan prendra le parti de venir à la Cour plutôt que plus tard. J'attends ce soir de vos nouvelles ; j'acheverai cette lettre après les avoir reçues.

Mardi au soir.

Je n'ai pas eu la force de recevoir votre lettre sans pleurer de tout mon cœur. Je vous vois dans Aix, accablée de tristesse, vous achevant de vous consumer le corps et l'esprit ; cette pensée me tue ; il me semble que vous m'échappez, que vous me disparoissez,

et que je vous perds pour toujours. Je comprends l'ennui que vous donne mon départ ; vous étiez accoutumée à me voir tourner autour de vous, il est fâcheux de revoir les mêmes lieux : il est vrai que je ne vous ai point vue sur tous ces chemins-ci ; mais quand j'y ai passé, j'étois comblée de joie, dans l'espérance de vous voir et de vous embrasser. En retournant sur mes pas, j'ai une tristesse mortelle dans le cœur ; et je regarde avec envie les sentimens que j'avois en ce tems-là ; ceux qui les suivent sont bien différens. J'avois toujours espéré de vous ramener ; vous savez par quelles raisons et par quels tons vous m'avez coupé court là-dessus ; il a fallu que tout ait cédé à la force de votre raisonnement, et prendre le parti de vous admirer : mais croyez que la chose du monde qui paroît la moins naturelle, c'est de me voir retourner toute seule à Paris. Si vous y pouvez venir cet hiver, j'en aurai une joie et une consolation entière ; en ce cas, je ne m'affligerai que pour trois mois, ainsi que vous m'en priez : mais je vous quitte, je m'éloigne, voilà ce que je vois, et je ne sais point l'avenir. J'ai une envie continuelle de recevoir de vos lettres ; c'est un plaisir bien douloureux ; mais je m'intéresse si fort à tout ce que vous faites, que je ne puis vivre sans le

savoir. N'oubliez point de solliciter le petit procès, et de bien compter sur vos doigts les moutons de votre troupeau. Ne mettez point votre pot au feu si matin, craignez d'en faire un *consommé;* la pensée d'une *oill* (1) me plaît bien, elle vaut mieux qu'une viande seule : pour moi, je n'y mets, comme vous, qu'une seule chose avec de la chicorée amère, mais il faut qu'elle soit bonne pour la santé; car hormis que je suis laide, et que personne ne me reconnoît ici, du reste, je ne me portai jamais mieux. J'ai été fort aise d'embrasser la pauvre Rochebonne ; je ne puis souffrir que ce qui est Grignan. Je ferai réponse à notre mère de Sainte-Marie ; j'ai passé la journée avec celles qui sont ici. Je pars demain pour la Bourgogne : voici encore un grand agrément pour moi, c'est que je recevrai plus de vos lettres que par Paris ; adressez-les à M. de Boulanges; il me les fera tenir à Bourbilly. La Rochebonne que voilà auprès de moi vous adore : nous nous interrompons toutes deux pour parler de vous avec la dernière tendresse. Adieu, ma très-aimable; vous voulez que je juge de votre cœur par le mien, je le fais, et c'est pour cela que je vous aime et je vous plains.

(1) Espèce de potage ou de ragoût qui nous est venu d'Espagne, et dans lequel il entre plusieurs sortes d'herbes et de viandes.

LETTRE CLXXXI.

A LA MÊME.

D'un petit chien de village, à six lieues de Lyon, mercredi au soir 11 Octobre 1673.

Me voici arrivée dans un lieu qui me seroit triste, quand je ne le serois pas; il n'y a rien; c'est un désert: mais je vous écris, c'est mon unique divertissement, quand je ne suis pas avec vous: contez un peu cela au Coadjuteur, afin de lui faire venir des cornes à la tête. Chamarande est à une lieue; il est Seigneur de cinq à six paroisses; il attend le retour du Roi. Je sais bien d'autres nouvelles du pays, mais je ne veux pas vous les confier. Je suis partie ce matin à huit heures de Lyon, entourée de tous les Rochebonne, que j'aime et que j'estime fort. M. de Rochebonne s'en va dans ses terres, pour donner ordre à ses affaires, et se trouver tout prêt pour la guerre en cas d'alarme. On ne peut pas voyager plus tristement que je fais. Voici la quatrième fois que je vous écris; sans cela que serois-je devenue? Voici ce qui me tue un peu, c'est qu'après mon premier sommeil, j'entends sonner deux heures, et qu'au lieu de me rendormir, je mets le pot

au feu avec la chicorée amère; cela bout jusqu'au point du jour, qu'il faut monter en carrosse. Je suis assurée que, pour me tirer de peine, vous me manderez que l'air d'Aix vous a toute raccommodée; que vous n'êtes plus si maigre qu'à Grignan. Je n'en croirai rien du tout, ma pauvre enfant; je joins trop de choses à mon inquiétude; ce bruit de la rue dont vous êtes désaccoutumée, tout ce manège que je vois; je vous suis pas à pas, je vois entrer, je vois sortir, je vois quelques-unes de vos pensées; enfin, je serai morte, quand je ne serai plus occupée de ce qui vous regarde.

Nous avons vu des tableaux admirables à Lyon. Je blâme M. de Grignan de n'avoir pas accepté celui que l'Archevêque de Vienne voulut lui donner; ce tableau ne lui sert de rien, et c'est la plus jolie chose qu'on puisse voir; pour moi, je ne manquai point de vouloir tout bonnement remettre la toile que je croyois déclouée. A propos, cet Archevêque est beau-frère de Madame de Villars, il m'attendoit, et me fit des visites et des politesses infinies. Adieu, ma très-chère; vous me mandez les choses du monde les plus tendres, cela perce le cœur, et cependant on en est ravie.

LETTRE

LETTRE CLXXXII.

A LA MÊME.

A Châlons, vendredi au soir 13 Octobre 1673.

QUEL ennui de ne plus espérer de vos nouvelles ! cette circonstance augmente ma tristesse. Ma fille, je ne vous dirai point toutes mes misères sur ce chapitre ; tout au moins vous vous moqueriez de moi ; et vous savez combien j'estime votre estime : ainsi donc j'honore votre force et votre philosophie, et je ne ferai confidence de mes foiblesses qu'à ceux qui n'ont pas plus de courage que moi. Je m'en vais hors du grand chemin, je ne vous écrirai plus si réglément, voilà encore un de mes chagrins. Quand vous ne recevrez point de mes lettres, croyez bien fermement qu'il m'aura été impossible de vous écrire ; mais pour penser à vous, ah ! je ne fais nulle autre chose : je *cuis* toujours, et, comme vous savez, je m'amuse à éplucher la racine de ma chicorée ; de sorte que mon bouillon est amer comme ceux que nous prenions à Grignan.

Les déclamations de Quintillien m'ont amusée ; il y en a de belles, et d'autres qui m'ont ennuyée. Je m'en vais dans le *Socrate*

Chrétien. Je vis à Mâcon le fils de M. de Paule ; je le trouvai joli ; il ressemble *au Charmant.* Je ne sais point de nouvelles, sinon que Madame de Mazarin est avec son mari jusqu'à la première frénésie. On attendoit à Lyon cette Duchesse d'Yorck (1) ; quel plaisir que vous ne l'ayiez point eue sur le corps ! Nous avons trouvé en chemin M. de Sainte-Marthe ; il m'a promis de vous envoyer *ce pain benit et cet enterrement* de Marigny, dont je vous ai tant parlé ; l'*enterrement* me ravit toujours ; le *pain benit* est sujet à trop de commentaires : si vous avez l'esprit libre quand vous recevrez ce petit ouvrage, et qu'on vous le lise d'un bon ton, vous l'aimerez fort ; mais si vous n'êtes pas bien disposée, voilà qui est jeté et méprisé ; je trouve que le prix de la plupart des choses dépend de l'état où nous sommes, quand nous les recevons. J'embrasse tendrement M. de Grignan ; il doit être bien persuadé de mon amitié, de lui avoir donné et laissé ma fille : tout ce que je lui demande, c'est de conserver votre cœur et le mien ; il en sait les moyens. Songez que je recevrai comme une grace, s'il m'oblige à l'aimer toujours. Le hasard

(1) Marie d'Est, Princesse de Modène, depuis Reine d'Angleterre.

me fit parler hier de lui, et de ses manières nobles et polies, et de ses grandeurs; je voudrois bien qu'il eût été derrière moi, et vous aussi : vous le croyez bien, ma chère Comtesse.

LETTRE CLXXXIII.

A LA MÊME.

A Bourbilly, lundi 16 Octobre 1673.

ENFIN, ma chère fille, j'arrive présentement dans le vieux château de mes pères. J'ai trouvé mes belles prairies, ma petite rivière et mon beau moulin à la même place où je les avois laissés. Il y a eu ici de plus honnêtes gens que moi; et cependant, au sortir de Grignan, je m'y meurs de tristesse. Je pleurerois présentement de tout mon cœur, si je voulois m'en croire; mais je m'en détourne suivant vos conseils. Je vous ai vue ici avec Bussy, qui nous empêchoit fort de nous ennuyer. Voilà où vous m'appellâtes *marâtre* d'un si bon ton. On a élagué des arbres devant cette porte, ce qui fait une allée fort agréable. Tout crève ici de bled, et *de Caron pas un mot*, c'est-à-dire, pas un sol. Il pleut à verse : je suis désaccoutumée de ces continuels orages,

j'en suis en colère. M. de Guitaut est à Époisses : il envoie toujours ici pour savoir quand j'arriverai, et pour m'emmener chez lui ; mais ce n'est pas ainsi qu'on fait ses affaires ; j'irai le voir, et vous prévoyez bien que nous parlerons de vous : je vous prie d'avoir l'esprit en repos sur tout ce que je dirai ; je ne suis pas assurément fort imprudente. Nous vous écrirons, Guitaut et moi. Je ne puis m'accoutumer à ne vous plus voir ; et si vous m'aimez, vous m'en donnerez une marque certaine cette année. Adieu, mon enfant ; j'arrive, je suis un peu fatiguée ; quand j'aurai les pieds chauds, je vous en dirai davantage.

LETTRE CLXXXIV.

A LA MÊME.

A Bourbilly, samedi 21 Octobre 1673.

J'ARRIVAI ici lundi au soir, comme je vous l'écrivis sur le champ. Je trouvai des lettres de Guitaut qui m'attendoient. Le lendemain dès neuf heures, il vint ici au galop, mouillé comme un canard, car il pleut continuellement. Nous causâmes extrêmement ; il me parla fort de vous, et m'entretint ensuite de ses affaires et de ses dégoûts ; il me dit que

le Roi est revenu à Versailles ; il me montra les nouvelles de la guerre : il trouva que la politique obligeroit sans doute M. de Grignan à venir expliquer sa conduite à Sa Majesté, et même à venir prendre les ordres de sa propre bouche pour la guerre, si elle se déclare. Voilà ce qu'il me dit sans vouloir me plaire, et même sans intérêt ; car il me paroît peu disposé à retourner cet hiver à Paris. Après que nous eûmes dîné très-bien, malgré la rusticité de mon château, voilà un carrosse à six chevaux qui entre dans ma cour, et Guitaut à pâmer de rire. Je vois en même tems la Comtesse de Fiesque et Madame de Guitaut qui m'embrassent. Je ne puis vous représenter mon étonnement, ni le plaisir qu'avoit pris Guitaut à me surprendre. Enfin, voilà donc la Comtesse à Bourbilly, comprenez-vous bien cela ? plus belle, plus fraîche, plus magnifique, et plus gaie que vous ne l'avez jamais vue. Après les exclamations de part et d'autre que vous pouvez penser, on s'assied, on se chauffe, on parle de vous ; vous savez bien encore ce qu'on dit, et combien la Comtesse comprend peu que vous ne soyez pas venue avec moi : cette compagnie me parut toute pleine d'estime pour vous. On parla de nouvelles ; Guitaut me conta comme MONSIEUR veut

faire Mademoiselle de Grancei Dame d'atour de MADAME, à la place de la Gourdon, à qui il faut donner cinquante mille écus : voilà qui est un peu difficile; car le Maréchal de Grancei ne veut donner cette somme que pour marier sa fille; et comme il craindroit qu'il n'en fallût donner encore autant pour la marier, il veut que MONSIEUR fasse tout. Madame de Monaco mène cette affaire; elle est très-bien chez MONSIEUR et chez MADAME, dont elle est également aimée : on est seulement un peu fâché de lui voir faire quelquefois à cette MADAME-ci les mêmes petites mines et les mêmes petits discours qu'elle faisoit à l'autre. Il y a encore eu quelques bagatelles; mais cela ne s'écrit point. Pour Madame de Marei, elle quitta Paris par pure sagesse, quand on commença toutes ces collations de cet été, et s'en vint en Bourgogne : on la reçut à Dijon au bruit du canon. Vous pouvez penser comme cela faisoit dire de belles choses, et comme ce voyage paroissoit au public : la vérité c'est qu'elle avoit un procès à Dijon, qu'elle vouloit faire juger; mais cette rencontre est toujours plaisante. La Comtesse est bonne là-dessus; il y a quinze jours qu'elle est à Époisses : elle vient de Guerchi. Il y a un petit homme obscur qui dit que l'Abbé Têtu ser-

viroit fort bien d'ame à un gros corps : cela m'a paru plaisant. Enfin, le soir vint : après avoir admiré les antiquités judaïques de ce château, elles s'en retournèrent ; elles voulurent m'emmener ; mais j'ai ici des affaires assez importantes ; de sorte que je n'irai que demain à Époisses pour revenir après-demain ; nous vous écrirons tous ensemble : si je vous avois amenée, vous auriez trouvé cette compagnie qui vous auroit fort empêché de vous ennuyer. Pour l'air d'ici, il n'y a qu'à respirer pour être grasse ; il est humide et épais ; il est admirable pour rétablir ce que l'air de Provence a desséché. Je conclus aujourd'hui toutes mes affaires : si vous n'aviez du bled, je vous offrirois du mien ; j'en ai vingt mille boisseaux à vendre ; je crie famine sur un tas de bled. J'ai pourtant assuré quatorze mille francs, et fait un nouveau bail sans rabaisser. Voilà tout ce que j'avois à faire, et j'ai l'honneur d'avoir trouvé des expédiens, que le bon esprit de l'Abbé ne trouvoit pas. Je suis triste à mourir de n'avoir point de vos lettres, et de ne pouvoir faire ici un pas qui puisse vous être bon à quelque chose ; cet état n'est point supportable ; j'espère qu'il en viendra un autre. Bussy est encore à Paris, faisant tous les jours des réconciliations ; il a commencé par

Madame de la Baume; ce brouillon de tems, qui change tout, changera peut-être sa fortune. Vous serez bien aise de savoir qu'avant que de partir, il se fit habiller à Sémur, lui et sa famille; jugez comme il sera d'un bon air. Il s'est raccommodé en ce pays avec Janin et avec l'Abbé Fouquet.

Je reçois un paquet de Guitaut : il m'envoie les nouvelles que vous aurez de votre côté : il viendra me prendre demain ou lundi. J'embrasse M. de Grignan, et je l'assure qu'il auroit pitié de moi, s'il savoit ce que je souffre de votre absence; et vous, ma fille, je vous embrasse avec une tendresse qu'il n'appartient pas à tout le monde de concevoir.

LETTRE CLXXXV.

A LA MÊME.

A Époisses, mercredi 25 Octobre 1675.

Je n'achevai qu'avant-hier toutes mes affaires à Bourbilly, et le même jour je vins ici, où l'on m'attendoit avec quelque impatience. J'ai trouvé le maître et la maîtresse du logis avec tout le mérite que vous leur connoissez, et la Comtesse (*de Fiesque*) qui pare, et qui donne de la joie à tout un pays. J'ai mené avec moi M. et Madame de Tou-

longeon, qui ne sont pas étrangers dans cette maison : il est survenu encore Madame de Chatelus, et M. le Marquis de Bonneval ; de sorte que la compagnie est complette. Cette maison est d'une grandeur et d'une beauté surprenante ; M. de Guitaut se divertit fort à la faire ajuster, et y dépense bien de l'argent : il se trouve heureux de n'avoir point d'autre dépense à faire. Je plains ceux qui ne peuvent pas se donner ce plaisir. Nous avons causé à l'infini, le maître du logis et moi, c'est-à-dire, j'ai eu le mérite de savoir bien écouter. On passeroit bien des jours dans cette maison sans s'ennuyer : vous y avez été extrêmement célébrée. Je ne crois pas que j'en pusse sortir, si on y recevoit de vos nouvelles : mais, ma fille, sans vous faire valoir ce que vous occupez dans mon cœur et dans mon souvenir, cet état d'ignorance m'est insoutenable. Je me creuse la tête à deviner ce que vous m'avez écrit, et ce qui vous est arrivé depuis trois semaines, et cette application inutile trouble fort mon repos. Je trouverai cinq ou six de vos lettres à Paris ; je ne comprends pas pourquoi M. de Coulanges ne me les a pas envoyées, je l'en avois prié. Enfin, je pars demain pour prendre le chemin de Paris ; car vous vous souvenez bien que de Bourbilly on passe devant

cette porte où M. de Guitaut vint nous faire un jour des civilités. Je ne serai à Paris que la veille de la Toussaint. On dit que les chemins sont déjà épouvantables dans cette Province. Je ne vous parle point de la guerre : on mande qu'elle est déclarée ; d'autres, qui sont des manières de Ministres, disent que c'est le chemin de la paix : voilà ce qu'un peu de tems nous apprendra. M. d'Autun est en ce pays; ce n'est pas ici où je l'ai vu, mais il en est près, et l'on voit des gens qui ont eu le bonheur de recevoir sa bénédiction. Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant, je ne trouve personne qui ne s'imagine que vous avez raison de m'aimer, en voyant de quelle façon je vous aime.

LETTRE CLXXXVI.

A LA MÊME.

A Auxerre, vendredi 27 Octobre 1673.

Je quittai hier Époisses et toute la compagnie que je vous ai dite. J'ai été neuf jours entiers en Bourgogne, et je puis dire que ma présence et celle de notre Abbé étoient très-nécessaires à Bourbilly. J'ai extrêmement causé avec Guitaut; il m'a fort divertie par ses détails, dont je ne savois que l'autre côté;

il est bon d'entendre les deux parties; il m'a flatté d'avoir pris plaisir à me redonner pour lui toute l'estime qu'on auroit pu m'ôter, si je ne m'étois miraculeusement fiée à sa bonne mine; il m'a paru sincère et fort honnête homme; et je trouve qu'on l'a voulu chasser proprement de l'hôtel de Condé, parce qu'il faisoit ombre aux autres; un tel favori n'est pas agréable dans une petite Cour. Il y a des endroits bien extraordinaires dans son roman; la conclusion m'en paroît une retraite dans son château; c'est pourtant ce que je ne voudrois pas assurer. La Comtesse m'a dit des choses admirables de l'hôtel de Grancei (1); le plan de cette maison est une chose curieuse. Mais je vous supplie, que toutes les jalousies du monde se taisent devant celle de l'homme (2) qui est acteur dans cette scène; c'est de la quintessence de jalousie, c'est la jalousie même: j'admire qu'il en soit resté dans le monde, après le partage qui lui en est échu. Je prendrois un grand plaisir de causer de tout cela avec vous; ces sortes de choses sont amusantes dans le commerce.

(1) Madame de Maret et Mademoiselle de Grancei, qu'on appeloit dans le monde *les Anges*, étoient filles du Maréchal de Grancei, et toutes deux très-belles. On disoit M. le Duc amoureux de l'aînée, et MONSIEUR de la cadette.

(2) M. le Duc.

Tout le monde dit la guerre, et d'Hacqueville mande qu'il y a encore des parieurs pour la paix. Dieu le veuille.

Je voudrois bien savoir, ma fille, comment vous vous portez; je crains le pot au feu que vous faites bouillir jour et nuit; il me semble que je vous vois creuser les yeux et la tête; je vous souhaite un *oill* plutôt qu'un *consommé;* un *consommé* est une chose étrange. Notre cher Abbé se porte bien, Dieu merci, et j'en suis toute glorieuse; il vous salue tendrement; il est en peine de savoir quelque petite chose de vos affaires, et si vous vous souvenez des avis qu'il vous a donnés, aux dépens d'être haï; mais il ne s'en soucie guère. J'embrasse M. de Grignan; faites bien mes complimens à M. l'Archevêque, si vous êtes à Salon; et assurez le Coadjuteur qu'en attendant le tems où il me promet que je dois tant l'aimer, je l'aime beaucoup.

LETTRE CLXXXVII.

A LA MÉME.

A Moret, lundi au soir 30 Octobre 1673.

Me voici bien près de Paris; mais sans l'espérance d'y trouver toutes vos lettres, je n'aurois aucune joie d'y arriver. Je me

représente l'occupation que je pourrai avoir pour vous ; tout ce que j'aurai à dire à Messieurs de Brancas, la Garde, l'Abbé de Grignan, d'Hacqueville, à M. de Pomponne, à M. le Camus : hors cela, où je vous trouve, je ne prévois aucun plaisir : je mériterois que mes amis me battissent et me renvoyassent sur mes pas ; plût à Dieu ! peut-être que cette humeur me passera, et que mon cœur, qui est toujours pressé, se mettra un peu plus au large ; mais il ne peut jamais arriver que je ne souhaite uniquement et passionnément de vous revoir : parler de vous, en attendant, sera mon sensible plaisir ; mais je choisirai mes gens et mes discours : je sais un peu vivre ; je sais que ce qui est bon aux uns est mauvais aux autres ; je n'ai pas tout à fait oublié le monde, j'en connois les tendresses et les bontés, pour entrer dans les sentimens des autres : je vous demande la grace de vous fier à moi, et de ne rien craindre de l'excès de ma tendresse. Si mes délicatesses, et les mesures injustes que je prends sur moi, ont donné quelquefois du désagrément à mon amitié, je vous conjure de tout mon cœur, ma fille, de les excuser en faveur de leur cause : je la conserverai toute ma vie, cette cause, très-précieusement, et j'espère que sans lui faire au-

cun tort, je pourrai me rendre moins imparfaite que je ne suis : je tâche tous les jours à profiter de mes réflexions; et si je pouvois, comme je vous ai dit quelquefois, vivre seulement deux cents ans, il me semble que je serois une personne bien admirable. Si M. de Sens avoit été à Sens, je l'aurois vu; il me semble que je dois cette civilité à la manière dont il pense pour vous. Je regarde tous les lieux où je passai il y a quinze mois, avec un fonds de joie si véritable, et je considère avec quels sentimens j'y repasse maintenant, et j'admire ce que c'est que d'aimer comme je vous aime. J'ai reçu des nouvelles de mon fils; c'est de la veille d'un jour qu'ils croyoient donner bataille; il me paroît aise de voir des ennemis; il n'en croyoit non plus que des sorciers; il avoit une grande envie de mettre un peu flamberge au vent, par curiosité seulement. Cette lettre m'auroit bien effrayée, si je ne savois très-bien la marche des Impériaux, et le respect qu'ils ont eu pour l'*armée de votre frère*. Mon Dieu ! ma fille, j'abuse de vous ; voyez quels fagots je vous conte; peut-être que de Paris, je vous manderai des bagatelles qui pourront vous divertir : soyez bien persuadée que mes véritables affaires viendront du côté de Provence; mais votre santé, voilà ce qui me tue : je crains

que vous ne dormiez point, et qu'enfin vous ne tombiez malade; vous ne m'en direz rien, mais je n'en aurai pas moins d'inquiétude.

LETTRE CLXXXVIII.

A LA MÊME.

A Paris, jeudi 2 Novembre 1673.

ENFIN, ma chère enfant, me voilà arrivée après quatre semaines de voyage, ce qui m'a pourtant moins fatiguée, que la nuit que je viens de passer dans le meilleur lit du monde : je n'ai pas fermé les yeux; j'ai compté toutes les heures de ma montre; et enfin, à la petite pointe du jour, je me suis levée : *car que faire en un lit, à moins que l'on ne dorme?* J'avois le pot au feu, c'étoit un *oill* et un *consommé* qui cuisoient séparément. Nous arrivâmes hier, jour de la Toussaint, bon jour, bonne œuvre; nous descendîmes chez M. de Coulanges : je ne vous dirai point mes foiblesses, ni mes sottises en rentrant dans Paris : enfin, je vis l'heure et le moment que je n'étois pas visible; mais je détournai mes pensées, et disant que le vent m'avoit rougi le nez, je trouve M. de Coulanges qui m'embrasse; M. de Raré, un moment après; Ma-

dame de Coulanges, Mademoiselle de Méri, un autre moment après : arrivent ensuite Madame de Sanzei, Madame de Bagnols, M. l'Archevêque de Rheims tout transporté d'amour pour le Coadjuteur ; un autre moment après, Madame de la Fayette, M. de la Rochefoucauld, Madame Scaron, d'Hacqueville, la Garde, l'Abbé de Grignan, l'Abbé Têtu : vous voyez d'où vous êtes tout ce qui se dit, et la joie qu'on témoigne ; *et Madame de Grignan, et votre voyage?* et tout ce qui n'a point de liaison ni de suite. Enfin, on soupe, on se sépare, et je passe cette belle nuit. Ce matin à neuf heures, la Garde, l'Abbé de Grignan, Brancas, d'Hacqueville, sont entrés dans ma chambre, pour ce qui s'appelle raisonner pantouffle : premièrement, je vous dirai que vous ne sauriez trop aimer Brancas, la Garde et d'Hacqueville ; pour l'Abbé de Grignan, cela s'en va sans dire. J'oubliois de vous mander qu'hier au soir avant toutes choses je lus vos quatre lettres des 15, 18, 22 et 25 Octobre : je sentis tout ce que vous expliquez si bien ; mais puis-je assez vous remercier, ni de votre bonne et tendre amitié, ni du soin que vous prenez de me parler de toutes vos affaires? Ah ! ma fille, c'est une grande justice ; car rien au monde

ne

ne me tient tant au cœur que tous vos intérêts, quels qu'ils puissent être : vos lettres sont ma vie, en attendant mieux. J'admire que le mal de M. de Grignan ait prospéré au point que vous me le mandez, c'est-à-dire, qu'il faut prendre garde en Provence au pli de sa chaussette : je souhaite qu'il se porte bien, et que la fièvre le quitte; car il faut mettre flamberge au vent : je hais fort cette petite guerre (1). Je reviens à vos trois hommes, que vous devez aimer très-solidement : ils n'ont tous que vos affaires dans la tête, ils ont trouvé à qui parler, et notre conférence a duré jusqu'à midi. La Garde m'assure fort de l'amitié de M. de Pomponne : ils sont tous contens de lui. Si vous me demandez ce qu'on dit à Paris, et de quoi il est question, je vous dirai que l'on n'y parle que de M. et de Madame de Grignan, de leurs affaires, de leurs intérêts, de leur retour : enfin, jusqu'ici je ne me suis pas apperçue qu'il s'agisse d'autres choses ; les bonnes têtes vous diront ce qu'il leur semble de votre retour; je ne veux pas que vous m'en croyez, croyez-en M. de la Garde. Nous avons examiné combien de choses doivent vous obliger de venir rajuster ce qu'a dérangé votre bon ami, et envers le

(1) Il s'agissoit du siège d'Orange.

maître, et envers tous les principaux : enfin, il n'y a point de porte où il n'ait heurté, et rien qu'il n'ait ébranlé par ses discours, dont le fond est du poison chamarré d'un faux agrément : il sera bon même de dire tout haut que vous venez, et vous l'y trouverez peut-être encore, car il a dit qu'il reviendra ; et c'est alors que M. de Pomponne et tous vos amis vous attendent pour régler vos allures à l'avenir ; tant que vous serez éloignée, vous leur échapperez toujours ; et en vérité, celui qui parle ici, a trop d'avantage sur celui qui ne dit mot. Quand vous irez à Orange, c'est-à-dire, M. de Grignan, écrivez à M. de Louvois l'état des choses, afin qu'il n'en soit point surpris. J'ai vu tantôt M. de Pomponne, M. de Bezons, Madame d'Uxelles, Madame de Villars, l'Abbé de Pontcarré, Madame Raré, tout cela vous fait mille complimens, et vous souhaite; enfin, croyez-en la Garde, voilà tout ce que j'ai à vous dire. On ne vous conseille point ici d'envoyer des ambassadeurs, on trouve qu'il faut M. de Grignan et vous : on se moque de la raison de la guerre. M. de Pomponne a dit à d'Hacqueville que les affaires ne se démêleroient pas en Provence, et que quelquefois on a la paix lorsqu'on parle le plus de la guerre.

Voici des plaisanteries : Madame de R... et Madame de Bu.... se querelloient pour douze pistoles; la Bu... lassée lui dit : Ce n'est pas la peine de tant disputer, je vous les quitte. Ah! Madame, dit l'autre, cela est bon pour vous, qui avez des amans qui vous donnent de l'argent. Madame, dit la B..., je ne suis pas obligée de vous dire ce qui en est; mais je sais bien que quand j'entrai, il y a dix ans, dans le monde, vous en donniez déjà aux vôtres.

Despréaux a été avec Gourville voir M. le Prince. M. le Prince voulut qu'il vît son armée. Hé bien, qu'en dites-vous, dit M. le Prince? Monseigneur, dit Despréaux, je crois qu'elle sera fort bonne quand elle sera majeure. C'est que le plus âgé n'a pas dix-huit-ans.

La Princesse de Modène (2) étoit sur mes talons à Fontainebleau; elle est arrivée ce soir, elle loge à l'Arsenal; le Roi viendra la voir demain; elle ira voir la Reine à Versailles, et puis adieu.

Vendredi au soir, 3 Novembre.

M. de Pomponne m'est venu faire une vi-

(2) Marie d'Est, qui alloit épouser le Duc d'Yorck, frère de Charles II, Roi d'Angleterre, après la mort duquel le Duc d'Yorck fut proclamé Roi sous le nom de Jacques II.

site de civilité : j'attends demain son heure pour l'aller entretenir chez lui. Il n'a pas ouï parler d'une lettre de suspension ; voici un pays où l'on voit les choses d'une autre manière qu'en Provence ; toutes les bonnes têtes la voudroient cette suspension, crainte que vous ne soyez trompés, et dans la vue d'une paix qu'ils veulent absolument ; cependant on vous croit en lieu de voir plus clair sur l'événement du Syndic ; ainsi, on ne veut pas faire une chose qui pourroit vous déplaire ; la distance qui est entre nous, ôte toute sorte de raisonnement juste. Lisez bien les lettres de d'Hacqueville ; tout ce qu'il mande est d'importance ; vous ne sauriez trop l'aimer. Votre frère se porte très-bien : il ne sait encore où il passera l'hiver. Je suis instruite sur tous vos intérêts, et je dis bien mieux ici qu'à Grignan. Nous avons ri du soin que vous prenez de me dire d'envoyer querir la Garde et l'Abbé de Grignan : hélas ! les pauvres gens étoient au guet, et ne respiroient que moi. Je suis à vous, ma très-aimable, et je ne trouve de bien employé que le tems que je vous donne : tout cède au moindre de vos intérêts. J'embrasse ce pauvre Comte : dois-je l'aimer toujours ? En êtes-vous contente ?

LETTRE CLXXXIX.

A LA MÊME.

A Paris, lundi, 6 Novembre 1673.

J'AI eu une très-bonne conversation de deux heures avec M. de Pomponne; jamais il n'y aura une plus favorable audience, ni une réception plus charmante : M. d'Hacqueville y étoit, il pourra vous le dire; nous fûmes parfaitement contens de lui; je ne sais si c'est qu'il entrevoit la paix : mais il nous assure que la guerre n'empêcheroit point du tout qu'il ne demandât le congé de M. de Grignan après l'assemblée, et qu'il croyoit que vous ne pouviez jamais mieux prendre votre tems pour faire ce voyage. Vous avez raison de dire que les honneurs ne me changeront pas pour vous : hélas! ma pauvre belle, vous m'êtes toutes choses, et tout tourne autour de vous sans vous approcher, ni me distraire. N'êtes-vous point trop jolie d'avoir écrit à mon ami Corbinelli et à Madame de la Fayette? Cette dernière et charmée de vous, elle vous aime plus qu'elle n'a jamais fait, et vous souhaite avec empressement; vous la connoissez, il faut la croire sur sa parole. M. de la Rochefoucauld est aimable

comme à son ordinaire ; il a gardé deux jours ma chambre : vous pouvez compter sur son amitié, et sur celle de bien d'autres que je ne dis pas, car c'est une litanie. J'ai eu quelques visites du bel air, et mes cousines de Bussy qui sont fort parées des belles étoffes qu'elles ont achetées à Semur. La Duchesse d'Yorck est à l'Arsenal ; tout le monde y court ; le Roi est venu la voir ; elle a été à Versailles voir la Reine qui lui donne un fauteuil ; la Reine lui rendra demain sa visite, et jeudi elle décampera.

J'ai dîné aujourd'hui chez Madame de la Fayette pour ma première sortie ; car j'ai fait jusqu'ici l'entendue dans mon joli appartement. J'ai entendu chanter *Hilaire* tout le jour ; j'ai bien souhaité M. de Grignan. Je ne comprendrai guère que vos politiques ne s'accordent pas avec les raisonnemens qu'on fait ici pour votre retour ; il faut suivre l'avis des sages ; s'il n'y avoit que moi, vous en pourriez douter, car j'y suis trop intéressée, mais vous voyez ce qu'on vous dit ; au moins ne décidez rien que pendant l'assemblée, et ne faites rien d'opposé à votre retour. Si vous avez autant d'amitié pour moi que vous le dites, vous vous laisserez un peu gouverner là-dessus, et vous céderez aux vues que nous avons ici. Il faut toujours dire un mot de la

suite d'Orange, et du troupeau, et du petit procès. N'irez vous point à Salon (1) quand M. de Grignan ira à Orange? J'ai reçu des réponses de tous vos Messieurs; faites-les quelquefois souvenir de moi, et vos Dames que j'honore et estime très-fort. Madame de Beaumont vient-elle toujours comme l'oublieur? Quoi que vous me disiez, ma chère enfant, je suis en peine de votre santé, vous dormez mal, j'en suis assurée, et toutes vos pensées vous font mourir. Revenez un peu après trois ans respirer votre air natal. Si votre famille vous aime, elle doit considérer votre santé et votre conservation. Je ne dis rien à M. de Grignan; il ne peut pas me soupçonner de ne pas penser à lui.

(1) Petite ville du Diocèse d'Arles, à cinq lieues d'Aix. M. l'Archevêque d'Arles y demeuroit en ce tems-là.

LETTRE CXC.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 10 Novembre 1673.

Je vous aime trop, ma chère belle, pour être contente ici sans vous : hélas! j'ai apporté la Provence et toutes vos affaires avec moi; *in van si fuage, quel che nel cor si porta.* Je l'éprouve, et je ne fais que languir

sans vous. J'ai peu de résignation pour l'ordre de la Providence dans l'arrangement qu'elle a fait de nous ; jamais personne n'a eu tant de besoin de dévotion que j'en ai : mais, mon enfant, parlons de nos affaires. J'avois écrit à M. de Pomponne selon vos desirs ; et parce que je n'ai pas envoyé ma lettre, et que je la trouvois bonne, je l'ai montrée à Mademoiselle de Méri pour contenter mon amour-propre. J'ai dîné céans avec l'Abbé de Grignan et la Garde ; après dîné, nous avons été chez d'Hacqueville, nous avons fort raisonné ; et comme ils ont le meilleur esprit du monde, et que je ne fais rien sans eux, je ne puis jamais manquer. Ils ont trouvé qu'il n'y eut jamais un voyage plus nécessaire que celui de M. de Grignan. Vous me direz : Et le moyen d'avoir un congé, puisque la guerre est déclarée ? Je vous répondrai qu'elle est plus déclarée dans les gazettes qu'ici ; tout est suspendu en ce pays ; on attend quelque chose, on ne sait ce que c'est ; mais enfin l'assemblée de Cologne n'est point rompue, et M. de Chaulnes, à ce qu'on m'a assuré aujourd'hui, ne tiendra point nos États ; c'est M. de Lavardin qui arriva hier, et part lundi avec M. Boucherat : tout cela fait espérer quelque négociation. On ne parle point ici de la guerre ; enfin on verra entre-ci

et

et peu de tems; il faut toujours vous tenir en état, ne rien faire qui puisse vous couper la gorge en détournant votre voyage, et vous fier à vos amis qui ne voudroient pas vous faire demander votre congé mal-à-propos: ils n'approuvent point que vous envoyiez un ambassadeur; il faut vous-même, ou rien du tout. Quand vous serez ici, vous verrez les choses d'un autre œil qu'en Provence. Hé mon Dieu! quand il n'y auroit que cette raison, venez vous sauver la vie, venez vous empêcher d'être dévorée, venez mettre cuire d'autre pensées, venez reprendre de la considération, et détruire tous les maux qu'on vous a faits. Si j'étois seule à tenir ce langage, je vous conseillerois de ne m'en pas croire, mais les gens qui vous donnent ce conseil ne sont pas aisés à corrompre, et n'ont pas accoutumé de me flatter.

Nous avons été, l'Abbé de Grignan, la Garde et moi, rendre visite à votre premier Président; il est retourné à Orléans. Il salua le Roi avant-hier, et le Roi lui dit: Vous aurez d'étranges esprits à gouverner en Provence. C'est un homme qui mettra le bon sens et la raison par-tout; c'est un homme enfin..... Je m'ennuie de voir que vous ne recevez encore que mes lettres des chemins: hé, bon Dieu! ne parlerez-vous jamais

notre langue? Hé! qu'il y a loin, ma fille, du coin de mon feu au coin du vôtre! Hé! que j'étois heureuse quand j'y étois! J'ai bien senti cette joie, je ne me reproche rien, j'ai bien tâché à retenir tous les momens, et ne les ai laissés passer qu'à l'extrêmité.

La Reine a prié *Quantova* qu'on lui fît revenir auprès d'elle une Espagnole qui n'étoit pas partie. La chose a été faite : la Reine est ravie, et dit qu'elle n'oubliera jamais cette obligation. J'ai été étonnée que Madame de Monaco ne m'ait pas envoyé un compliment à cause de vous. On n'est pas persuadé que Madame de Louvigny soit si occupée de son mari. J'ai eu bien des visites et des civilités de Versailles. Mon fils se porte très-bien. M. de Turenne est toujours *dans l'armée de mon fils*. Ils sont à Philisbourg; les Impériaux sont très-forts : vous savez bien qu'ils ont fait un pont sur le Mein. Je trouvai Guitaut dans une telle fatigue de ces nouvelles, qu'il en mouroit : je lui dis que rien ne m'avoit fait résoudre à quitter la Provence que le déplaisir de ne savoir plus de nouvelles, ou de les voir d'un autre œil. L'Abbé Têtu est entêté de Madame de Coulanges jusqu'à votre retour, à ce qu'il dit. Je soupe quasi tous les soirs chez elle : le cabinet de M. de Coulanges est trois fois plus beau qu'il n'étoit;

vos petits tableaux sont en leur lustre, et placés dignement. On conserve ici un souvenir pour vous plein de respect, d'estime et d'approbation ; peu s'en faut que je ne dise de tendresse, mais ce dernier sentiment ne peut pas être si général. J'embrasse M. de Grignan, et lui souhaite toutes sortes de bonheurs. Voilà Brancas qui vous embrasse, et M. de Caumartin qui ne vous embrasse pas, mais qui a eu une conversation admirable avec le bon-homme M. Marin, pour instruire son fils (1) de la conduite qu'il doit tenir avec M de Grignan.

(1) M. Marin venoit d'être nommé à la place de premier Président du Parlement d'Aix.

LETTRE CXCI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 13 Novembre 1673.

J'AI reçu, ma très-chère enfant, votre grande, bonne et admirable lettre du 5 par le Chevalier de Chaumont. Je connois ces sortes de dépêches, elles soulagent le cœur, et sont écrites avec une impétuosité qui contente ceux qui les écrivent. De tous ceux à qui l'on peut écrire de semblables paquets, je suis au premier rang pour les bien rece-

voir, pour être pénétrée de tout ce qu'on y voit, de tout ce qu'on y apprend. J'entre dans tous vos sentimens : il me semble que je vous vois, que je vous entends, et que j'y suis moi-même. J'ai lu votre lettre avec notre cher d'Hacqueville que vous ne sauriez trop aimer, et qui gronde de vous voir si emportée : il voudroit que vous imitassiez vos ennemis qui disent des douceurs et donnent des coups de poignard; ou que du moins, si vous ne voulez pas suivre cette parfaite trahison, vous sussiez mesurer vos paroles et vos ressentimens; que vous allassiez votre chemin sans vous consumer ni vous faire malade; que vous n'eussiez point approuvé la guerre déclarée, et sur-tout que jamais vous ne missiez en jeu M. de Pomponne dans les choses qui vous sont écrites en particulier, et dont la source peut aisément se découvrir; car ce que l'on sait là-dessus, c'est de haïr ceux qui nous attirent des éclaircissemens, et de ne jamais leur dire rien : je vous exhorte à prendre garde à cet article. Si vous croyez être mal en ce pays-ci, vous vous trompez; mais nous croyons que vous ne pouvez vous dispenser d'y venir avec M. de Grignan. Quant au voyage de M. le Coadjuteur, il nous paroît très-agréable pour le divertir, et point du tout nécessaire pour

vos affaires, cela seroit pris ridiculement; et si vous n'avez point votre congé, il ne faut ici personne : le mieux sera de laisser dormir et oublier toutes choses jusqu'à votre retour. Vous devez vous fier un peu à d'Hacqueville et à la Garde, soutenus de M. de Pomponne, pour savoir demander un congé à propos. Le premier Président de Provence ne passe point pour neveu de M. de Colbert; je ne sais où vous avez pris cette proximité : c'est le fils de M. Marin, qui porte le nom de la Chataigneraie, et qui a été Intendant à Orléans : je ne puis vous dire le reste. Je vous ai mandé que nous avions été le voir; c'est avec lui qu'il faut que vous régliez toutes vos prétentions. Soyez persuadée, ma très-chère, que M. de Grignan se soutiendra toujours très-bien, pourvu qu'il ne se détruise pas lui-même.

Vous avez une idée plus grande que nous de ce présent de Madame de Montespan à Madame de la Fayette : c'est une petite écritoire de bois de Sainte-Lucie, bien garnie à la vérité, et un crucifix tout simple. Comme cette belle est magnifique, elle se plaît ainsi à donner à plusieurs Dames : nous ne voyons point que cela signifie rien pour notre amie. Nous fûmes l'autre jour deux heures chez elle avec M. de Pomponne, nous

parlâmes encore de Provence sur nouveaux frais; je dis encore mieux que l'autre fois; et je vous assure que l'on fait une grande différence du procédé de M. de Grignan et de celui des autres. Je viens d'apprendre que votre premier Président n'est rien à M. Colbert; mais sa sœur, qui épousera le Marquis d'Oppède, est fille de la troisième femme de son père, laquelle étoit sœur de M. Colbert du Teron : voilà la généalogie.

Enfin, ma fille, quand je songe en quel état je suis à deux cents lieues du champ de bataille, et comme je me réveille au milieu de la nuit sur cette pensée, sans pouvoir me rendormir, je tremble pour vous, et je comprends que n'ayant nulle diversion, et n'étant entourée que de cette affaire, vous n'avez aucun repos, vous ne dormez point, et vous tomberez malade assurement. Plût à Dieu que vous fussiez ici avec moi! vous y seriez plus nécessaire pour vos affaires qu'à Lambesc. M. de Chaulnes revient, mais c'est pour retourner après les États; et les autres sont demeurés à Cologne (1). M. de Lavardin m'a vue un pauvre moment qu'il a été ici; c'est un ami que je mettrai bien en œuvre à son retour. Je ne m'endors pas auprès de

(1) La France avoit en ce tems-là des Plénipotentiaires à Cologne, où la paix se négocioit.

Madame de Coulanges et de l'Abbé Têtu; cette route est bien disposée et fort en notre main; mais il faut ménager long-tems avant que d'entreprendre quelque chose d'utile.

M. Chapelain se meurt : il a eu une manière d'apoplexie qui l'empêche de parler; il s'est confessé en serrant la main, il est dans sa chaise comme une statue : ainsi Dieu confond l'orgueil des Philosophes.

LETTRE CXCII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 17 Novembre 1673.

Nous faisons valoir ici le donjon d'Orange. M. de Cordes qui le connoît, craint que cela ne dure plus long-tems qu'on ne pense; en sorte que si M. de Grignan a bientôt expédié ce siége, il en sera loué; et s'il a besoin de plus de troupes qu'il n'en a, on ne sera point surpris du retardement, et il ne sera point blâmé. On parle aussi de la dépense, qui ne sera pas médiocre; et enfin tous vos amis, qui ne sont pas en petit nombre, font parfaitement bien leur devoir, sans qu'il leur en coûte autre chose que de dire la vérité toute pure. Le premier Président de la Cour des Aides étoit au coin de mon feu quand

l'Abbé de Grignan arriva de Versailles : je voudrois que vous eussiez pu voir de quelle manière il entre dans tous nos intérêts ; il s'en faut bien qu'il ne soit la dupe de *la grêle* (1). J'ai soupé avec Dangeau chez Madame de Coulanges ; nous parlâmes extrêmement de vous. Il jure que s'il ne vous eût trouvée à Aix, il eût mené à Grignan la Princesse qu'il gouverne (2) : il avoit parlé de vous des Modène. Cette Princesse est toujours très-mal de la dyssenterie. Les affaires d'Angleterre ne vont pas à souhait ; le Parlement ne veut point de cette alliance, et veut désunir l'Angleterre de la France (3) : c'est présentement la grande *pétoffe* de l'Europe. On parle fort d'une trève ; si cela est, il ne faudra pas balancer à venir. Votre premier Président s'en ira ce carême. M. le Prince et M. le Duc sont revenus, et Gourville en même tems. On vous fait mille amitiés chez Madame de la Fayette ; vous êtes fort aimée et fort estimée dans cette maison ; on y est entré le plus follement du monde

(1) Chiffre.

(2) M. Dangeau, après avoir conclu le mariage de la Princesse de Modène avec le Duc d'Yorck, fut chargé de la conduire en Angleterre.

(3) Charles II fit la paix le 19 Février 1674 avec la Hollande ; mais il refusa à son Parlement de se déclarer contre la France.

dans la vision du *saboulage;* nous en avons trouvé de cinq façons différentes: ce fut une conversation digne d'être comparée à celle *des petits Docteurs.*

LETTRE CXCIII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 20 Novembre 1673.

Vous pouvez vous fier à M. de Pomponne pour savoir quand il faudra ou ne faudra pas demander votre congé. Il trouve que M. de Grignan est long-tems à partir pour Orange. Tout le monde parle ici de ce siége; et vous avez l'obligation à M. de Vivonne et à M. de Gordes, qu'ils ne traitent pas cette affaire de bagatelle, et qu'ils disent partout que quand vous n'y réussiriez pas avec votre Régiment des Galères et avec vos Gentilshommes brodés, qui ne seront que pour la décoration, il ne faudroit pas s'en étonner; qu'il vous faudra peut-être une augmentation de troupes; que l'exemple de Trèves fait voir qu'on peut être long-tems devant une bicoque; que le Gouverneur d'Orange est un aventurier qui ne craint point d'être pendu, qui a deux cents hommes avec lui, vingt pièces de canon, très-peu de terrain à dé-

fendre, une seule entrée pour y arriver, une grande provision de poudre et de bled. Voilà comme ces Messieurs en parlent, et plusieurs échos répondent: ainsi, la chose est au point que M. de Grignan n'en sauroit être blâmé, et peut y faire une jolie action. Il y a certains tours à donner, et certains discours à faire valoir, qui ne sont pas inutiles en ce pays.

C'est une routine qu'ils ont tous prise de dire que je suis belle; ils m'en importunent: je crois que c'est qu'ils ne savent de quoi m'entretenir. Hélas! mes pauvres petits yeux sont abîmés; j'ai la rage de ne dormir que jusqu'à cinq heures, et puis ils me viennent admirer. Je vous ai mandé que M. le Prince et M. le Duc étoient revenus; ils sont ravis que votre imagination ne les cherche plus en Flandres: s'ils n'avoient point fait d'anciennes provisions de lauriers, ceux de cette année ne les mettroient pas à couvert. Bonn est prise, c'en est fait. M. de Turenne a bien envie de revenir, et de mettre l'*armée de mon fils* dans les quartiers d'hiver; tous les officiers disent *amen*. M. de la Rochefoucauld ne bouge plus de Versailles; le Roi le fait entrer et asseoir chez Madame de Montespan, pour entendre les répétitions d'un Opéra qui passera tous les autres; il faut que vous

le voyiez : nous ne doutons point de votre congé, ni du besoin que vous avez d'être ici. L'Archevêque de Rheims vous est fort acquis; tant d'autres encore vous font des complimens, et songent à vous, que je n'aurois jamais fait s'il falloit vous les nommer. Je vous demande une amitié pour le grand et divin Roquesante : dites-lui qu'il m'a promis de ne point m'oublier. M. de Grignan, M. le Coadjuteur, vous faites bien de m'aimer; mais je vous défie tous deux d'aimer mieux Madame de Grignan que moi, c'est-à-dire, que je l'aime.

LETTRE CXCIV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 24 Novembre 1673.

Je vous assure que je suis très-inquiétée de votre siége d'Orange : je ne puis avoir aucun repos que M. de Grignan ne soit hors de cette ridicule affaire. D'abord on a cru ici qu'il ne falloit que des pommes cuites pour ce siége. Guillerague disoit que c'étoit un duel, un combat seul à seul entre M. de Grignan et le Gouverneur d'Orange; qu'il falloit faire le procès et couper la tête à M. de Grignan. Nous avons un peu répandu la vérité contre

ces méchantes plaisanteries : bien des gens la savent présentement, et l'on passe d'une extrémité à l'autre, disant que M. de Grignan en aura l'affront ; et que sans autre troupe que le Régiment des Galères, qu'on n'estime pas beaucoup pour un siége, il ne doit pas entreprendre de forcer deux cents hommes qui ont du canon. M. le Duc et M. de la Rochefoucauld, sont persuadés qu'il n'en viendra pas à bout. Vous reconnoissez le monde, toujours dans l'excès. L'évènement réglera tout : je le souhaite heureux, n'espérant ni joie, ni tranquillité, que lorsque je saurai la fin de cette affaire.

M. le Duc me demanda fort de vos nouvelles l'autre jour. M. et Madame de Noailles, Mesdames de Leuville et d'Effiat, les Rarez, les Beuvrons, que vous dirai-je encore? tout le monde se souvient de vous et de M. de Grignan. J'ai vu Madame de Monaco ; elle me parut toujours entêtée de vous, et me dit cent choses très-tendres, et Madame de Louvigny aussi. On répète la musique d'un Opéra qui effacera *Venise*. Madame Colonne a été trouvée dans un bateau sur le Rhin, avec des paysannes : elle s'en va je ne sais où, dans le fond de l'Allemagne.

Si vous m'aimez, ma fille, et si vous en croyez vos amis, vous ferez l'impossible pour

venir cet hiver : vous ne le pourrez jamais mieux, et vous n'aurez jamais plus d'affaires qui vous y engagent. J'embrasse les Grignans ; l'aîné me tient bien tendrement au cœur. Je voudrois bien savoir comment vous vous portez, et si vous êtes bien dévorée : cette pensée me dévore, et cette grande beauté dont on vous parle ne dort pas toute la nuit : il s'en faut beaucoup, ma chère enfant.

LETTRE CXCV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 27 Novembre 1673.

VOTRE lettre me paroît d'un style triomphant : vous aviez votre compte quand vous me l'avez écrite ; vous aviez gagné vos petits procès ; vos ennemis paroissoient confondus ; vous aviez vu partir votre mari à la tête d'un *drapello eletto ;* vous espériez un bon succès d'Orange. Le soleil de Provence dissipe au moins à midi les plus épais chagrins, enfin, votre humeur est peinte dans votre lettre : Dieu vous maintienne dans cette bonne disposition. Vous avez raison de voir d'où vous êtes les choses comme vous les voyez ; et nous avons raison aussi de les voir d'ici comme nous les voyons.

Vous croyez avoir l'avantage : nous le souhaitons autant que vous; et en ce cas nous disons qu'il ne faut aucun accommodement; mais supposé que l'argent, que nous regardons comme une divinité à laquelle on ne résiste point, vous fît trouver du mécompte dans votre calcul, vous m'avouerez que tous les expédiens vous paroîtroient bons comme ils nous le paroissoient. Ce qui fait que nous ne pensons pas toujours les mêmes choses, c'est que nous sommes loin; hélas! nous sommes très-loin : ainsi l'on ne sait ce qu'on dit; mais il faut se faire honneur réciproquement de croire que chacun dit bien selon son point de vue; que si vous étiez ici, vous diriez comme nous, et que si nous étions là, nous aurions toutes vos pensées. Il y a bien des gens qui sont curieux de savoir comment vous sortirez de votre syndicat; mais je dis encore vrai quand je vous assure que la perte de cette petite bataille ne feroit pas ici le même effet qu'en Provence. Nous disons en tous lieux et à propos tout ce qui peut se dire, et sur la dépense de M. de Grignan, et sur la manière dont il sert le Roi, et comme il est aimé : nous n'oublions rien, et pour des tons naturels, et des paroles rangées, et dites assez facilement : sans vanité, nous

ne céderons pas à ceux qui font des visites le matin aux flambeaux. Cependant comme on parle fort d'une trève, et que M. de la Garde ne trouve rien de si nécessaire que votre présence, soyez en repos sur la conduite de ceux qui sauront demander votre congé. Je comprends les dépenses de ce siége d'Orange : j'admire les inventions que le démon trouve pour vous faire jeter de l'argent; j'en suis plus affligée qu'une autre; car outre toutes les raisons de vos affaires, j'en ai une particulière pour vous souhaiter cette année, c'est que le bon Abbé veut rendre le compte de ma tutèle, et c'est une nécessité que ce soit aux enfans dont on a été tutrice. Mon fils viendra si vous venez : voyez, et jugez vous-même du plaisir que vous me ferez. Il y a de l'imprudence à retarder cette affaire : mon oncle l'Abbé peut mourir, je ne saurois plus par où m'y prendre, et je serois abandonnée pour le reste de ma vie à la chicane des Bretons. Je ne vous en dirai pas davantage : jugez de mon intérêt, et de l'extrême envie que j'ai de sortir d'une affaire si importante. Vous avez encore le tems de finir votre assemblée; mais ensuite je vous demande cette marque de votre amitié, afin que je meure en repos. Je laisse à votre bon cœur cette pensée à digérer.

Toutes les filles de la Reine furent chassées hier, on ne sait pourquoi. On soupçonne qu'il y en a une qu'on aura voulu ôter, et que pour brouiller les espèces on a fait tout égal. Mademoiselle de Coetlogon (1) est avec Madame de Richelieu; la Mothe (2) avec la Maréchale; la Marck (3) avec Madame de Crussol; Ludre et Dampierre (4) retournent chez MADAME; du Rouvrai avec sa mère, qui s'en va chez elle; Lannoi (5) se mariera, et paroît contente. Théobon (6) apparemment ne demeurera pas sur le pavé. Voilà ce qu'on sait jusqu'à présent.

L'Abbé Têtu est fort content de ce que vous me dites pour lui; nous soupons souvent ensemble. Vous êtes très-bien avec l'Archevêque de Rheims. Madame de Coulanges n'est pas fort bien avec le frère de ce Prélat (7); ainsi ne comptez pas sur ce chemin pour aller à lui. Brancas vous est tout acquis. Vous êtes toujours tendrement aimée chez Madame de Villars. Nous avons

(1) Depuis Marquise de Cavoie.
(2) Depuis Duchesse de la Ferté.
(3) Depuis Comtesse de Lanion.
(4) Depuis Comtesse de Moreuil.
(5) Depuis Marquise de Montrevel.
(6) Depuis Comtesse de Beuvron.
(7) M. de Louvois.

enfin

enfin vu, la Garde et moi, votre premier Président; c'est un homme très-bien fait, et d'une physionomie agréable. Besons dit: C'est un beau mâtin, s'il vouloit mordre. Il nous reçut très-civilement; nous lui fîmes les complimens de M. de Grignan et les vôtres. Il y a des gens qui disent qu'il tournera casaque, et qu'il vous aimera au lieu d'aimer l'Évêque. *Le flux les amena, le reflux les emmène.* Ne vous ai-je point mandé que le Chevalier de Buous (8) est ici? Je fus ravie de l'embrasser; il me semble qu'il vous est plus proche que les autres. Il vient de Brest; il a passé par Vitré; il a eu un dialogue admirable avec Rahuel; il lui demanda ce que c'étoit que M. de Grignan, et qui j'étois. Rahuel disoit: » Ce M. de » Grignan, c'est un homme de grande » condition: il est le premier de la Pro- » vence; mais il y a bien loin d'ici. Madame » auroit bien mieux fait de marier Made- » moiselle auprès de Rennes «. Le Chevalier se divertissoit fort. Adieu, ma très-aimable, je suis à vous: cette vérité est avec celle de deux et deux font quatre.

(8) Capitaine de vaisseaux, et cousin-germain de M. de Grignan.

LETTRE CXCVI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi premier Décembre 1673.

Ce siége d'Orange me déplaît comme à vous. Quelle sottise ! quelle dépense ! La seule chose qui me paroisse bonne, c'est de faire voir, par cette suite de M. de Grignan (1), combien il est aimé et considéré dans sa Province : ses ennemis en doivent enrager; mais on a beau faire des merveilles, cette occasion n'apportera ni récompense, ni réputation : je voudrois qu'elle fût déja passée.

J'ai soupé avec l'amie (1) de *Quanto*. Vous ne serez point attaquée en ce pays-là, que vous ne soyez bien défendue. Cette Dame a parlé de vous avec une estime et une tendresse extraordinaires : elle dit que personne n'a jamais tant touché son goût; qu'il n'y a rien de si aimable ni de si assorti que votre esprit et votre personne. On vous a fort regrettée, et d'un ton qui n'avoit rien de suspect. J'ai causé aussi avec l'Archêque

(1) Toute la noblesse distinguée de Provence suivit M. de Grignan dans cette occasion.

(2) Madame Scaron.

de Rheims, qui vous est fort acquis. Son frère n'est point du tout dans la manche de Madame de Coulanges. Volonne a acheté la charge de Purnon, Maître-d'hôtel de MADAME : voilà un joli établissement; voilà où la Providence place Madame de Volonne. Il est certain que *Quanto* a trouvé que c'étoit une hydre que cette chambre des filles (*de la Reine*); le plus sûr est de la couper: ce qui n'arrive pas aujourd'hui peut arriver demain. On tient pour assuré que M. de Vivonne a la charge de Colonel-Général des Suisses (3). On nomme M. de Monaco pour celle de Général des Galères. Je vous ai mandé combien la femme de ce dernier m'avoit bien reçue pour l'amour de vous. On répète souvent la symphonie de l'opéra; c'est une chose qui passe tout ce qu'on a jamais ouï. Le Roi disoit l'autre jour, que s'il étoit à Paris quand on jouera l'opéra, il iroit tous les jours. Ce mot vaudra cent mille francs à *Baptiste* (4).

M. de Turenne a son congé. *L'armée de votre frère* (5) va être mise dans les quar-

(3) Cette charge, qui étoit vacante par la mort de M. le Comte de Soissons, fut donnée, peu de tems après, à feu M. le Duc du Maine; elle a passé depuis à M. le Prince de Dombes son fils.

(4) Lully.

(5) On sent bien que cela est dit pour se moquer d'une

tiers d'hiver. J'attends mon fils au premier jour: et vous arriverez un peu après, si vous voulez me temoigner un peu d'amitié. L'Abbé Tètu ne perd point l'occasion de vous rendre service en bon lieu : c'est encore un de mes hommes que j'ai bien désabusé. Ma chère enfant, ayez quelquefois soin de votre sante: tâchez sur-tout de dormir, et d'éloigner dès le soir toutes les pensées qui vous reveillent.

expression impropre qui échappe quelquefois dans la conversation.

LETTRE CXCVII.

A LA MÊME.

A Paris, Lundi 4 Decembre 1673.

Me voilà toute soulagée de n'avoir plus Orange sur le coeur; c'etoit une augmentation par-dessus ce que j'ai accoutume de penser, qui m'importunoit. Il n'est plus question maintenant que de la guerre du syndicat : je voudrois qu'elle fût déja finie. Je crois qu'après avoir gagné votre petite bataille d'Orange, vous n'aurez pas tarde à commencer l'autre. Vous ne sauriez croire la curiosité qu'on avoit pour être informé du bon succès de ce beau siége; on en parloit dans le rang des nouvelles. J'embrasse le

vainqueur d'Orange, et je ne lui ferai point d'autre compliment que de l'assurer ici que j'ai une véritable joie que cette petite aventure ait pris un tour aussi heureux; je désire le même succès à tous ses desseins, et l'embrasse de tout mon cœur. C'est une chose agréable que l'attachement et l'amour de toute la Noblesse pour lui : il y a très-peu de gens qui puissent faire voir une si belle suite pour une si légère semonce. M. de la Garde vient de partir pour savoir un peu ce qu'on dit de cette prise dOrange; il est chargé de toutes nos instructions, et, sur le tout, de son bon esprit et de son affection pour vous. D'Hacqueville me mande qu'il conseille à M. de Grignan d'écrire au Roi : il seroit à souhaiter que par effet de magie, cette lettre fût déja entre les mains de M. de Pomponne, ou de M. de la Garde, car je ne crois pas qu'elle puisse venir à propos. L'affaire du Syndic s'est fortifiée dans ma tête par l'absence du siége d'Orange.

Nous soupâmes encore hier avec Madame Scaron et l'Abbé Têtu chez Madame de Coulanges : nous causâmes fort; vous n'êtes jamais oubliée. Nous trouvâmes plaisant d'aller remener Madame Scaron à minuit au fin fond du faubourg Saint-Germain, fort au-delà de Madame de la Fayette, quasi

auprès de Vaugirard dans la campagne. Une belle est grande maison (1) où l'on n'entre point; il y a un grand jardin, de beaux et grands appartemens; elle a un carrosse, des gens et des chevaux; elle est habillée modestement et magnifiquement, comme une femme qui passe sa vie avec des personnes de qualité; elle est aimable, belle, bonne et négligée : on cause fort bien avec elle. Nous revînmes gaiement à la faveur des lanternes et dans la sûreté des voleurs. Madame d'Heudicourt (2) est allée rendre ses devoirs : il y avoit long-tems qu'elle n'avoit paru en ce pays-là. On est persuadé que si elle n'étoit point grosse, elle rentreroit bientôt dans ses premières familiarités : on juge par-là que Madame Scaron n'a plus de vif ressentiment contre elle; son retour a pourtant été ménagé par d'autres, et ce n'est qu'une tolérance. La petite d'Heudicourt (3) est jolie comme un ange; elle a été de son chef huit ou dix jours à la Cour, toujours pendue au cou du Roi : cette petite avoit adouci les esprits par sa jolie présence; c'est la plus belle vocation pour la coquetterie que vous ayez

(1) C'est dans cette maison qu'étoient élevés les enfans du Roi et de Madame de Montespan, dont Madame Scaron étoit gouvernante.

(2) Bonne de Pons, Marquise d'Heudicourt.

(3) Depuis Marquise de Montgon.

jamais vue : elle a cinq ans ; elle fait mieux la Cour que les vieux courtisans.

On disoit l'autre jour à M. le Dauphin, qu'il y avoit un homme à Paris qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit chariot traîné par des puces. M. le Dauphin dit à M. le Prince de Conti : Mon cousin, qui est-ce qui a fait les harnois ? Quelque araignée du voisinage, dit le Prince. Cela n'est-il pas joli ? Ces pauvres filles (*de la Reine*) sont toujours dispersées : on parle de faire des Dames du Palais, du lit, de la table, pour servir au lieu des filles. Tout cela se réduira à quatre du Palais, qui seront la Princesse d'Harcourt, Madame de Soubise, Madame de Bouillon, Madame de Rochefort ; et rien n'est encore assuré. Adieu, ma très-aimable. Je voulus hier aller à confesse ; un fort habile homme me refusa très-bien l'absolution, à cause de ma haine pour l'Évêque : si les vôtres ne vous traitent pas de même, ce sont des ignorans qui ne savent pas leur métier.

Madame de Coulanges vous embrasse : elle vouloit vous écrire aujourd'hui ; elle ne perd pas une occasion de vous rendre service ; elle y est appliquée, et tout ce qu'elle dit est d'un style qui plaît infiniment ; elle se réjouit de la prise d'Orange ; elle va quel-

quefois à la Cour, et jamais sans avoir dit quelque chose d'agréable pour nous.

MONSIEUR DE COULANGES.

Que Madame d'Heudicourt
Est une belle femme!
Chacun disoit à la Cour,
Quoi, la voilà de retour!
Tredame, tredame, tredame.

Vos guerriers étant partis,
C'eût été chose étrange
Que votre époux n'eût pas pris,
Au milieu de son pays,
Orange, Orange, Orange.

Je m'en réjouis avec vous, Madame la Comtesse; j'ai dit mon *te Deum* très-dévotement. Voilà tout ce que je puis vous dire, et à M. le Comte que j'aime et honore toujours comme il le mérite.

LETTRE CXCVIII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 8 Décembre 1673.

Il faut commencer, ma chère enfant, par la mort du Comte de Guiche : voilà de quoi il est question présentement. Ce pauvre garçon est mort de maladie et de langueur dans l'armée de M. de Turenne; la nouvelle en vint

vint mardi matin. Le Père Bourdaloue l'a annoncée au Maréchal de Gramont qui s'en douta, sachant l'extrêmité de son fils. Il fit sortir tout le monde de sa chambre; il étoit dans un petit appartement qu'il a au-dehors des Capucines : quand il fut seul avec ce Père, il se jeta à son cou, disant qu'il devinoit bien ce qu'il avoit à lui dire, que c'étoit le coup de sa mort, qu'il le recevoit de la main de Dieu ; qu'il perdoit le seul et véritable objet de toute sa tendresse et de toute son inclination naturelle ; que jamais il n'avoit eu de sensible joie ou de violente douleur que par ce fils qui avoit des choses admirables: il se jeta sur un lit, n'en pouvant plus, mais sans pleurer, car on ne pleure point en cet état. Le Père pleuroit, et n'avoit encore rien dit; enfin il lui parla de Dieu, comme vous savez qu'il en parle : ils furent six heures ensemble ; et puis le Père, pour lui faire faire son sacrifice entier, le mena à l'Église de ces bonnes Capucines, où l'on disoit vigiles pour ce cher fils : le Maréchal y entra en tombant, en tremblant, plutôt traîné et poussé que sur ses jambes ; son visage n'étoit plus connoissable. M. le Duc le vit en cet état; et en nous le contant chez Madame de la Fayette, il pleuroit. Ce pauvre Maréchal revint enfin dans sa petite chambre ; il

est comme un homme condamné ; le Roi lui a écrit ; personne ne le voit. Madame de Monaco (1) est entièrement inconsolable ; Madame de Louvigny (2) l'est aussi, mais c'est par la raison qu'elle n'est point affligée : n'admirez-vous point le bonheur de cette dernière ? la voilà dans un moment Duchesse de Gramont. La Chancelière (3) est transportée de joie. La Comtesse de Guiche (4) fait fort bien ; elle pleure quand on lui conte les honnêtetés et les excuses que son mari lui a faites en mourant. Elle dit : » Il étoit » aimable, je l'aurois aimé passionnément » s'il m'avoit un peu aimée ; j'ai souffert ses » mépris avec douleur ; sa mort me touche » et me fait pitié ; j'espérois toujours qu'il » changeroit de sentiment pour moi «. Voilà qui est vrai, il n'y a point là de comédie. Madame de Verneuil (5) en est véritablement touchée. Je crois qu'en me priant de

(1) Catherine-Charlotte de Gramont, sœur du Comte de Guiche.

(2) Marie-Charlotte de Castelneau, belle-sœur du Comte de Guiche.

(3) La Chancelière Séguier, grand'mère de la Comtesse de Guiche.

(4) Marguerite-Louise-Susanne de Bethune-Sully.

(5) Charlotte Séguier, mère de la Comtesse de Guiche, avoit épousé en premières noces le Duc de Sully, et en secondes Henri de Bourbon, Duc de Verneuil.

lui faire vos complimens, vous en serez quitte. Vous n'avez donc qu'à écrire à la Comtesse de Guiche, à Madame de Monaco et à Madame de Louvigny. Pour le bon d'Hacqueville, il a eu le paquet d'aller à Frazé, à trente lieues d'ici, annoncer cette nouvelle à la Maréchale de Gramont, et lui porter une lettre de ce pauvre garçon, lequel a fait une grande amende-honorable de sa vie passée; il en a demandé pardon publiquement, et a mandé à Vardes mille choses qui pourront peut-être lui être bonnes. Enfin, il a fort bien fini la comédie, et laissé une riche, heureuse veuve (6). La Chancelière a été si pénétrée du peu ou point de satisfaction, dit-elle, que sa petite-fille a eue pendant son mariage, qu'elle ne va songer qu'à réparer ce malheur. Nous ne voyons point de mari pour elle; vous allez nommer, comme nous, M. de Marsillac : elle ni lui ne veulent point l'un de l'autre; les autres Ducs sont trop jeunes : M. de Foix est pour Mademoiselle de Roquelaure. Cherchez un peu de votre côté, car cela presse. Voilà un grand détail, ma chère petite; mais vous m'avez dit quelquefois que vous les aimiez.

L'affaire d'Orange fait ici un bruit très-agréable pour M. de Grignan; cette grande

(6) Elle épousa depuis le Duc du Lude en 1681.

quantité de Noblesse qui l'a suivi par le seul attachement qu'on a pour lui, cette grande dépense, cet heureux succès, tout cela fait honneur et donne de la joie à ses amis, qui ne sont pas ici en petit nombre. Le Roi dit à souper : » Orange est pris; Grignan avoit » sept cents Gentilshommes avec lui; on a » tiraillé du dedans, et enfin on s'est rendu » le troisième jour : je suis fort content de » Grignan «. On m'a rapporté ce discours, que la Garde sait encore mieux que moi. Pour votre Archevêque de Rheims, je ne sais à qui il en avoit; la Garde pensa lui parler de la dépense; voilà toujours comme on dit, on aime à se plaindre : mais, Monsieur, lui dit-on, M. de Grignan ne pouvoit pas s'en dispenser avec tant de Noblesse qui étoit venue pour l'amour de lui. Dites pour le service du Roi. Monsieur, repliqua-t-on, il est vrai, mais il n'y avoit point d'ordre, et c'étoit pour suivre M. de Grignan, à l'occasion du service du Roi, que toute cette assemblée s'est faite. Enfin, ma fille, cela n'est rien; vous savez que d'ailleurs il est très-bon ami : mais il y a des jours où la bile domine; et ces jours-là sont malheureux.

Ne me dites point de mal de vos lettres : on croit quelquefois que les lettres qu'on écrit ne valent rien, parce qu'on est embarrassé

de mille pensées différentes; mais cette confusion se passe dans la tête, pendant que la lettre est nette et naturelle : voilà comme sont les vôtres; il y a des endroits si plaisans, que ceux à qui je fais l'honneur de les montrer en sont ravis.

Je viens de voir M. de Pomponne; il étoit seul; j'ai été deux heures avec lui et Mademoiselle Lavocat (7) qui est très-jolie : nous avons lu avec plaisir une grande partie de vos lettres; vous avez été admirée, et dans votre style, et dans l'intérêt que vous prenez à certaines affaires. M. de Pomponne a très-bien compris ce que nous souhaitons de lui : de vous conter tout ce qui s'est dit d'agréable et d'obligeant pour vous, et quelles aimables conversations on a avec ce Ministre, tout le papier de mon porte-feuille n'y suffiroit pas. Adieu, ma très-aimable enfant; j'attends votre frère tous les jours; et pour vos lettres, j'en voudrois à toute heure.

(7) Sœur de Madame de Pomponne, elle épousa depuis le Marquis de Vins.

LETTRE CXCIX.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 11 Décembre 1673.

Je viens de Saint-Germain, où j'ai été deux jours entiers avec Madame de Coulanges et M. de la Rochefoucauld ; nous logions chez lui. Nous fîmes le soir notre cour à la Reine, qui me dit bien des choses obligeantes pour vous : mais s'il falloit vous dire tous les bons jours, tous les compliments d'hommes et de femmes, vieux et jeunes, qui m'accablèrent et me parlèrent de vous, ce seroit nommer quasi toute la Cour, je n'ai rien vu de pareil : Et comment se porte Madame de Grignan ? quand reviendra-t-elle ? et ceci, et cela : enfin, représentez-vous que chacun n'ayant rien à faire et me disant un mot, me faisoit répondre à vingt personnes à la fois. J'ai dîné avec Madame de Louvois ; il y avoit presse à qui nous en donneroit. Je voulois revenir hier ; on nous arrêta d'autorité, pour souper chez M. de Marsillac, dans son appartement enchanté, avec Madame de Thianges, Madame Scaron, M. le Duc, M. de la Rochefoucauld, M. de Vivonne : et une musique céleste. Ce matin nous sommes revenues.

Voici une querelle qui faisoit la nouvelle de Saint-Germain. M. le Chevalier de Vendôme et M. de Vivonne font les amoureux de Madame de Ludre : M. le Chevalier de Vendôme veut chasser M. de Vivonne : on s'écrie, et de quel droit ? Sur cela, il dit qu'il veut se battre contre M. de Vivonne : on se moque de lui ; non, il n'y a point de raillerie : il veut se battre, et monte à cheval, et prend la campagne. Voici ce qui ne peut se payer, c'est d'entendre Vivonne ; il étoit dans sa chambre, très-mal de son bras, recevant les complimens de toute la Cour ; car il n'y a point eu de partage. » Moi, Mes-» sieurs, *dit-il*, moi me battre; il peut fort » bien me battre s'il veut ; mais je le défie » de faire que je veuille me battre : qu'il se » fasse casser l'épaule, qu'on lui fasse dix-» huit incisions ; et puis (on croit qu'il va » dire *et puis nous nous battrons ;*) et puis, » *dit-il*, nous nous accommoderons : mais » se moque-t-il de vouloir tirer sur moi ? » voilà un beau dessein, c'est comme qui » voudroit tirer dans une porte cochère (1). » Je me repens bien de lui avoir sauvé la vie » au passage du Rhin : je ne veux plus faire » de ces actions, sans faire tirer l'horoscope » de ceux pour qui je les fais, eussiez-vous

(1) M. de Vivonne étoit excessivement gros.

» jamais cru que c'eût été pour me percer le » sein, que je l'eusse remis sur la selle « ? Mais tout cela, d'un ton et d'une manière si folle, qu'on ne parloit d'autre chose à Saint-Germain.

J'ai trouvé votre siége d'Orange fort étalé à la Cour : le Roi en avoit parlé agréablement, et on trouva très-beau que sans ordre du Roi, et seulement pour suivre M. de Grignan, il se soit trouvé sept cents Gentilshommes à cette occasion; car le Roi avoit dit *sept cents*, tout le monde dit *sept cents* : on ajoute qu'il y avoit deux cents litières, et de rire; mais on croit si sérieusement qu'il y a peu de Gouverneurs qui pussent avoir une pareille suite.

J'ai causé deux heures en deux fois avec M. de Pomponne; j'en suis contente au-delà de ce que j'espérois : Mademoiselle Lavocat est dans notre confidence : elle est très-aimable, elle sait notre syndicat, notre procureur, notre gratification, notre opposition, notre délibération, comme elle sait la carte et les intérêts des Princes, c'est-à-dire, sur le bout du doigt : on l'appelle le petit Ministre; elle est dans tous nos intérêts. Il y a des entr'actes à nos conversations, que M. de Pomponne appelle des traits de réthorique, pour captiver la bienveillance des auditeurs.

Il y a des articles dans vos lettres, sur lesquels je ne réponds pas : il est ordinaire d'être ridicule, quand on répond de si loin. Vous savez quel déplaisir nous avions de la perte de je ne sais quelle ville, lorsqu'il y avoit dix jours qu'à Paris on se réjouissoit que le Prince d'Orange en eût levé le siége; c'est le malheur de l'éloignement. Adieu, ma très-aimable : je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE CC.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 15 Décembre 1673.

QUAND je disois que vous ne seriez pas moins estimée ici pour n'avoir pas fait un Syndic, et que je vous rabaissai le plus que je le pouvois cette petite victoire, soyez très-persuadée, ma chère belle, que c'étoit par pure politique, et par un dessein prémédité entre nous, afin que, si vous étiez battus, comme nous en avions peur, vous ne prissiez la résolution de vous pendre; mais présentement que par votre lettre qui me donne la vie, nous voyons votre triomphe quasi assuré, je vous avoue franchement que par tout pays, c'est la plus jolie chose du monde que d'avoir emporté cette affaire, malgré

toutes les précautions, les prévoyances, les prières, les menaces, les sollicitations, les corruptions et les vanteries de vos ennemis: en vérité, cela est délicieux, et fait voir, autant que le siége d'Orange, l'extrême considération de M de Grignan dans la Province. M. de Pomponne, d'Hacqueville, Brancas, les Grignans, et plusieurs de vos amis ont une attention particulière pour le dénouement de cette affaire, et ils ne la mettoient pas à si bas prix que je vous le mandois: mais nous étions convenus de ce style, afin de vous soutenir le courage, dans le cas d'un revers de la fortune. Mademoiselle Lavocat est dans cette affaire pardessus les yeux, et pour vous parler franchement, j'ai envoyé à M. de Pomponne les deux premiers feuillets de votre lettre, et à d'Hacqueville qui étoit chez lui, afin de les réjouir. Ne croyez donc pas que nous voyions si fort les choses autrement que vous: tout ce qui touche la gloire se voit assez également par tous pays. Ne soyez point fâchée contre nous; louez nos bonnes intentions, et pensez que nous ne sommes que trop dans vos sentimens, et moi particulièrement, qui n'en ai point d'autres. Vous me faites assez entendre ce qui peut vous manquer pour faire le voyage de Paris: mais quand je songe que le Coadju-

teur est prêt à partir, lui qui avoit engagé son Abbaye pour deux ans, qui vouloit vivre de l'air, qui vouloit chasser tous ses gens et ses chevaux, et que je vois qu'on fait donc quelquefois de la magie noire, cela me fait croire que vous en devez faire comme les autres, cette année ou jamais. Voilà mon raisonnement : vous aurez un air bien victorieux sur toutes sortes de chapitres, et vous aurez bien effacé l'exclusion de votre ami par la suite. J'attends mon fils à tout moment. Je dînai hier avec M. le Duc, M. de la Rochefoucauld, Madame de Thianges, Madame de la Fayette, Madame de Coulanges, l'Abbé Tètu, M. de Marsillac et Guilleragues, chez Gourville : vous y fûtes célébrée et souhaitée; et puis on écouta la Poétique de Despréaux, qui est un chef-d'œuvre. M. de la Rochefoucauld n'a point d'autre faveur que celle de son fils, qui est très-bien placé : il entra l'autre jour, comme je vous l'ai mandé, à une musique chez Madame de Montespan : on le fit asseoir : le moyen de ne pas le faire ? cela n'est rien du tout. Madame de la Fayette voit Madame de Montespan un quart-d'heure, quand elle va en un mois une fois à Saint-Germain : il ne me paroît pas que ce soit là une faveur. Les filles (*de la Reine*) s'en vont chacune à leur

chacunière, comme je vous l'ai dit. Le Chevalier de Vendôme a demandé quartier de plaisanterie à M. de Vivonne, qui ne s'épuisoit point sur l'horreur qu'il avoit de se battre : l'accommodement s'est fait, et on n'en parle plus. Soyecourt (1) demandoit hier à Vivonne : *Quand est-ce que le Roi ira à la chasse?* Vivonne (2) répondit brusquement : *Quand est-ce que les Galères partiront?* Je suis fort bien avec ce Général ; il ne croit point avoir *les Suisses* (3) ; il avoit dit de son côté, comme moi du mien, que c'étoient des *armes parlantes*. Madame de la Vallière ne parle plus d'aucune retraite; c'est assez de l'avoir dit : sa femme-de-chambre s'est jetée à ses pieds pour l'en empêcher : peut-on résister à cela ?

D'Hacqueville est revenu de poignarder la Maréchale de Gramont; il est tellement abîmé dans la mort du Comte de Guiche, qu'il n'est plus sociable : je doute qu'il vous écrive aujourd'hui. La Garde veut toujours que si M. de Grignan ne vient pas, vous veniez à sa place; et pour cela, je vous renvoie à cette magie noire du Coadjuteur, dont je vous ai parlé : vous êtes habile, et vous

(1) Il étoit Grand-Veneur.
(2) Il étoit Général des Galères.
(3) Voyez la lettre du premier Décembre, *page* 331.

feriez présentement un autre personnage que celui d'une Dame de dix-huit ans. J'ai ici Corbinelli; il est échauffé pour vos affaires, comme à Grignan. Nous serons transportés de joie du Syndic; et quand nous l'aurons emporté hautement, on pourra parler d'accommodement tant qu'on voudra, il faut être doux après la victoire. Despréaux vous ravira par ses vers; il est attendri pour le pauvre Chapelain : je lui dis qu'il est tendre en prose, et cruel en vers (4). Adieu, ma très-chère enfant; que je vous serai obligée si vous venez m'embrasser : il y a bien du bruit à nos États de Bretagne; vous êtes bien plus sages que nous. Bussy a ordre de s'en retourner en Bourgogne; il n'a pas fait la paix avec ses principaux ennemis; il veut toujours marier sa fille avec le Comte de Limoge (5) : c'est la faim et la soif ensemble; mais la beauté du nom le charme. J'attends mon fils à tout moment.

(4) Voyez la Satyre IX de Despréaux.

(5) Charles-François de Rochechouart, fils du Marquis de Chandenier, qui avoit été premier Capitaine des Gardes-du-Corps de Sa Majesté.

LETTRE CCI.

A LA MÊME.

A Livry, lundi 18 Décembre 1673.

J'ATTENDS vos lettres avec une juste impatience. Je ne puis être tranquille que le Marquis de Buous (1) ne soit Syndic; je l'espère: mais comme je crains toujours, je voudrois que cette affaire fût déjà finie. J'ai vu deux heures M. de Pomponne à Paris; il souffre fort patiemment la longueur de mes conversations; elles sont mêlées d'une manière qu'il ne me paroît pas qu'il en soit fatigué: il ne se cache pas de dire qu'il souhaite que M. de Buous soit Syndic, que cela lui paroît juste et raisonnable, et que M. de Grignan auroit grand sujet de se plaindre, si, après ce qui s'est passé à la Cour, il avoit encore ce chagrin-là dans la Province. Ce Ministre aime vos lettres; il vous estime et vous admire; il voit clairement le pouvoir que vous avez dans la Province, et sur la Noblesse, et au Parlement, et dans les Communautés; et cela sera remarqué en bon lieu.

M. de Louvigny est revenu avec plusieurs

(1) N... de Pontevez, Marquis de Buous, cousin-germain de M. de Grignan.

autres : on dit qu'il se plaint du *torrent*, d'avoir ôté à *la rosée* la bonne conduite qu'elle avoit, et de lui avoir donné un air fort contraire à cette tendresse légitime qui lui seyoit si bien. Hors la Maréchale de Gramont, on ne songe déjà plus au Comte de Guiche; voilà qui est fait, le *torrent* reprend son cours ordinaire : voici un bon pays pour oublier les gens. La Troche, qui est arrivé, vous dit mille belles choses : écrivez quelque douceur qu'on puisse lui montrer. Je me suis fort louée à Mademoiselle de Scudéri de l'honnête procédé de M. de Péruis. Guitaut a dîné avec moi; la Troche et Coulanges y étoient; on a bu votre santé, et l'on a admiré votre politique de vouloir ajouter encore des années aux trois que vous avez été en Provence : c'est une belle chose que de se laisser effacer et oublier dans un lieu où l'on a tous les jours affaire, et d'où l'on tire toute sa considération : on veut y jouir aussi de celle qu'on a dans son Gouvernement, et l'une sert à l'autre; mais on ne travaille que pour être bien ici.

Je reçois votre lettre du 10; il me semble que j'y ai fait réponse par avance, en vous assurant qu'il ne vous viendra rien d'ici qui vous coupe la gorge : mais que ne finissez-vous promptement? que ne vous ôtez-vous,

et à nous, cette épine du pied ? nous comprenons très-bien le plaisir de votre triomphe. Nous demeurions d'accord l'autre jour, *la Pluie* (2) et moi, que rien n'est sensible dans la vie, comme ces sortes de choses qui touchent la gloire; et nous conclûmes, comme M. d'Agen, que cela venoit d'une profonde humilité. Je vous assure qu'on ne peut pas entrer plus entièrement dans vos intérêts, ni mieux les comprendre, ni voir plus clair que fait cette aimable *Pluie*. Ah ! que je lui ai dit de plaisantes choses, et qu'il les a bien écoutées ! Je vous assure qu'il attend avec impatience la fin de votre syndicat : il rira bien de votre lettre; puisque vous renvoyez mes périodes, je vous renverrai celle-ci qui vaut un empire : *Si Sa Majesté vouloit avoir la bonté de nous laisser manger le blanc des yeux, elle verroit qu'elle en seroit bien mieux servie.* Vous ne vous fâcherez donc point contre moi ni contre la Cour, puisque vous avez toutes vos coudées franches pour votre Syndic : mais finissez donc, et que nous recevions une lettre qui nous ôte toute sorte de peine. Vous seriez bien étonnée si vous saviez que l'on a fort parlé de vous pour être Dame du Palais; je vous l'apprends, et c'est assez : vous êtes fort esti-

(2) M. de Pomponne.

mée

mée dans les lieux qu'on estime le plus. Cherchez donc d'autres prétextes pour nous menacer de ne plus venir en ce pays. Je comprends votre beau tems, je le vois d'ici, et m'en souviens avec tendresse : nous mourons de froid présentement, et puis nous serons noyés. Il est vrai, ma fille, que le voyage de Provence m'a plus attachée à vous que je n'étois encore; je ne vous avois jamais tant vue, je n'avois jamais tant joui de votre esprit et de votre cœur; je ne vois et je ne sens que ce que je vous dis, et je rachète bien cher toutes ces douceurs. D'Hacqueville a raison de ne vouloir rien de pareil ; pour moi, je m'en trouve fort bien, pourvu que Dieu me fasse la grace de l'aimer encore plus que vous : voilà de quoi il est question. Cette petite circonstance d'un cœur que l'on ôte au Créateur pour le donner à la créature, me donne quelquefois de grandes agitations : la *Pluie* et moi, nous en parlions l'autre jour très-sérieusement ; mon Dieu, qu'elle est à mon goût, cette *Pluie !* je crois que je suis au sien ; nous retrouvons avec plaisir nos anciennes liaisons. Tous nos Allemands reviennent à la file : je n'ai point encore mon fils. J'embrasse tendrement M. de Grignan ; il auroit bien du plaisir à m'entendre quelquefois parler de lui ; il a un beau point de

vue, et je suis ravie de dire ses belles et bonnes qualités. Adieu, ma chère Comtesse.

LETTRE CCII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 22 Décembre 1673.

Il y a une nouvelle de l'Europe, qui m'est entrée dans la tête : je vais vous la mander contre mon ordinaire. Vous savez la mort du Roi de Pologne (1). Le Grand-Maréchal (2), mari de Mademoiselle d'Arquien, est à la tête d'une armée contre les Turcs : il a gagné une bataille si pleine et si entière, qu'il est demeuré quinze mille Turcs sur la place : il a pris deux Bassas, il s'est logé dans la tente du Général, et cette victoire est si grande, qu'on ne doute point qu'il ne soit élu Roi, d'autant plus qu'il est à la tête d'une armée, et que la fortune est toujours pour les gros bataillons : voilà une nouvelle qui m'a plu.

Je ne vois plus le Chevalier de Buous : il a été enragé qu'on ne l'ait pas fait Chef d'es-

(1) Michel Koribut Wiesnovieski, mort le.... Novembre 1673.

(2) Jean Sobieski, qui fut depuis élu Roi de Pologne le 20 Mai 1674.

cadre ; il est à Saint-Germain, et je crois qu'il fera si bien qu'à la fin il sera content : je le souhaite fort. M. l'Archevêque (*d'Arles*) me mande sa joie sur la prise d'Orange, et qu'il croit l'affaire du Syndicat achevée selon nos désirs ; qu'il est contraint d'avouer que, par l'évènement, votre vigueur a mieux valu que sa prudence ; et qu'enfin, à votre exemple, il s'est tout à fait jeté dans la bravoure : cela m'a réjouie.

Au reste, ma chère enfant, quand je me représente votre maigreur et votre agitation ; quand je pense combien vous êtes échauffée, et que la moindre fièvre vous mettroit à l'extrémité, cela me fait souffrir, et le jour et la nuit ; quelle joie de vous restaurer un peu auprès de moi dans un air moins dévorant, et où vous êtes née ? Je suis surprise que vous aimant, comme on fait en Provence, on ne vous propose point ce remède. Je vous trouve si nécessaire jusqu'à présent, et je crois que vous avez tant soulagé M. de Grignan dans toutes ses affaires, que je n'ose me repentir de ne vous avoir point amenée : mais quand tout sera fini, hélas ! pourquoi ne me pas donner cette satifaction ? Adieu, ma très-aimable, j'ai une grande impatience de savoir de vos nouvelles : vous avez toujours dans la fantaisie de vous jeter dans le

feu, pour me persuader votre amitié : ma fille, je n'en suis que trop persuadée, et sans cette preuve extraordinaire, vous pouvez m'en donner une qui sera plus convaincante et plus à mon gré.

LETTRE CCIII.

A LA MÊME.

A Paris, dimanche 24 décembre 1673.

Il y a long-tems, ma très-chère, que je n'ai eu une joie si sensible que celle que j'eus hier à onze heures du soir. J'étois chez Madame de Coulanges : on vint me dire que Janet (1) étoit arrivé; je cours chez moi, je le trouve, je l'embrasse: Hé bien, avons-nous un Syndic? est-ce M. de Buous? Oui, Madame, c'est M. de Buous : me voilà transportée, nous lisons nos lettres; j'envoie dire à d'Hacqueville que nous avions tout ce que nous souhaitions, et que M. du Janet qu'il connoît, est arrivé. D'Hacqueville m'écrit un grand billet de joie et de soulagement de cœur. Je cause un peu avec Janet; nous soupons, et puis il va se coucher bien à son aise; pour moi, je ne me suis endormie qu'à qua-

(1) Gentilhomme de Provence, fort attaché à la maison de Grignan.

tre heures : la joie n'est point bonne pour assoupir les sens. M. de Pomponne vient aujourd'hui. Voilà présentement ce que je puis vous dire ; mais entre-ci et demain que partira cette lettre, il y aura bien des augmentations. Dès huit heures ce matin, toute ma chambre étoit pleine ; la Garde, l'Abbé de Grignan, le Chevalier de Buous, le *bien bon* (2) Coulanges, Corbinelli, chacun discouroit, raisonnoit, et lisoit les relations : elles sont admirables, ma fille ; jamais il n'y eut une si délicieuse conclusion : ah ! quel succès, quel succès ! l'eussions-nous cru à Grignan ? hélas ! nous faisions nos délices d'une suspension : le moyen de croire qu'on renverse en un mois des mesures prises depuis un an ? et quelles mesures, puisqu'on offroit de l'argent ! J'aime bien le Consul de Colmar, à qui vous rendîtes un si grand service l'année passée, et qui vous a manqué ensuite ; vous voulez bien que cette petite ingratitude soit mise dans le livre que nous avions envie de composer à l'honneur de cette vertu. Nous trouvons l'Évêque toujours habile, et toujours prenant les bons partis ; il voit que vous êtes les plus forts, et que vous nommez M. de Buous, il nomme M. de Buous. Nous voulons tous que présentement

(2) L'Abbé de Coulanges.

vous changiez de style, et que vous soyez aussi modestes dans la victoire, que fiers dans le combat. La Garde me fait agir pour votre congé; je vous déclare que ce n'est pas moi : je vous renvoie à sa lettre, vous verrez son raisonnement, vous le connoissez, et que comme un autre M. de Montausier,

> Pour le Saint-Père il ne diroit
> Une chose qu'il ne croiroit.

Vous êtes en bonheur, il faut songer à ce pays aussi-bien qu'à la Provence; jamais vous ne trouverez une année comme celle-ci : elle est bien différente encore pour la considération qu'on a pour moi; je serois bien fâchée d'être traitée ici, comme je le fus à Lambesc, lorsqu'au nom de cette amitié de huit ans, dont M. de M... avoit tant parlé, et de la paix éternelle avec les Grignans, je le priai de m'accorder le paiement du courier, à quoi il ne voulut jamais consentir; et quand j'allai chez M. l'Intendant le conjurer instamment d'écrire par votre courier, vous savez comme il me refusa nettement : j'ai ces deux petits articles sur le cœur; et cependant je ne veux pas que l'intérêt des alliés vous empêche de faire la paix. Dès que je ne suis plus à Lambesc, le courier est payé. M. l'Intendant l'accable de ses paquets; ma

fille, c'est que je suis malheureuse; Dieu ne permet pas que dans les désirs extrêmes que j'ai de vous servir, j'aie la joie de réussir. En vérité, cette mine de prospérité du Coadjuteur qui attire les Abbayes et les heureux succès, vous a été bien plus profitable; sa paresse étoit allée se promener bien loin pendant cette affaire; sa vigilance, son habileté, son application, ses vues, ses expédiens, son courage, sa considération, vous ont été souverainement nécessaires; j'avois toujours en lui une grande confiance : mais vous, quelles merveilles n'avez-vous point faites? et que n'a point fait aussi mon cher Comte! il a joué son rôle divinement. Enfin, vous avez fait tous trois vos personnages en perfection. Il y avoit dix ou douze personnes, qui envoyoient tous les jours ici pour savoir des nouvelles du Syndic; de sorte que j'ai écrit ce matin quatre billets. Madame de Verneuil, M. de Meaux, Madame de la Troche, M. de Brancas, Madame de Villars, Madame de la Fayette, M. de la Rochefaucauld, Coulanges, l'Abbé Tètu: tout cela se seroit offensé, qu'après tant de soins on ne leur eût rien dit. Il faut présentement aller à confesse; cette conclusion m'a adouci l'esprit : je suis comme un mouton : bien loin de me refuser l'absolution, on m'en donnera

deux ; je crois que de votre côté vous aurez fait votre devoir.

Lundi, jour de Noël.

Ha ! fort, fort bien, nous voici dans les lamentations du Comte de Guiche : hélas ! ma pauvre enfant, nous n'y pensons plus, pas même le Maréchal (*de Gramont*) qui a repris le soin de faire sa cour. Pour votre Princesse (*de Monaco*), comme vous dites très-bien, après ce qu'elle a oublié, il ne faut rien craindre de sa tendresse ; Madame de Louvigny et son mari sont transportés ; la Comtesse de Guiche voudroit bien ne point se remarier ; mais un tabouret la tentera. Il n'y a plus que la Maréchale (*de Gramont*) qui se meurt de douleur. Vous recevrez encore deux ou trois de mes lettres sur mes inquiétudes du syndicat : cela fait rire ; mais aussi vous me parlez du Comte de Guiche ; ainsi on est quitte : l'éloignement cause nécessairement ces propos rompus. Mais parlons d'affaires : M. du Janet est allé ce soir à Saint-Germain, afin d'être demain à l'arrivée de M. de Pomponne. J'ai écrit à ce Ministre une lettre assez grande, où je le prie de remarquer de quelle manière vous êtes avec la Noblesse, le Parlement, et les Communautés, et de vous rendre sur cela les bons

bons offices que lui seul peut vous rendre dans la place où il est. J'ai parlé à de bonnes têtes du silence de *la Mer* (3) ; on croit qu'il ne revient que de dissipation : on ne comprend pas qu'il pût n'être pas content de la prise d'Orange, puisque le *Nord* (4) a paru l'être : il faut que vous vous ôtiez de l'esprit que le frère (5) de *la Mer* soit assez son ami pour avoir les mêmes sentimens : chacun parle son langage et suit ses humeurs : ainsi, vous ne tirerez aucune conséquence de ce qu'a dit le frère. Le Gentilhomme dont vous me parlez, est mal instruit : *La Mer* est mieux que jamais, et rien n'est changé dans ce qu'il y a de principal dans ce pays. Madame de Coulanges et deux ou trois amies sont allées voir le *Dégel* (6) dans sa grande maison ; on ne voit rien de plus (7) : je compte y aller un de ces jours, et je vous en manderai des nouvelles. Tout ce que vous m'écrivez sur l'ennui que vous avez de ne plus être agitée par la haine, est extrêmement plaisant ; vous n'avez plus rien à faire, vous

(3) M. de Louvois.
(4) M. Colbert.
(5) L'Archevêque de Rheims.
(6) Madame Scaron.
(7) C'est-à-dire, on n'y voyoit point les enfans du Roi, dont Madame Scaron étoit depuis peu Gouvernante.

ne savez que devenir : hé, mon Dieu ! *Dormez, dormez, vous ne sauriez mieux faire.* M. du Janet m'a dit que vous ne fermiez pas les yeux. Songez sur toutes choses à vous rétablir, ma chère enfant.

LETTRE CCIV.

A LA MÊME.

A Paris, jeudi 28 Décembre 1673.

Je commence dès aujourd'hui ma lettre, et je la finirai demain. Je veux d'abord traiter le chapitre de votre voyage de Paris : vous apprendrez par Janet, que la Garde est celui qui l'a trouvé le plus nécessaire, et qui a dit qu'il falloit demander votre congé ; peut-être l'a-t-il obtenu, car Janet a vu M. de Pomponne : mais ce n'est pas, dites-vous, une nécessité de venir ; et le raisonnement que vous me faites est si fort, et vous rendez si peu considérable tout ce qui le paroît aux autres pour vous engager à ce voyage, que pour moi j'en suis accablée ; je sais le ton que vous prenez, ma fille, je n'en ai point au-dessus du vôtre ; et sur-tout quand vous me demandez *s'il est possible que moi, qui devrois songer plus qu'une autre à la suite de votre vie, je veuille vous*

embarquer dans une excessive dépense, qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous soutenez déja avec peine; et tout ce qui suit. Non, mon enfant, je ne veux point vous faire tant de mal, Dieu m'en garde; et pendant que vous êtes la raison, la sagesse et la philosophie même, je ne veux point qu'on puisse m'accuser d'être une mère folle, injuste et frivole, qui dérange tout, qui ruine tout, qui vous empêche de suivre la droiture de vos sentimens, par une tendresse de femme : mais j'avois cru que vous pouviez faire ce voyage, vous me l'aviez promis; et quand je songe à ce que vous dépensez à Aix, et en comédies, et en fêtes et en repas dans le carnaval, je crois toujours qu'il vous en coûteroit moins de venir ici, où vous ne serez point obligée de rien apporter. M. de Pomponne et M. de la Garde me font voir mille affaires où vous et M. de Grignan êtes nécessaires; je joins à cela cette tutele; je me trouve disposée à vous recevoir; mon cœur s'abandonne à cette espérance; vous n'êtes point grosse, vous avez besoin de changer d'air : je me flattois même que M. de Grignan voudroit bien vous laisser avec moi cet été, et qu'ainsi vous ne feriez pas un voyage de deux mois comme un homme : tous vos amis avoient la complai-

sance de me dire que j'avois raison de vous souhaiter avec ardeur : voilà sur quoi je marchois. Vous ne trouvez point que tout cela soit ni bon, ni vrai : je cède à la nécessité et à la force de vos raisons ; je veux tâcher de m'y soumettre à votre exemple, et je prendrai cette douleur qui n'est pas médiocre, comme une pénitence que Dieu veut que je fasse, et que j'ai bien méritée : il est difficile de m'en donner une meilleure, ni qui frappe plus droit à mon cœur : mais il faut tout sacrifier, et me résoudre à passer le reste de ma vie, séparée de la personne du monde qui m'est la plus sensiblement chère, qui touche mon goût, mon inclination, mes entrailles, qui m'aime plus qu'elle n'a jamais fait : il faut donner tout cela à Dieu, et je le ferai avec sa grace, et j'admire sa providence, qui permet qu'avec tant de grandeurs et de choses agréables dans votre établissement, il s'y trouve des abîmes qui ôtent tous les plaisirs de la vie, et une séparation qui me blesse le cœur à toutes les heures du jour, et bien plus que je ne voudrois à celles de la nuit : voilà mes sentimens ; il ne sont pas exagérés, ils sont simples et sincères ; j'en ferai un sacrifice pour mon salut. Voilà qui est fini ; je ne vous en parlerai plus, et je méditerai sans cesse sur la force invincible

de vos raisons, et sur cette admirable sagesse dont je vous loue, et que je tâcherai d'imiter.

Janet alla trouver M. de Pomponne à Port-Royal; qu'il vous dise un peu comme il y fut reçu, et la joie qu'eut ce Ministre de savoir que M. de Buous étoit nommé. Je laisse à Janet le plaisir de vous apprendre tous ces détails par la lettre qu'il écrit à sa femme. Voilà un billet de Madame d'Herbigny (1), qui entre plus que personne dans les affaires de Provence : elle est aimable et très-obligeante; elle a voulu savoir le syndicat et les gardes : voilà sa réponse sur les gardes : elle croyoit que j'avois autant plu à son frère qu'à elle, quand je lui ai conté combien j'étois peu dans son goût, et avec quelle fermeté il m'avoit refusée l'année passée pour une chose qu'il a faite cette année sans balancer; elle fait des cris épouvantables; elle ne comprend pas que sa belle-sœur (2) se déclare pour vos ennemis, après toutes vos civilités pour elle : elle retient comme un éloge admirable ce que vous dites de M. Rouillé, que *la justice est sa passion dominante :* en effet, on ne peut rien dire de si beau d'un homme de sa profession.

(1) Sœur de M. Rouillé de Mélai, alors Intendant de Provence.

(2) Madame de Rouillé.

Il n'y a nulle sorte de finesse à la manière dont M. de la Rochefoucauld, son fils, *Quantova* (3), son amie (4), et l'amie (5) de l'amie, sont à la Cour; il n'y a point de nœud qui les lie; le fils (6) est logé en perfection; ce fut le prétexte du souper : il est très-bien, comme vous savez, avec le *Nord* (7), mais rien de nouveau : son père ne va pas en un mois une fois en ce pays-là, non plus que Madame de Coulanges; il n'y a ni vue, ni dessein, pour personne : cela est ainsi. Je ne vois quasi pas Langlade; je ne sais ce qu'il fait; il n'a point vu Corbinelli : j'ignore si c'est par ses frayeurs politiques. J'ai fait à mon ami (*Corbinelli*) toutes vos *animosités;* cela est plaisant, il les a très-bien reçues : je crois qu'il est venu ici pour réveiller un peu la tendresse de ses vieux amis. Nous avons trouvé la pièce des cinq Auteurs extrêmement jolie, et très-bien appliquée; le Chevalier Buous l'a possédée deux jours : vos deux vers sont très-bien corrigés. Voilà mon fils qui arrive; je m'en vais fermer cette lettre, et je vous en écrirai demain une autre

(3) Madame de Montespan.
(4) Madame Scaron.
(5) Madame de Coulanges.
(6) Le Prince de Marsillac.
(7) M. Colbert.

avec lui, toute pleine des nouvelles que j'aurai reçues de Saint-Germain. On dit que la Maréchale de Gramont n'a voulu voir, ni Louvigny, ni sa femme; ils sont revenus de dix lieues d'ici; nous ne songeons plus qu'il y ait eu un Comte de Guiche au monde: vous vous moquez avec vos longues douleurs: nous n'aurions jamais fait ici, si nous voulions appuyer autant sur chaque nouvelle: il faut expédier; expédiez à notre exemple.

LETTRE CCV.

À LA MÊME.

A Paris, vendredi 29 Décembre 1673.

Monsieur de Luxembourg est un peu oppressé près de Maëstricht par l'armée de M. de Monterei (1) et du Prince d'Orange: il ne peut hasarder de décamper; et il périroit là, si on ne lui envoyoit du secours. M. le Prince part dans quatre jours avec M. le Duc et M. de Turenne; ce dernier obéissant aux deux Princes, et tous trois dans une parfaite intelligence. Ils ont vingt mille hommes de pied, et dix mille chevaux;

(1) Gouverneur des Pays-Bas Espagnols.

les volontaires, et ceux dont les compagnies ne marchent point, n'y vont pas : mais tout le reste part. La Trousse et mon fils, qui arrivèrent hier, sont de ce nombre : ils ne sont pas encore débottés, et les revoilà dans la boue : le rendez-vous est pour le seizième Janvier à Charleroi. D'Hacqueville vous mande tout ceci : mais vous verrez plus clair dans ma lettre (2). Cette nouvelle est grande, et fait un grand mouvement partout; on ne sait où donner de la tête pour de l'argent. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois; mais cela n'éclate point; et tant qu'il sera bien avec M. Colbert, ce sera une affaire sourde. J'ai vu après-dîner des hommes du bel air, qui m'ont fort priée de faire leurs complimens à M. de Grignan, et à *la femme de Grignan*. C'est le Grand-Maître et le *Charmant* (3); il y avoit encore Brancas, l'Archevêque de Rheims, Charost, la Trousse, tout cela vous envoie un million de complimens; ils n'ont parlé que de guerre. Le *Charmant* fait toutes nos *pétoffes;* il entre admirablement dans tous ces tracas; il est Gouverneur de Province : c'est assez pour comprendre la manière dont on

(2) L'écriture de M. d'Hacqueville étoit fort difficile à déchiffrer.

(3) Le Comte du Lude, et le Duc de Villeroi.

est piqué de ces sortes de choses. Adieu, ma très-aimable enfant : je sens tous vos plaisirs et toutes vos victoires, comme vous-même.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

J'arrivai hier à midi, et je trouvai en arrivant, qu'il falloit repartir incessamment pour aller à Charleroi : que dites-vous de cet agrément? On peste, on enrage, et cependant on part. Tous les courtisans du bel air sont au désespoir ; ils avoient fait les plus beaux projets du monde, pour passer agréablement leur hiver, après vingt mois d'absence ; tout est renversé. J'aimerois bien mieux aller à Orange pour y assister M. de Grignan, que de tourner du côté du Nord ; pourquoi a-t-il fini sitôt son duel? Je suis fâché d'une si prompte victoire. Je ne sais si vous vous plaignez encore de moi; mais vous avez tort, vous me devez des lettres ; je vous pardonne de ne vous être pas encore acquittée, sachant toutes les affaires que vous avez eues ; et c'est précisément en ces occasions que je vous permets d'oublier un guidon; ô le ridicule nom de charge, quand il y a cinq ans qu'on le porte! Adieu, ma belle petite sœur; vous croyez peut-être que je ne songe qu'à me reposer et

à me divertir, pardonnez-moi; mes chevaux sont-ils ferrés, mes bottes sont-elles prêtes? Il me faut un bon chapeau, *piglia losu, signor monsu :* voilà tous mes discours depuis que je suis à Paris. Semble-t-il que l'on ait fait huit mois de campagne?

LETTRE CCVI.

A LA MÊME.

A Paris, lundi premier jour de l'an 1674.

Je vous souhaite une heureuse année, ma chère fille; et dans ce souhait, je comprends tant de choses, que je n'aurois jamais fait, si je voulois vous en faire le détail.

On a révoqué tous les édits qui nous étrangloient dans notre Province : le jour que M. de Chaulnes le dit aux États, ce fut un cri de *vive le Roi* qui fit pleurer tout le monde; chacun s'embrassoit, on étoit hors de soi : on ordonna un *Te Deum*, des feux de joie et des remercîmens publics à M. de Chaulnes : mais savez-vous ce que nous donnons au Roi pour témoigner notre reconnoissance? Deux millions six cents mille livres, et autant pour le don gratuit; c'est justement cinq millions deux cents mille livres;

que dites-vous de cette petite somme ? Vous pouver juger par-là de la grace qu'on nous a faite de nous ôter les édits.

Mon pauvre fils est arrivé, comme vous savez, et s'en retourne jeudi avec plusieurs autres. M. de Monterei est habile homme ; il fait enrager tout le monde : il fatigue notre armée, et la met hors d'état de sortir et d'être en campagne avant la fin du printems. Toutes les troupes étoient bien à leur aise pour leur hiver ; et quand tout sera bien crotté à Charleroi, il n'aura qu'un pas à faire pour se retirer ; en attendant, M. de Luxembourg ne sauroit se désopiler. Selon toutes les apparences, le Roi ne partira pas sitôt que l'année passée. Si, tandis que nous serons en train, nous faisions quelque insulte à quelques grande ville, et qu'on voulût s'opposer aux deux héros (1), comme il est à présumer que les ennemis seroient battus, la paix seroit quasi assurée : voilà ce qu'on entend dire aux gens du métier. Il est certain que M. de Turenne est mal avec M. de Louvois ; mais comme il est bien avec le Roi et M. Colbert, cela ne fait aucun éclat.

On a fait cinq Dames (*du Palais*). Mesdames de Soubise, de Chevreuse, la Princesse d'Harcourt, Madame d'Albret, et Ma-

(1) M. le Prince et M. de Turenne.

dame de Rochefort. Les filles ne servent plus, et Madame de Richelieu (2) ne servira plus aussi ; ce sont les Gentilshommes servans et les Maîtres-d'hôtel, comme on faisoit autrefois. Il y aura toujours derrière la Reine Madame de Richelieu, et trois ou quatre Dames, afin que la Reine ne soit pas seule de femme. Brancas est ravi de sa fille (3) qu'on a si bien clouée.

Le Grand-Maréchal de Pologne (4) a écrit au Roi, que si Sa Majesté vouloit faire quelqu'un Roi de Pologne, il le serviroit de ses forces ; mais que si elle n'a personne en vue, il lui demande sa protection. Le Roi la lui donne ; mais on ne croit pas qu'il soit élu, parce qu'il est d'une religion contraire au peuple.

La dévotion de la Marans est toute des meilleures que vous ayez jamais vues ; elle est parfaite, elle est toute divine ; je ne l'ai point encore vue, je m'en hais. Il y a une femme qui a pris plaisir à lui dire que M. de Longueville avoit une véritable tendresse pour elle, et sur-tout une estime singulière, et qu'il avoit prédit que quelque jour elle seroit une sainte. Ce discours dans le com-

(2) Dame d'honneur de la Reine.
(3) Madame la Princesse d'Harcourt.
(4) Jean Sobieski, élu Roi de Pologne le 20 Mai 1674.

mencement lui a si bien frappé la tête, qu'elle n'a point eu de repos qu'elle n'ait accompli les prophéties. On ne voit point encore ces petits Princes; l'aîné a été trois jours avec père et mère; il est joli, mais personne ne l'a vu. Je vous embrasse, ma chère enfant. Je saurai ce qu'on peut faire pour votre ami qui a si génereusement assassiné un homme.

LETTRE CCVII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 5 Janvier 1674.

Il y a aujourd'hui un an que nous soupâmes chez l'Évêque; vous soupez peut-être à l'heure qu'il est chez l'Intendant; vous n'y ferez pas, à mon avis, débauche de sincérité; tout ce que vous mandez sur cela à Corbinelli et à moi est admirable. Mon ame vous remercie de la bonne opinion que vous avez d'elle de croire qu'elle ait horreur des vilains procédés; vous ne vous êtes point trompée.

M. de Grignan a raison de dire que Madame de Thianges ne met plus de rouge, et cache sa gorge; vous avez peine à la reconnoître avec ce déguisement; mais rien n'est

plus vrai. Elle est souvent avec Madame de Longueville, et tout à fait dans le bel air de la dévotion; elle est toujours de très-bonne compagnie, et n'est pas solitaire. J'étois l'autre jour auprès d'elle à dîner; un laquais lui présenta un grand verre de vin de liqueur; elle me dit : Madame, ce garçon ne sait pas que je suis dévote. Cela nous fit rire. Elle parla fort naturellement de ses bonnes intentions et de son changement; elle prend garde à ce qu'elle dit du prochain; et quand il lui échappe quelque chose, elle s'arrête tout court, et fait un cri en détestant la mauvaise habitude. Pour moi, je la trouve plus aimable qu'elle n'étoit. On veut parier que la Princesse d'Harcourt ne sera pas dévote dans un an, à cette heure qu'elle est Dame du Palais, et qu'elle remettra du rouge; car ce rouge c'est la loi et les prophètes : c'est sur ce rouge que roule tout le christianisme. Pour la Duchesse d'Aumont, son attrait la porte à ensevelir les morts : on dit que sur la frontière, la Duchesse de Charost tuoit les gens avec des remèdes mal composés, et que l'autre venoit promptement les ensevelir. La Marquise d'Uxelles est très-bonne, mais la Marans est plus que très-bonne. J'ai rencontré Madame de Schomberg, qui m'a dit très-sérieusement qu'elle

étoit du premier ordre, et pour la retraite, et pour la pénitence, n'étant d'aucune sorte de société, et refusant même les amusemens de la dévotion ; enfin, c'est ce qui s'appelle adorer Dieu en esprit et en vérité dans la simplicité de la première Église.

Les Dames du Palais sont dans une grande sujétion ; le Roi s'en est expliqué, et veut que la Reine en soit toujours entourée. Madame de Richelieu, quoiqu'elle ne serve plus à table, est toujours au dîner de la Reine avec quatre Dames qui sont de garde tour à tour. La Comtesse d'Ayen (1) est la sixième ; elle a grand'peur de cet attachement, et d'aller tous les jours à vêpres, au sermon ou au salut : ainsi rien n'est pur en ce monde. Quant à la Marquise de Castelneau, elle est blanche, fraîche et consolée. L'*Éclair* (2), à ce qu'on dit, n'a fait que changer d'appartement, dont le premier étage est fort mal content. Madame de Louvigny ne paroît pas assez aise de sa bonne fortune, on ne sauroit lui pardonner de ne pas adorer son mari comme au commencement ; voilà la première fois que le public s'est scandalisé d'une pareille chose. Madame

(1) Marie-Françoise de Bournouville, depuis Maréchale de Noailles.

(2) Chiffre.

de Brissac est belle, et loge toujours avec l'ombre de la Princesse de Conti; elle est en arbitrage avec son père, et ravit le cœur de ce pauvre M. d'Ormesson, qui dit n'avoir jamais vu une femme si honnête ni si franche. Madame de Coësquen est tout ainsi que vous l'avez vue, elle a fait faire une jupe de velours noir avec de grosses broderies d'or et d'argent, et un manteau de tissu, couleur de feu, or et argent; cet habit coûte des sommes immenses : et quand elle a été bien resplendissante, on l'a trouvée mise comme une comédienne; et on s'est si bien moqué d'elle qu'elle n'ose plus le remettre. La *Monirosa* est un peu fâchée de ne pas être Dame du Palais; Madame de Duras, qui ne veut point de cet honneur, se moque d'elle. La Troche est telle que vous l'avez vue, très-passionnée pour tous vos intérêts; mais je ne puis assez vous dire de quelle maniere Madame de la Fayette et M. de la Rochefoucauld sont vifs pour tout ce qui vous touche. Nous fûmes voir hier M. de Turenne, qui nous reçut, Madame de la Fayette et moi, avec un excès de civilité; il parla extrêmement de vous et de vos victoires que le Chevalier de Grignan lui avoit contées; il vous auroit offert son épée, s'il en étoit encore besoin : il croit partir dans trois jours. Mon

fils

fils partit hier avec bien du chagrin; je n'en avois pas moins d'un voyage si mal placé et si désagréable par toutes sortes de raisons. M. de la Trousse ne s'en ira que lundi. Corbinelli est très-souvent avec moi; il m'est bon partout

M. le Dauphin voyoit l'autre jour Madame de Schomberg ; on lui contoit comme son grand père (3) en avoit été amoureux; il demanda tout bas : Combien en a-t-elle eu d'enfans? On l'instruisit des modes de ce tems-là. On a vu sourdement M. le Duc du Maine, mais non pas encore chez la Reine; il étoit en carrosse, et il ne voit que père et mère seulement. Le Chevalier de Châtillon n'est plus à mettre en concurrence, sa fortune est faite; MONSIEUR a mieux aimé lui donner la charge de Capitaine de ses gardes, qu'à Mademoiselle de Grancei celle de Dame d'atour. Ce jeune homme a donc la charge de Vaillac, et seroit un fort bon parti. Je vous ai mandé la fin de nos États, et comme ils ont racheté les édits de deux millions six cents mille livres, et autant pour le don gratuit; c'est cinq millions deux cents mille livres; et nous avons percé la nue du cri de *Vive le Roi;* nous avons fait des feux de joie, et chanté le *Te Deum* de ce que Sa Majesté

(3) Louis XIII.

a bien voulu prendre cette somme. La pauvre Sanzei a la rougeole bien forte; c'est un feu qui passe vite, mais qui fait peur par la violence dont il est. Je ne vois pas bien par où l'on peut demander la grace de cet honnête homme dont l'assassinat est si noir : les criminels qui sont délivrés à Rouen ne sont point de cette qualité; c'est le seul crime qui est réservé; Beuvron l'a dit à l'Abbé de Grignan. On a tantôt dénigré les Dames du Palais d'une manière qui m'a fait rire; je disois, comme Montaigne : Vengeons-nous à en médire : il est pourtant vrai que leur sujétion est excessive. On dit toujours que M. le Prince part lundi. Ce même jour M. de Saint-Luc épouse Mademoiselle de Pompadour : voilà de quoi je ne me soucie point du tout. Adieu, ma très-aimable enfant; je finis cette lettre, par la raison qu'il faut que tout prenne fin. J'embrasse Grignan, et le supplie de m'excuser si j'ai ouvert la lettre de Madame de Guise; j'ai voulu voir son style; m'en voilà contente pour jamais. Guilleragues disoit hier que Pélisson abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids.

LETTRE CCVIII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 8 Janvier 1674.

Je n'ai jamais vu de si aimables lettres que les vôtres, ma très-chère Comtesse; je viens d'en lire une qui me charme : je vous ai ouï dire que j'avois une manière de tourner les moindres choses; vraiment, ma fille, c'est bien vous qui l'avez : il y a cinq ou six endroits dans votre dernière lettre qui sont d'un éclat et d'un agrément qui ouvrent le cœur. Je ne sais par où commencer à vous répondre.

J'ai envie de vous parler de votre beau soleil et de vos jolies promenades; vous avez raison de dire que je suis remariée en Provence; j'en ferai un de mes pays, pourvu que vous n'effaciez pas celui-ci du nombre des vôtres. Vous me dites mille douceurs sur le commencement de l'année; rien ne peut me flatter davantage; vous m'êtes toutes choses, et je ne suis appliquée qu'à faire que tout le monde ne voie pas toujours à quel point cela est vrai. J'ai passé le commencement de cette année assez brutalement, sans vous dire un pauvre mot; mais comptez,

mon enfant, que cette année, et toutes celles de ma vie, sont à vous; c'est un tissu, c'est une vie toute entière qui vous est dévouée jusqu'au dernier soupir. Vos moralités sont admirables : il est vrai que le tems passe partout, et passe vite : vous criez après lui, parce qu'il vous emporte toujours quelque chose de votre belle jeunesse; mais il vous en reste beaucoup : pour moi, je le vois courir avec horreur, et m'apporter en passant l'affreuse vieillesse, et enfin la mort. Voilà de quelle couleur sont les réflexions d'une personne de mon âge : priez Dieu, ma fille, qu'il m'en fasse tirer la conclusion que le Christianisme nous enseigne.

Ce grand voyage de M. le Prince et de M. de Turenne pour aller dégager M. de Luxembourg, est devenu à rien; on dit qu'on ne part plus, et que l'armée de M. de Monterei a fait la *retirote :* voilà le même mot que dit avant-hier Sa Majesté; c'est-à-dire que cette armée s'est trouvée incommodée, et que voilà celle de M. de Luxembourg dégagée. Il n'y a que mon fils de parti; je n'ai jamais vu une prudence, une prévoyance, une impatience comme la sienne : il prendra la peine de revenir; cela n'est rien. Tous les autres guerriers sont ici. M. de Turenne en a beaucoup ramené; M. de Luxembourg

amenera le reste. Les Dames du Palais sont réglées à servir par semaine : cette sujétion d'être quatre pendant le dîner est une merveille pour les femmes grosses ; il y aura toujours des sages-femmes à tous les voyages. La Maréchale d'Humières (1) est bien embarrassée d'être debout avec celles qui sont assises : si elle boude, elle fera mal sa cour, car le Roi veut de la soumission. Je crois qu'on s'en fait un jeu chez *Quantova ;* il est très-sur qu'en certain lieu on ne veut séparer aucune femme de son mari, ni de ses devoirs ; on n'aime pas le bruit, à moins qu'on ne le fasse. On ne voit point encore les nouveaux Princes ; il y en a eu à Saint-Germain, mais ils n'ont pas paru. Il y a des Comédies à la Cour, et un bal toutes les semaines. Le Roi dansera, et MONSIEUR menera Mademoiselle de Blois (2), pour ne pas mener MADEMOISELLE (3), qu'il laisse à M. le Dauphin. On joue jeudi l'opéra (4), qui est un prodige de beauté : il y a des endroits de la musique qui m'ont déjà fait pleurer ; je ne suis pas

(1) Louise-Antoinette-Thérèse de la Chatre, Maréchale d'Humières, ne fut Duchesse qu'en 1690.

(2) Marie-Anne de Bourbon, mariée depuis en 1680 à Louis-Armand de Bourbon, Prince de Conti.

(3) Fille de MONSIEUR, depuis Reine d'Espagne en 1679.

(4) *Cadmus*, Opéra de Quinaut et de Lully.

seule à ne pouvoir les soutenir, l'ame de Madame de la Fayette en est toute alarmée.

Je vois souvent Corbinelli; il est votre adorateur, et comprend bien aisément les sentimens que j'ai pour vous : je l'en aime encore mieux. J'estime fort Barbentane (5); c'est un des plus braves hommes du monde, d'une valeur romanesque, dont j'ai ouï parler mille fois à Bussy qui étoit son ami; ils sont frères d'armes. Madame de Sanzei a encore la rougeole, mais sur la fin. Coulanges (6) ne l'a point quittée. Madame de Coulanges est chez Madame de Bagnols, qui est dans notre grande maison. J'ai le cœur serré à n'en pouvoir plus, quand je suis dans cette grande chambre où j'ai tant vu ma très-chère et très-aimable enfant; il ne faut guère me toucher sur ce sujet pour me toucher jusqu'au vif. J'espère des nouvelles de votre paix; *Justicia et pax osculatæ sunt :* savez-vous le latin ? Vous êtes trop plaisante. Adieu, ma fille; vous n'êtes oubliée en aucun lieu. Votre frère est très-persuadé de votre amitié; il vous aime de passion, à ce qu'il dit, et je le crois.

(5) Homme de qualité de Provence, attaché à M. le Prince.

(6) Frère de Madame de Sanzei.

Lundi après avoir envoyé mon paquet à la poste.

Voilà M. d'Hacqueville qui entre, et qu m'apprend une nouvelle que nous voulons que vous sachiez cet ordinaire : c'est que M. le Garde des Sceaux (7) est Chancelier : personne ne doute que ce ne soit pour donner les sceaux à quelque autre ; c'est une nouvelle que l'on saura dans quatre jours ; elle est d'importance, et sera d'un grand poids pour le côté qu'elle sera.

M. le Prince part dans deux jours, et M. de Turenne, même avec la goutte, pour s'avancer à leur rendez-vous de Charleroi. Il n'est point vrai que M. de Monterei se soit retiré, ni que M. de Luxembourg soit dégagé : ainsi nous vous ôtons cette fausse nouvelle pour vous remettre dans la vraie.

(7) Étienne d'Aligre, fils d'Étienne d'Aligre, aussi Chancelier de France.

LETTRE CCIX.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 27 Janvier 1674.

VOILA donc votre paix toute faite. L'Archevêque de Rheims et Brancas avoient reçu leurs lettres plutôt que moi, et M. de Pomponne me mandoit encore cette grande nouvelle de Saint-Germain; de sorte que j'étois comme une ignorante; mais enfin me voilà instruite. Je vous conseille, ma fille, de vous comporter selon le tems; et puisque le Roi veut que vous soyez bien avec l'Évêque, il faut lui obéir. Mais parlons de Saint-Germain; j'y fus il y a trois jours. J'allai d'abord chez M. de Pomponne, qui n'avoit pu encore demander votre congé; c'est aujourd'hui qu'il doit l'envoyer. Je lui fis part de quelques endroits de votre lettre, dont le goût ne se passe point; vraiment il est resté à M. de Pomponne une idée si parfaite et si avantageuse de Mademoiselle de Sévigné, qu'il ne peut s'empêcher d'en reparler quasi toutes les fois qu'il me voit: ce discours nous amuse, il m'attendrit, et son imagination est réjouie. Nous allâmes chez la Reine; j'étois avec Madame de Chaulnes; il n'y eut que

pour

pour moi à parler ; et quels discours ! La Reine dit, sans hésiter, qu'il y avoit trois ans que vous étiez partie, et qu'il falloit revenir. Nous fûmes ensuite chez Madame Colbert, qui est extrêmement civile, et sait très-bien vivre. Mademoiselle de Blois dansoit ; c'est un prodige d'agrément et de bonne grace ; *Desairs* dit qu'il n'y a qu'elle qui le fasse souvenir de vous ; il me prenoit pour juge de sa danse, et c'étoit proprement mon admiration que l'on vouloit ; elle l'eut en vérité toute entière. La Duchesse de la Valière y étoit, elle appelle sa fille *Mademoiselle*, et la Princesse l'appelle *belle maman*. M. de Vermandois y étoit aussi. On ne voit point encore d'autres enfans. Nous allâmes voir MONSIEUR et MADAME ; vous n'êtes point oubliée de MONSIEUR, et je lui fais toujours vos très-humbles remercîmens. Je trouvai Vivonne qui me dit : *Maman mignone*, embrassez, je vous prie, le Gouverneur de Champagne (1). Et qui est-il, lui dis-je ? C'est moi, reprit-il. Et qui vous l'a dit ? C'est le Roi qui vient de me l'apprendre tout-à-l'heure. Je lui en fis mes complimens tout chauds. Madame la Comtesse (*de Sois-*

(1) Ce Gouvernement vaquoit par la mort d'Eugène-Maurice de Savoie, Comte de Soissons, arrivée le 7 Juin 1673.

sons) l'espéroit pour son fils. On ne parle point d'ôter les sceaux à M. le Chancelier (2): le bon-homme fut si surpris de se voir Chancelier encore par-dessus, qu'il crut qu'il y avoit quelque anguille sous roche; et ne pouvant pas comprendre ce surcroit de dignité, il dit au Roi: Sire, est-ce que Votre Majesté m'ôte les sceaux? Non, lui dit le Roi, dormez en repos, M. le Chancelier: et en effet on dit qu'il dort quasi toujours. On philosophe, et on demande pourquoi cette augmentation?

M. le Prince partit, il y a deux jours, et M. de Turenne part aujourd'hui. Écrivez un petit mot à Brancas, pour vous réjouir que sa fille soit chez la Reine: il en a été fort aise. La Troche vous rend mille graces de votre souvenir; son fils a encore assez de nez pour en perdre la moitié au premier siége, sans qu'il y paroisse. On dit que *la Rosée* (3) a commencé à se détraquer avec *le Torrent;* et qu'après le siége de Maëstricht, elles se lierent d'une confidence réciproque, et voyoient tous les jours de leur vie *le Feu* et *la Neige:* vous savez que tout

(2) Étienne d'Aligre fut Garde-des-Sceaux en 1672, après la mort du Chancelier Séguier, et Chancelier de France en Janvier 1674.

(3) La *Rosée*, le *Torrent*, le *Feu*, la *Neige*, etc. sont des chiffres entre la mère et la fille.

cela ne peut pas être long-tems ensemble, sans faire de grands désordres, ni sans qu'on s'en apperçoive. *La Grêle* me paroît dans votre réconciliation comme un homme qui se confesse, et qui garde un gros péché sur sa conscience : peut-on appeler autrement le tour qu'il vous a fait ? Cependant les bonnes têtes disent, il faut parler, il faut demander, on a du tems, c'est assez : mais n'admirez-vous point le fagotage de mes lettres ! Je quitte un discours, on croit en être dehors, et tout-d'un-coup je le reprends, *versi sciolti*. Savez-vous bien que le Marquis de Saissac est ici, qu'il aura de l'emploi à la guerre, et qu'il verra peut-être bientôt le Roi ? C'est la prédestination toute visible. Nous parlons tous les jours, Corbinelli et moi, de la Providence ; et nous disons qu'il y a ce que vous savez jour pour jour, heure pour heure, que votre voyage est résolu. Vous êtes bien-aise que ce ne soit pas votre affaire de résoudre ; car une résolution est quelque chose d'étrange pour vous, c'est votre bête : je vous ai vue long-tems à décider d'une couleur ; c'est la marque d'une ame trop éclairée, et qui, voyant d'un coup d'œil toutes les difficultés, demeure en quelque sorte suspendue comme le tombeau de Mahomet : tel étoit M. Bignon, le plus bel

esprit de son siècle : pour moi, qui suis le plus petit du mien, je hais l'incertitude, et j'aime qu'on me décide. M. de Pomponne me mande que vous avez aujourd'hui votre congé : me voilà par conséquent en état de faire tout ce que vous voudrez, et de suivre ou de ne pas suivre le conseil de vos amis. On assure que M. de Turenne n'est pas parti, et qu'il ne partira pas, parce que M. de Monterei s'est enfin retiré, et que M. de Luxembourg s'est dégagé à la faveur de cinq ou six mille hommes que M. de Schomberg a rassemblés, et avec lesquels il harceloit si fort M. de Monterei, qu'il l'a obligé de retirer ses troupes. On doit envoyer à M. le Prince, pour le faire revenir, et tous nos pauvres amis : voilà les nouvelles d'aujourd'hui. Le bal fut fort triste, et finit à onze heures et demie. Le Roi menoit la Reine ; M. le Dauphin, Madame ; Monsieur, Mademoiselle ; M. le Prince de Conti, la grande Mademoiselle ; M. le Comte de la Roche-sur-Yon, Mademoiselle de Blois, belle comme un ange, habillée de velours noir avec des diamans et un tablier et une bavette de point de France. La Princesse d'Harcourt étoit pâle (4) comme le Commandeur de la comédie (*du Festin de Pierre*). M. de Pom-

(4) Elle ne mettoit point de rouge.

ponne m'a priée de dîner demain avec lui, et Despréaux qui doit lire sa *Poétique*.

LETTRE CCX.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 15 Janvier 1674.

J'ALLAI donc dîner samedi chez M. de Pomponne, comme je vous avois dit; et puis, jusqu'à cinq heures, il fut enchanté, enlevé, transporté de la perfection des vers de la *Poétique* de Despréaux; d'Hacqueville y étoit; nous parlâmes deux ou trois fois, du plaisir que j'aurois de vous la voir entendre. M. de Pomponne se souvient d'un jour que vous étiez petite-fille chez mon oncle de Sévigné; vous étiez derrière une vître avec votre frère, plus belle, dit-il, qu'un ange; vous disiez que vous étiez prisonnière, que vous étiez une Princesse chassée de chez son père : votre frère étoit beau comme vous, vous aviez neuf ans : il me fit souvenir de cette journée; il n'a jamais oublié aucun moment où il vous ait vue; il se fait un plaisir de vous revoir, qui me paroît le plus obligeant du monde. Je vous avoue, ma très-aimable chère, que je couve une grande joie;

mais elle n'éclatera point que je ne sache votre résolution.

M. de Villars est arrivé d'Espagne; il nous a conté mille choses fort amusantes des Espagnoles. J'ai vu, enfin, la Marans dans sa cellule; je disois autrefois dans sa loge : je la trouvai fort négligée, pas un cheveu, une cornette de vieux point de Venise, un mouchoir noir, un manteau gris effacé, une vieille jupe; elle fut aise de me voir; nous nous embrassâmes tendrement; elle n'est pas fort changée : nous parlâmes de vous d'abord; elle vous aime autant que jamais, et me paroît si humiliée, qu'il n'y a pas moyen de ne pas l'aimer. Il fut question ensuite de sa dévotion; elle me dit qu'il étoit vrai que Dieu lui avoit fait des graces, dont elle a une sensible reconnoissance : ces graces ne sont rien du tout qu'une grande foi, un tendre amour de Dieu, et une horreur pour le monde : tout cela joint à une si grande défiance d'elle-même et de ses foiblesses, qu'elle est persuadée que si elle prenoit l'air un moment, cette grace si divine s'évaporeroit; je trouvai que c'étoit une fiole d'essence qu'elle conservoit chérement dans la solitude : elle croit que le monde lui feroit perdre cette liqueur précieuse, et même elle craint le tracas de la dévotion. Madame de Schomberg

dit qu'elle est une vagabonde au prix de Madame de Marans : cette humeur sauvage que vous connoissez, s'est tournée en passion pour la retraite; le tempérament ne se change pas; elle n'a pas même la folie si commune à toutes les femmes d'aimer leur Confesseur : elle n'aime point cette liaison; elle ne lui parle qu'à confesse : elle va à pied à sa Paroisse, et lit tous nos bons livres; elle travaille, elle prie Dieu : ses heures sont réglées; elle mange quasi toujours à sa chambre : elle voit Madame de Schomberg à de certaines heures : elle hait autant les nouvelles du monde qu'elle les aimoit; elle excuse autant le prochain qu'elle l'accusoit; elle aime autant le Créateur qu'elle aimoit la créature : nous rîmes fort de ses manières passées : nous les tournâmes en ridicule : elle n'a point le style des sœurs Colettes; elle parle fort sincérement et fort agréablement de son état : j'y fus deux heures; on ne s'ennuie point avec elle; elle se mortifie de ce plaisir, mais c'est sans affectation : enfin, elle est bien plus aimable qu'elle n'étoit. Je ne pense pas, mon enfant, que vous vous plaigniez que je ne vous mande point de détail.

Je reçois tout présentement votre lettre du 7. Je vous avoue, ma très-chère, qu'elle me comble d'une joie si vive, qu'à peine

mon cœur, que vous connoissez, la peut contenir; il est sensible à tout, et je le haïrois, s'il étoit pour mes intérêts, comme il est pour les vôtres. Enfin, ma fille, vous venez, c'est tout ce qui peut m'être le plus agréable : mais je m'en vais vous dire une chose à quoi vous ne vous attendez point; c'est que je vous jure et vous proteste devant Dieu, que si M. de la Garde n'avoit trouvé votre voyage nécessaire, et qu'en effet il ne le fût pas pour vos affaires, jamais je n'aurois mis en compte au moins pour cette année, le désir de vous voir, ni ce que vous devez à la tendresse infinie que j'ai pour vous : je sais la réduire à la droite raison, quoi qu'il m'en coûte; et j'ai quelquefois de la force dans ma foiblesse, comme ceux qui sont les plus philosophes. Après cette déclaration sincère, je ne vous cache point que je suis pénétrée de joie, et que la raison se rencontrant avec mes désirs, je suis, à l'heure que je vous écris, parfaitement contente, en sorte que je ne vais être occupée qu'à vous bien recevoir. Savez-vous bien que la chose la plus nécessaire, après vous et M. de Grignan, ce seroit d'amener M. le Coadjuteur? Peut-être n'aurez-vous pas toujours la Garde; et s'il vous manque, vous savez que M. de Grignan n'est pas sur ses intérêts, comme

sur ceux du Roi son maître : il a une religion et un zèle pour ceux-ci, qui ne peut se comparer qu'à la négligence qu'il a pour les siens. Quand il veut prendre la peine de parler, il fait très-bien ; personne ne peut tenir sa place : c'est ce qui fait que nous le souhaitons. Vous n'êtes point sur le pied de Madame de Cauvisson, pour agir toute seule : il vous faut encore huit ou dix années ; mais M. de Grignan, vous, et M. le Coadjuteur, voilà ce qui seroit d'une utilité admirable. Le Cardinal de Retz arrive; il sera ravi de vous voir ; ma fille, quelle joie ! mais sur toutes choses, venez sagement; c'est à M. de Grignan que je recommande cette barque ; c'est lui qui m'en répondra. J'écris à M. le Coadjuteur, pour le conjurer de venir : il nous facilitera l'audience de deux Ministres, il soutiendra l'intérêt de son frère. M. le Coadjuteur est hardi, il est heureux; vous vous donnez de la considération les uns aux autres: je parlerai d'ici à demain là-dessus : j'en écris à M. l'Archevêque : gagnez cela sur le Coadjuteur, et faites-lui tenir ma lettre.

M. le Prince revient de trente lieues. M. de Turenne n'est point parti. M. de Monterei s'est retiré. M. de Luxembourg est dégagé. Mon fils sera ici dans deux jours. Depuis vingt-quatre heures, on a volé dans la Cha

pelle de Saint-Germain la lampe d'argent de sept mille francs, et six chandeliers plus hauts que moi : voilà une extrême insolence. On a trouvé des cordes du côté de la tribune de Madame de Richelieu : on ne comprend pas comment cela s'est fait ; il y a des gardes qui vont et viennent, et tournent toute la nuit.

Savez-vous qu'on parle de la paix ? M. de Chaulnes arrive de Bretagne, et repart pour Cologne.

LETTRE CCXI.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce 15 Janvier 1674.

Je reconnois bien, mon cher Comte, votre politesse ordinaire, et la bonté de votre cœur, qui vous rend sensible à toute la tendresse du mien ; je sens avec plaisir toutes les douceurs de votre aimable lettre ; et ce n'est point pour les payer que je vous jure que pour ma seule considération, j'aurois cédé cette année aux raisons de ma fille, si l'intérêt de vos affaires n'avoit décidé. Vous connoissez M. de la Garde, et comme il seroit d'humeur à vous déranger tous deux, s'il n'étoit question que du plaisir de venir me

voir : il a été persuadé, et l'est plus que jamais, de la nécessité de votre voyage ; vous seul avez bonne grace à parler au Roi de vos affaires; Madame de Griguan tiendra sa place d'une autre manière, et si vous pouviez amener M. le Coadjuteur, votre troupe seroit complette : voilà mon sentiment et celui de tous vos amis : M. de Pomponne est du nombre, et sera très-aise de vous voir tous. Au reste, c'est à vous que je confie la conduite du chemin : n'allez point en carrosse sur le bord du Rhône; évitez une eau qui est à une lieu de Montélimart : cette eau, ce n'est que le Rhône, où ils firent entrer mon carrosse l'année dernière ; mes chevaux nageoient agréablement : au nom de Dieu, ne vous moquez pas de mes précautions ; ce n'est qu'avec de la sagesse et de la prévoyance qu'on voyage bien. Adieu, mon cher Comte; je puis donc espérer de vous embrasser bientôt : quelle obligation ne vous ai-je point? Si j'ai pour vous une véritable amitié, et une inclination naturelle, vous savez bien au moins que ce n'est pas d'aujourd'hui.

LETTRE CCXII.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 19 Janvier 1674.

Je serois bien fâchée, ma fille, qu'aucun courier fût noyé; ils vous portent tous des lettres et des congés qu'il faut que vous receviez. Vous êtes admirable de vous souvenir de ce que j'ai dit de cette Durance. Pour moi, je n'oublie rien de tout ce qui a seulement rapport à vous: jugez donc si je me souviens de Nove et de notre Espagnol, et de nos Chartreux, et de nos chansons de Grignan, et de mille et mille autres choses! Vous voudriez donc que je visse votre cœur sur mon sujet; je suis persuadée que j'en serois contente; vous n'êtes point une *diseuse*, vous êtes assez sincère; et, en un mot, sans étendre ce discours, que je rendrois asiatique si je voulois, je suis assurée que vous m'aimez tendrement: mais vous êtes cruelle de recevoir avec tant de chagrin des riens que je donne à mes *pichons;* je vous prie de n'en plus parler, et de songer que toute ma cassette ne valoit pas un des petits charriots que le Coadjuteur leur a donnés: voilà qui est donc fini, et qu'il n'en soit plus question, s'il vous

plaît, dans ma tutèle, c'est tout de bon que je m'en vais la rendre : mais je crains vos chicanes; vous trouverez à dire à tout, et M. de Grignan ne songe, à l'heure qu'il est, qu'à me plaider; je vous connois tous deux, le *bien bon* en tremble, et se prépare à recevoir un affront; il meurt d'envie que vous soyez ici : je l'aime de tout mon cœur, car tout roule là-dessus. M. de la Garde est plus que jamais persuadé que vous ferez tous deux des merveilles ici. Il voudroit aussi bien que moi que le Coadjuteur fût du voyage; cela seroit digne de son amitié, et acheveroit tout ce qu'il a si bien fait à Lambesc : il a des amis et de la considération; il parle aux Ministres; il est hardi, il est heureux, enfin, je vous en écrivis l'autre jour amplement. Nous fîmes le discours que M. de Grignan doit faire au Roi; il a un style propre pour plaire à Sa Majesté, c'est-à-dire, doux et respectueux; le vôtre sera un peu plus animé : enfin, nous prîmes tous vos tons, et nous trouvâmes que cela composoit ce qui est nécessaire, et ce qu'on peut souhaiter.

Vous savez bien que M. le Prince est revenu, et que voilà qui est fait. J'attends mon fils à tout moment. Je vous ai mandé ce vol qu'on a fait dans la Chapelle de Saint-Germain. On m'a assuré que le Roi savoit qui

étoit le voleur; qu'il avoit fait cesser les poursuites; que c'étoit un homme de qualité, mais qui n'étoit pas de sa Maison. La Princesse d'Harcourt danse au bal, et même toutes les petites danses : vous pouvez penser combien on trouve qu'elle a jeté le froc aux orties, et qu'elle a fait la dévote pour être Dame du Palais. Elle disoit, il y a deux jours, je suis une païenne auprès de *ma sœur* d'Aumont : on trouve qu'elle dit bien présentement; *la sœur* d'Aumont n'a pris goût à rien; elle est toujours de méchante humeur, et ne cherche qu'à ensevelir des morts. La Princesse d'Harcourt n'a point encore mis de rouge; elle dit à tout moment, j'en mettrai, si la Reine ou Monsieur le Prince d'Harcourt me le commandent : la Reine ne lui commande point, ni le Prince d'Harcourt, de sorte qu'elle se pince les joues, et l'on croit que M. de Sainte-Beuve (1) entrera dans ce tempérament : voilà bien des folies que je ne voudrois dire qu'à vous, car la fille de Brancas est sacrée pour moi : je vous prie que cela ne retourne jamais. Ces bals sont pleins de petits enfans; Madame de Montespan y est négligée, mais placée en perfection : elle dit que Mademoiselle de Rouvrai est déjà trop vieille pour danser au bal; MADE-

(1) Célèbre Directeur de ce tems-là.

MOISELLE, Mademoiselle de Blois, les petites de Piennes ; Mademoiselle de Roquelaure (un peu trop vieille, elle a quinze ans), Mademoiselle de Blois est un chef-d'œuvre : le Roi et tout le monde en est ravi; elle vint dire au milieu du bal, à Madame de Richelieu : Madame, ne sauriez-vous me dire si le Roi est content de moi ? Elle passe près de Madame de Montespan, et lui dit : Madame, vous ne regardez pas aujourd'hui vos amies : enfin, avec de certaines *chosettes* sorties de sa belle bouche, elle enchante par son esprit, sans qu'on croie qu'on puisse en avoir davantage. Je fais réparation à ma grande MADEMOISELLE, elle ne danse plus, Dieu merci. On ne voit point encore les autres enfans ; on voit un peu Madame Scaron. J'ai eu une très-bonne conversation avec le *Brouillard* (2) ; elle a remonté au *Dégel*, et peut-être plus haut : rien n'est plus important que le chemin qui vous est sûr par le *Brouillard*, qui est, en vérité, tout plein de zèle et d'affection pour vous : ce sera là une de vos affaires. La *Feuille* est la plus frivole et la plus légère marchandise que vous ayiez jamais vue; celui qui gouverne le tronc de son arbre, s'en va le planter pour reverdir, et veut

(2) Le *Brouillard*, le *Dégel*, la *Feuille*, l'*Orage*, chiffres.

se dépêtrer de ce soin qu'il croit au-dessous de lui, et ne veut point semer en terre ingrate; cet *Orage*, je pense que c'est son nom, est dans vos intérêts plus que vous ne sauriez croire. L'Abbé de Valbelle (3) sort d'ici; il m'a conté qu'hier à la messe, Sa Majesté, d'un air riant, donna à ses aumôniers un imprimé, qu'un inconnu a répandu à Saint-Germain, et où la Noblesse supplie le Roi de réformer l'immodestie de son Clergé, qui cause et parle haut, et tourne le dos à l'autel, avant que Sa Majesté arrive à la Chapelle; et de leur ordonner d'être au moins, quand il n'y a que Dieu dans la Chapelle, comme quand le Roi y est entré: cette requête est extrêmement bien faite: les Prélats en sont en furie, sur-tout quelques-uns qui prenoient ce tems pour parler de bas en haut aux musiciens, au grand scandale de l'Église Gallicane. Il m'a dit encore que l'Archevêque de Rheims rompoit à feu et à sang avec le Coadjuteur, s'il ne venoit avec vous. Ce que l'on a jugé en Languedoc, doit vous être bon, selon toutes les règles: voilà un tems favorable, et M. de Pomponne sera toujours pour la justice: c'est tout ce que vous demandez

(3) Louis-Alphonse de Valbelle, Aumonier ordinaire du Roi, depuis Évêque d'Alet, et transféré dans la suite à Saint-Omer.

pour

pour votre Hôtel-de-ville. L'histoire de R... est plaisante : l'Évêque pesta, jura, tempêta, furibonda, et fut contraint de venir à vous ; et vous fîtes bien de donner grace.

R....., de tes conseils voilà le juste fruit.

N'est-ce pas cet honnête homme-là (4) ?

Voilà Corbinelli qui vous écrit le triomphe des Lieutenans de Roi ; cette décision règle toutes vos affaires, et jamais rien n'a été si favorable que cette conjoncture : mais apportez bien des paperasses de ce que vous trouverez sur vos registres qui vous sera avantageux : les paroles servent de peu, quand il s'agit de prouver. On a admiré ici votre honnêteté, en avouant qu'avec de méchans cœurs comme ceux de ces gens-là, on perd tout par être généreux. Je suis bien tendrement à vous, ma très-aimable, et j'embrasse tout autant de Grignans qu'il y en a autour de vous.

MONSIEUR DE CORBINELLI.

La décision contre les Évêques du Languedoc, en faveur du Commissaire du Roi, est un bon titre pour celui de Provence. Autre victoire, autre triomphe, autre gloire pour nous, et nouveau chagrin pour nos en-

(4) C'étoit un Greffier des États de Provence.

nemis : tout va s'applanir insensiblement ; et si, par hasard, il faut que nous perdions quelque chose en Provence, nous le recouvrerons ici. Venez seulement, et nous politiquerons d'un air à faire trembler tout ce qui nous hait. Je ne sais si Madame votre mère vous a fait une belle peinture du bal de Saint-Germain ; mais je sais bien que vous ranimerez tout par votre présence. J'ai admiré ce qui s'est passé dans l'affaire de R..... Si vous aviez retenu mes leçons touchant les générosités de Province, vous auriez promis votre protection, et vous auriez magnifiquement manqué à votre parole, sous quelque beau prétexte. Vous oubliez les belles maximes et les plus sûres, le Roi vous reprochera un jour cette conduite : vous immolez toute la Province à un faux éclat d'honnêteté ; il falloit dire que vous ne pouviez accorder cette grace en conscience ; mais l'ayant accordée, que ne la révoquez-vous sous main, que ne cherchez-vous, dans les mystères de la politique, une trahison honnête pour faire déposseder le Greffier : ô belles ames, indignes de régner en Provence !

LETTRE CCXIII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 22 Janvier 1674.

Je ne sais si l'espérance de vous embrasser, qui me dilate le cœur, me donne une disposition toute extraordinaire à la joie ; mais il est vrai, ma fille, que j'ai extrêmement ri de ce que vous me dites de Pélisson et de M. de Grignan : Corbinelli en est ravi, et ceux qui verront cet endroit seront heureux. On ne peut pas mieux se jouer que vous faites là-dessus, ni le reprendre plus plaisamment en deux ou trois endroits de votre lettre, fiez-vous à nous, il est impossible d'écrire plus délicieusement : c'est une grande consolation pour moi que la vivacité de notre commerce, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple. Vous dites trop de bien de mes lettres : je ne trouve à dire que cela dans les vôtres : cependant je vous avoue, voyez quelle bizarrerie, que je meurs d'envie de n'en plus recevoir ; et en disant cela, je prétends élever bien haut les charmes de votre présence.

Ce que vous dites au sujet de la *Grêle*, qui parle selon ses désirs et selon ses vues,

sans faire aucune attention, ni sur la vérité, ni sur la vraisemblance, est très-bien observé. Je pense pour moi qu'il n'y a rien tel que d'être insolent : ne seroit-ce point là comme il faut être ? J'ai toujours haï ce style ; mais s'il réussit, il faut changer d'avis. Je prends l'affaire de votre ami l'*assassinateur*, pour la mettre dans mon livre de l'*ingratitude ;* je la trouve belle ; mais ce qui me frappe, c'est la délicatesse de cet homme qui ne veut pas qu'on soit amoureux de sa mère, et qui poignarde son ami et son bienfaiteur ; les consciences de Provence sont admirables. Celle de la *Gréle* (1) est en miniature sur le moule de celle-ci ; ses scrupules, ses relâchemens, ses propositions, ses oppositions, en augmentent et noircissent les doses, on en feroit fort bien votre ami le scélérat. Ma fille, laissons ce discours : vous venez donc, et j'aurai le plaisir de vous recevoir, de vous embrasser et de vous donner mille petites marques de mon amitié et de mes soins : cette espérance répand une douce joie dans mon cœur : je suis assurée que vous le croyez, et que vous ne craignez point que je vous chasse. J'ai été aujourd'hui à Saint-Germain ; toutes les Dames m'ont parlé de votre retour. La Com-

(1) Chiffres.

tesse de Guiche m'a priée de vous dire qu'elle ne vous écrira point, puisque vous venez chercher sa réponse : elle est au dîner, quoiqu'*Andromaque* (2) ; la Reine l'a voulu. J'ai donc vu cette scène. Le Roi et la Reine mangent tristement. Madame de Richelieu (3) est assise, et puis les Dames, selon leurs dignités, les unes assises, et les autres debout ; celles qui n'ont point dîné sont prêtes à s'élancer sur les plats ; celles qui ont dîné ont mal au cœur, et sont suffoquées de la vapeur des viandes : ainsi cette troupe est souffrante. Madame de Crussol étoit coiffée dans l'excès de la belle coiffure ; elle sera parée mercredi toute de rubis ; elle a pris tous ceux de M le Duc et de Madame de Meckelbourg. Je soupai hier chez Gourville avec cette Princesse ; Madame de la Fayette et M. de la R. F. y étoient : nous épuisâmes le chapitre de l'Allemagne, sans en excepter une seule Principauté. Adieu, ma chère enfant, je vous quitte pour causer avec d'Hacqueville et Corbinelli : ils ne font point de façon de m'interrompre, puisque vous allez arriver.

Le Roi a donné à M. le Comte du Vexin (4)

(2) C'est-à-dire, quoiqu'en habit de veuve.
(3) Dame d'honneur de la Reine.
(4) Louis-César de Bourbon, né en 1672.

la charge de Colonel-Général des Suisses, qu'avoit M. le Comte de Soissons (5). C'est M. de Louvois qui l'exercera.

(5) Eugène-Maurice de Savoie, Comte de Soissons, mort le 7 Juin 1673.

LETTRE CCXIV.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 26 Janvier 1674.

D'HACQUEVILLE et la Garde sont toujours persuadés que vous ne sauriez mieux faire que de venir : venez donc, ma chère enfant, et vous ferez changer toutes choses : *se me miras, me miran ;* cela est divinement bien appliqué : il faut mettre votre cadran au soleil, afin qu'on le regarde. Votre Intendant ne quittera pas sitôt la Provence : il a mandé à Me. d'Herbigny que vous lui faisiez tort de croire que la justice seule le mît dans vos intérêts, puisque votre beauté et votre mérite y avoient part.

Il n'y eut personne au bal de mercredi dernier ; le Roi et la Reine avoient toutes les pierreries de la Couronne ; le malheur voulut que ni MONSIEUR, ni MADAME, ni MADEMOISELLE, ni Mesdames de Soubise, Sully, d'Harcourt, Ventadour, Coëtquen,

Grancei, ne purent s'y trouver par des diverses raisons; ce fut une pitié; Sa Majesté en étoit chagrine.

Je revins hier du Mêni, où j'étoit allée pour voir le lendemain M. d'Andilly; je fus six heures avec lui; j'eus toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable : je vis aussi mon oncle de Sévigné (1), mais un moment. Ce Port-Royal est une Thébaïde; c'est un Paradis; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde; il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connoît point, qui vivent comme les pénitens de Saint Jean-Climaque; les Religieuses sont des anges sur terre. Mademoiselle de Vertus y acheve sa vie avec des douleurs inconvevables et une résignation extrême : tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude, dont j'avois tant ouï parler; c'est un vallon affreux, tout propre à inspirer le goût de faire son salut. Je revins coucher au Mêni, et hier ici, après avoir encore embrassé M. d'Andilly en passant. Je crois que je dî-

(1) M. d'Andilly et M. de Sévigné s'étoient retirés depuis plusieurs années à Port-Royal-des-Champs.

nerai demain chez M. de Pomponne ; ce ne sera pas sans parler de son père et de ma fille : voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils ; il m'écrit des tendresses infinies ; il est parti plutôt, et revient plus tard que les autres, nous croyons que cela roule sur une amitié qu'il a à Sézanne ; mais comme ce n'est pas pour épouser, je n'en suis point inquiète.

Il est vrai que l'on a attaqué M. de Villars et ses gens en revenant d'Espagne : c'étoient les gens de l'Ambassadeur qui revenoit de France. C'est un assez ridicule combat ; les maîtres s'exposèrent, on tiroit de tous côtés ; il y a eu quelques valets de tués. On n'a point fait de complimens à Madame de Villars ; elle a son mari, elle est contente. M. de Luxembourg est ici ; on parle fort de la paix, c'est-à-dire, selon les désirs de le France plus que sur la disposition des affaires ; cependant on peut la vouloir de telle sorte qu'elle se feroit.

J'espère, ma fille, que vous serez plus contente et plus décidée quand vous aurez votre congé. On ne doute point ici que votre retour n'y soit très-bon : si vous n'étiez bien en ce pays, vous vous en sentiriez bientôt en Provence ; *se me miras, me miran* ; rien ne peut être mieux dit, il en faut revenir là.

là. M. et Madame de Coulanges, la Sanzei et le *bien bon* vous souhaitent avec impatience, et veulent tous, comme moi, que vous ameniez le Coadjuteur qui vous fortifiera considérablement. J'ai fort entretenu la Garde; vous ne sauriez trop estimer ses conseils : il parloit l'autre jour à Gordes de vos affaires; il les sait, et les range, et les dit en perfection; il donne un tour admirable à tout ce qu'il faut dire à Sa Majesté : vous ne pouvez consulter personne qui connoisse mieux ce pays-ci que lui.

On est toujours charmé de Mademoiselle de Blois et du Prince de Conti. D'Hacqueville vous parlera des nouvelles de l'Europe, et comme l'Angleterre est présentement la grande affaire. C'est M. le Duc du Maine (2) qui a les Suisses; ce n'est plus M. le Comte du Vexin (3), lequel en récompense à l'Abbaye de Saint Germain-des-Prés.

(2) Louis-Auguste de Bourbon, né le 31 Mars 1670.
(3) Voyez la Lettre du 22 Janvier, *page* 403.

LETTRE CCXV.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 29 Janvier 1674.

Il me semble, ma fille, que vous deviez compter sur votre congé plus fortement que vous n'avez fait : le billet de M. de Pomponne, que je vous ai envoyé, vous en assuroit assez ; un homme comme lui ne se seroit pas engagé à le demander, sans être sûr de l'obtenir : vous l'aurez eu le lendemain du jour que vous m'avez écrit ; et il eût fallu que vous fussiez dès-lors toute prête à partir : vous me parlez de plusieurs jours, cela me déplaît. Vous aurez reçu bien des lettres par l'ordinaire du congé, et vous aurez bien puisé à la source du bon sens, c'est-à-dire, M. l'Archevêque, pour être conduite sur toutes vos affaires. Vous aurez vu ce que la Garde vous conseille pour amener peu de gens ; si vous amenez tout ce qui voudra venir, votre voyage de Paris sera comme celui de Madagascar : il faut se rendre léger, et garder le *decorum* pour la Province.

Je crois que M. de Grignan est allé à Marseille et à Toulon : il y un an, comme

à cette heure, que nous y étions ensemble : vous songez donc à moi en revoyant Salon et les autres endroits où vous m'avez vue; c'est un de mes maux que le souvenir que me donnent les lieux; j'en suis frappée au-delà de la raison : je vous cache, et au monde, et à moi-même, la moitié de la tendresse et de l'inclination naturelle que j'ai pour vous.

On va fort à l'Opéra nouveau; on trouve pourtant que l'autre étoit plus agréable; *Batiste* croyoit l'avoir surpassé; le plus juste s'abuse : ceux qui aiment la symphonie y trouvent toujours des charmes nouveaux : je crois que je vous attendrai pour y aller. Les bals de Saint-Germain sont d'une tristesse mortelle : les petits enfans veulent dormir dès dix heures, et le Roi n'a cette complaisance que pour marquer le carnaval. Il disoit à son dîner : Quand je ne donne point de plaisir, on se plaint; et quand j'en donne, les Dames n'y viennent pas. Il ne dansa la dernière fois qu'avec Mamade de Crussol, qu'il pria de ne point rendre sa courante. M. de Crussol (1), qui tient le premier rang pour les bons mots, disoit en regardant sa femme plus rouge que les rubis dont elle étoit parée : Mes-

(1) Depuis Duc d'Usez.

sieurs, elle n'est pas belle, mais elle a bon visage.

Votre retour est présentement une nouvelle de la Cour; vous ne sauriez croire les complimens que l'on m'en fait. Il y a aujourd'hui cinq ans, ma fille, que vous fûtes mariée.

LETTRE CCXVI.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 2 Février 1674.

Vous me parlez de l'ordinaire du 15, et pas un mot du 12 que vous attendiez avec impatience, et qui vous portoit votre congé; mais puisque vous n'en dites rien, c'est signe que vous l'avez reçu. Je trouve que vous ne vous pressez point assez de partir: tout le monde m'accable de me demander si vous êtes partie, et quand vous arriverez, je ne puis rien dire de juste; il me semble que vous devez être à Grignan, et que vous en partez demain ou lundi: enfin, ma chère enfant, je ne pense qu'à vous, et vous suis partout. Je vous remercie de l'assurance que vous me donnez de ne vous point exposer en carrosse sur les bords du Rhône. Vous voulez prendre la Loire; vous saurez mieux

que nous à Lyon ce qui vous sera le meilleur : arrivez en bonne santé, c'est tout ce que je désire ; mon cœur est fortement touché de la joie de vous embrasser. Ira au-devant de vous qui voudra, pour moi je vous attendrai dans votre chambre, ravie de vous y voir; vous y trouverez du feu, des bougies, de bons fauteuils, et un cœur qui ne sauroit être surpassé en tendresse pour vous. J'embrasserai le Comte et le Coadjuteur; je les souhaite tous deux. L'Archevêque de Rheims m'est venu voir; il demande le Coadjuteur à cor et à cri. Vraiment vous êtes obligée à M. de Pomponne de la charmante idée qu'il a conservée de vous, et de l'envie qu'il a de vous voir. Voilà votre petit frère qui arrive; le Cardinal de Retz me fait dire qu'il est arrivé : arrivez donc tous à la bonne heure. Ma chère enfant, je suis toute à vous ; ce n'est point pour finir une lettre, c'est pour dire la plus grande vérité du monde. Mademoiselle de Méri ne vous écrit point ; on commence à négliger ce commerce dans l'espérance de mieux. Mon fils vous embrasse tendrement, et moi les chers Grignans.

LETTRE CCXVII.

A LA MÊME.

A Paris, lundi 5 Février 1674.

Il y a aujourd'hui (1) bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre imagination de n'aller ni à droite, ni à gauche; *cet homme-là, Sire, c'étoit moi-même* (2). Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie; vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore; ma lettre seroit longue, si je voulois vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis en conséquence de cette première. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui, je ne sais s'il m'en viendra; je ne le crois pas, il est trop tard : j'en attendois cependant avec impatience; je voulois apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour; tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage : si je reçois

(1) Le 5 Février 1626, jour de la naissance de Madame de Sévigné.

(2) Vers de Marot, dans son Épître à François premier.

de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos; je ferai assurément tout ce que vous me manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plutôt qu'à l'ordinaire. Je m'en vais à un petit opéra de Molière, beau-père d'Itier, qui se chante chez Pélissari; c'est une musique très-parfaite; M. le Prince, M. le Duc et Madame la Duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de là souper chez Gourville avec Madame de la Fayette, M. le Duc, Madame de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu, et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez Madame de Chaulnes; j'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les Cardinaux de Retz et de Bouillon qui me l'avoient fait promettre; ce premier est dans une extrême impatience de vous voir, il vous aime chèrement.

On avoit cru que Mademoiselle de Blois avoit la petite-vérole, mais cela n'est pas. On ne parle point des nouvelles d'Angleterre; cela fait juger qu'elles ne sont pas bonnes. Il n'y a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval; on y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande; les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le Roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le Père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde; il étoit d'une force à faire trembler les courtisans; jamais prédicateur évangélique n'a prêché si hautement ni si généreusement les vérités chrétiennes : il étoit question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui fut présenté au temple; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les auroit poussés l'Apôtre Saint Paul.

L'Archevêque de Rheims revenoit hier fort vite de Saint-Germain, c'étoit comme un tourbillon : il croit bien être grand Seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passoient au travers de Nanterre; *tra, tra, tra;* ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare :* ce pauvre homme veut se ranger; son cheval ne veut pas; et enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus; et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé : en même tems l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent

encore, pendant que les laquais de l'Archevêque, et le cocher, et l'Archevêque même se mettent à crier: *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'Archevêque, en racontant ceci, disoit : Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras et coupé les oreilles.

Je dînai, hier encore, chez Gourville avec Madame de Langeron, Madame de la Fayette, Madame de Coulanges, Corbinelli, l'Abbé Têtu, Briole et mon fils; votre santé y fut célébrée, et un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite. Je vous adresse encore cette lettre à Lyon, c'est la troisième : il me semble que vous devez y être, ou jamais.

Madame de Grignan étant arrivée à Paris peu de jours après avec M. de Grignan, les Lettres de la mère à la fille ne recommencent que vers la fin de Mai 1675, qui fut le tems du départ de Madame de Grignan pour aller rejoindre M. de Grignan en Provence, où il l'avoit devancée d'environ un an, comme on peut le juger par la Lettre suivante.

LETTRE CCXVIII.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 22 Mai 1675.

Comme j'ai l'honneur de connoître Madame votre femme, et le soin qu'elle a des complimens dont on la charge, je trouve à propos de vous dire à vous-même que je vous aime toujours trop, et que vous me ferez un très-grand plaisir si vous voulez m'aimer un peu : voyez si on peut mieux se mettre à la raison; c'est donner que de faire un marché de cette sorte. Vous nous manquez fort, nous avions de la joie de vous voir revenir les soirs; votre société est aimable, et hormis quand on vous hait, on vous aime extrêmement. Le héros que j'attends ne reviendra pas sitôt ; elle est triste, mais je suis accoutumée à la voir ainsi quand vous n'y êtes pas. Il fait plus chaud à Besançon (1) que sur le port de Toulon. Vous savez l'extrême blessure de Saint-Géran, et comme sa jolie femme y est accourue avec Madame de Villars; on croyoit qu'il étoit mort : on mande du 18 qu'il se porte mieux : comme vous ne pourriez épou-

(1) Le Roi assiégeoit alors en personne la ville de Besançon.

ser sa veuve, je suis persuadée que vous voulez bien qu'il vive. Voilà une fable (2) des plus jolies; ne connoissez-vous personne qui soit aussi bon courtisan que le renard? Je suis ravie du bien que vous me dites de ma petite; je prends pour moi toutes les caresses que vous lui faites. Adieu, mon très-cher Comte; on ne peut guère vous embrasser plus tendrement que je fais. Mon fils vous fait toujours mille complimens.

(2) C'est la fable de La Fontaine, qui a pour titre: *La Cour du Lion.*

LETTRE CCXIX.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, lundi 27 Mai 1675.

QUEL jour, ma fille, que celui qui ouvre l'absence! comment vous a-t-il paru? Pour moi je l'ai senti avec toute l'amertume et toute la douleur que j'avois imaginées, et que j'avois appréhendées depuis si long-tems. Quel moment que celui où nous nous séparâmes! quel adieu et quelle tristesse d'aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble! Je ne veux point vous en parler davantage, ni célébrer, comme vous dites, toutes les pensées qui me pressent le

cœur : je veux me représenter votre courage, et tout ce que vous m'avez dit sur ce sujet, qui fait que je vous admire. Il me parut pourtant que vous étiez un peu touchée en m'embrassant. Pour moi, je revins à Paris (1), comme vous pouvez vous l'imaginer: M. de Coulanges se conforma à mon état: j'allai descendre chez M. le Cardinal de Retz, où je renouvellai tellement toute ma douleur, que je fis prier M. de la R. F, Madame de la Fayette et Madame de Coulanges, qui vinrent pour me voir, de trouver bon que je n'eusse point cet honneur : il faut cacher ses foiblesses devant les forts. M. le Cardinal entra dans les miennes; la sorte d'amitié qu'il a pour vous le rend fort sensible à votre départ. Il se fait peindre par un Religieux de Saint-Victor; je crois que, malgré Caumartin, il vous donnera l'original. Il s'en va dans peu de jours; son secret est répandu; ses gens sont fondus en larmes : je fus avec lui jusqu'à dix heures. Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi : quelle différence! quelle solitude! quelle tristesse, votre chambre, votre cabinet, votre portrait, ne plus trouver

(1) Les adieux de la mère et de la fille s'étoient faits à Fontainebleau, jusqu'où Madame de Sévigné et M. de Coulanges avoient été conduire Madame de Grignan.

cette aimable personne ! M. de Grignan comprend bien ce que je veux dire et ce que je sentis. Le lendemain, qui étoit hier, je me trouvai toute éveillée à cinq heures; j'allai prendre Corbinelli pour venir ici avec l'Abbé. Il y pleut sans cesse, et je crains fort que vos chemins de Bourgogne ne soient rompus. Nous lisons ici des maximes que Corbinelli m'explique; il voudroit bien m'apprendre à gouverner mon cœur; j'aurois beaucoup gagné à mon voyage, si j'en rapportois cette science. Je m'en retourne demain; j'avois besoin de ce moment de repos pour remettre un peu ma tête, et reprendre une espèce de contenance.

LETTRE CCXX.

A LA MÊME.

A Paris, mercredi 29 Mai 1675.

Je vous conjure, ma fille, d'être persuadée que vous n'avez manqué à rien; une de vos réflexions pourroit effacer des crimes, à plus forte raison des choses si légères qu'il n'y a que vous et moi qui soyons capables de les remarquer : croyez que je ne puis conserver d'autres sentimens pour vous que ceux d'une tendresse qui n'a point d'égale, et d'un

goût si naturel qu'il ne finira qu'avec moi. J'ai tâché d'apprendre à Livry ce qu'il faut faire pour détourner ces sortes d'idées; toute la difficulté, c'est qu'il ne s'en présente point à moi qui ne soient sur votre sujet, et que je ne sais où en prendre d'autres; ainsi Corbinelli est bien empêché; mais il faut espérer que le tems les rendra moins amères. Un peu de dévotion et d'amour de Dieu mettroient le calme dans mon ame; ce n'est qu'à cela seul que vous devez céder. Corbinelli m'a été uniquement bon à Livry; son esprit me plaît, et son dévouement pour moi est si grand, que je ne me contraignois sur rien. J'en revins hier, et je descendis encore chez notre Cardinal, à qui je trouvai tant d'amitié pour vous, qu'il me convient par cet endroit-là plus que les autres, sans compter tous les anciens attachemens que j'ai pour lui: il a mille affaires: il passe la Pentecôte à Saint-Denis, mais il reviendra ici pour huit ou dix jours encore: on ne parle aujourd'hui que de sa retraite, mais chacun selon son humeur, quoique l'admiration soit la seule manière de l'envisager (1). Mesdames de Lavardin, de la Troche et de Villars m'ac-

(1) M. le Cardinal de Retz prit le parti de se retirer à Saint-Michel, dans la vue de payer ses dettes avant sa mort, à quoi il eut le bonheur de réussir.

cablent de leurs billets et de leurs soins; je ne suis point encore en état de profiter de leurs bontés. Madame de la Fayette est à Saint-Maur : Madame de Langeron a la tête enflée; on croit qu'elle mourra. La Reine et Madame de Montespan furent lundi aux Carmélites de la rue du Bouloi plus de deux heures en conférence; elles en parurent également contentes; elles étoient venues chacune de leur côté, et s'en retournèrent le soir à leurs châteaux. Je vous écrivis avant-hier; je vous adressai la lettre à Lyon chez M. le Chamarier : je serois bien fâchée que cette lettre fût perdue; il y en avoit une de notre Cardinal dans le paquet : voici encore un billet de lui. Votre lettre est très-bonne pour pénétrer le cœur et l'ame; M. de Coulanges sera informé de votre souvenir. Il est vrai qu'il faut profiter de tous les momens dans les adieux; je serois très-fâchée de n'avoir pas été jusqu'à Fontainebleau; l'instant de la séparation fut terrible, mais c'eût été encore pis d'ici. Je ne perdrai jamais aucun tems de vous voir; je ne me reproche rien là-dessus; et pour me raccommoder avec Fontainebleau, je veux aller au-devant de vous. Dieu nous enverra des facilités pour me conserver la vie; ne soyez point inquiète de ma santé, je la ménage, puisque vous l'aimez.

Ne soyez jamais en peine de ceux qui ont le don des larmes ; je prie Dieu que je ne sente jamais de ces douleurs où les yeux ne soulagent point le cœur : il est vrai qu'il y a des pensées et des paroles qui sont étranges, mais rien n'est dangereux quand on pleure. J'ai donné de vos nouvelles à vos amis ; je vous remercie, ma chère Comtesse, de votre aimable distinction.

Le Maréchal de Créqui assiége Dinan. On dit qu'il y a du désordre à Strasbourg ; les uns veulent laisser passer l'Empereur, les autres veulent tenir leur parole à M. de Turenne. Je n'ai point de nouvelles des guerriers. On m'a dit que le Chevalier de Grignan avoit la fièvre tierce ; vous en apprendrez des nouvelles par lui-même.

LETTRE CCXXII.

A LA MÊME.

A Paris, vendredi 31 Mai 1675.

Je n'ai reçu encore que votre première lettre ; il est vrai, ma fille, qu'elle vaut tout ce qu'on peut valoir. Je ne vois rien depuis votre absence, et je ne trouve personne qui ne m'en fasse souvenir ; on m'en parle, et on a pitié de moi : n'est-ce pas sur ces pensées qu'il

qu'il faut passer légèrement? passons donc. Je fus hier chez Madame de Verneuil, au retour de Saint-Maur, où j'étois allée avec M. le Cardinal (*de Retz*). Je trouvai à l'hôtel de Sully Mademoiselle de Lannoy (1), mariée au petit-fils du vieux Comte de Montrevel; la noce s'est faite là; jamais vous n'avez vu une mariée si drue; elle va droit à son ménage, et dit déjà *mon mari;* il avoit la fièvre, ce mari, et devoit l'avoir le lendemain, il ne l'eut point. Fieubet dit, Voilà donc un remède pour la fièvre; mais dites-nous la dose. Mesdames de Castelnau, Louvigny, Sully, Fiesque, vous jugez bien ce que toutes ces belles purent me dire. Mes amies ont trop soin de moi, j'en suis importunée; mais je ne perds aucun des momens dont je puis profiter pour voir notre cher Cardinal. Voilà des lettres qui vous apprendront l'arrivée de M. le Coadjuteur; je l'ai vu et embrassé ce matin; il doit ce soir conférer avec son Éminence et d'Hacqueville, pour savoir la résolution qu'il doit prendre: il a été caché jusqu'ici.

(1) Adrienne-Philippe-Thérèse de Lannoy, qui avoit été fille-d'honneur de la Reine, épousa Jacques-Marie de la Baume-Montrevel en 1675, et non en 1672, comme il est dit par méprise dans l'Histoire des Grands Officiers de la Couronne.

Madame la Duchesse a perdu Mademoiselle d'Enghien, un de ses fils s'en va mourir encore, sa mère est malade, Madame de Langeron, abîmée sous terre, M. le Prince et M. le Duc à la guerre, elle pleure toutes ces choses, à ce qu'on m'a dit. Je laisse à d'Hacqueville à vous parler de la guerre, et aux Grignans, à vous parler de la maladie du Chevalier : s'il revient ici, j'en aurai soin comme de mon fils. Je compte que vous êtes aujourd'hui sur la tranquille Saône : c'est ainsi que devroient être nos esprits ; mais le cœur les débauche sans cesse : le mien est rempli de ma fille. Je vous ai mandé mon embarras : c'est de ne pouvoir détourner mon idée de vous, parce que toutes mes pensées sont de la même couleur.

A dix heures du soir.

Nous voici tous chez mon Abbé. Le Coadjuteur est aussi content ce soir, qu'il étoit embarrassé ce matin : l'Abbé de Grignan a si bien ménagé M. de Paris (2), que le Coadjuteur en sera reçu comme un député très-agréable et très-cher : le voilà donc ravi ; il verra demain M. de Paris, et reprendra le nom de Coadjuteur d'Arles, qu'il avoit quitté depuis vingt-quatre heures, pour se cacher

(2) François de Harlay, Archevêque de Paris.

sous celui de l'Abbé d'Aiguebère. Je ne plains que vous, ma fille, qui n'aurez point sa bonne compagnie ; c'est une perte partout, et surtout en Provence. L'Abbé croit que la fièvre du Chevalier s'est rendue assez traitable pour le laisser poursuivre son chemin. D'Hacqueville dit que Dinan est rendu. Adieu, ma très-chère ; voici une compagnie où il ne manque que vous ; vous y êtes tendrement aimée, vous n'en sauriez douter.

Fin du Tome second.

STATE LIBRARY OF PENNSYLVANIA
3 0144 00378290 1